

НБ ОНУ імені І.І.Мечникова

3109



НБ ОНУ мені... Мечникова

НБ ОНУ імені І.І.Мечникова



LES VOYAGES
DE M^{rs} DU MONT

92
VOYAGES

DE

M^r. DU MONT,
EN FRANCE, EN ITALIE,
EN ALLEMAGNE, A MALTHE,
ET EN TURQUIE.

*Contenant les Recherches & Observations
Curieuses qu'il a faites en tous ces Païs :*

*Tant sur les Mœurs, les Coûtumes des Peuples,
leurs différens Gouvernemens & leurs Religions ;*

*Que sur l'Histoire Ancienne & Moderne, la
Philosophie & les Monumens Antiques.*

Le tout enrichi de Figures.

TOME I.



A LA HAYE,
Chez **ETIENNE FOULQUE, & FRANÇOIS**
L'HONORE', Marchands Libraires.

M. DC. XCIX.

A

SON EXCELLENCE

M^{gr}. B O S E,

SEIGNEUR DE SEER-
HAUSEN, FRANCKLEBEN,
MOELBIS, &c.

CHEVALIER DE L'OR-
DRE DE S. JEAN,

TRESORIER DU SAINT EM-
PIRE DANS LES CERCLES
DE LA HAUTE ET
BASSE SAXE,

MINISTRE D'ETAT ET DE
GUERRE DE SA MAJESTE'
POLONOISE ET ALTEESSE
ELECTORALE DE SAXE.

E T

CI-DEVANT SON AMBASSA-
DEUR EXTRAORDINAIRE ET PLENI-
POTENTIAIRE AUX TRAITES
DE LA PAIX GENERALE
A RYSWIC.



ONSEIGNEUR,

*Ce n'est point assez pour
moi de me pouvoir compter
avec justice au nombre de*

** 3 ceux*

E P I T R E.

ceux qui Vous honorent le plus parfaitement. Il faut de plus que toute la terre le sache, & c'est dans cette vûë que je prends la liberté de Vous presenter cet Ouvrage. J'ose me flâter que VOTRE EXCELLENCE le recevra avec sa bonté ordinaire, & que même elle ne dedaignera pas de le lire à ses heures de relâche. Si cela arrive & que j'apprenne qu'Elle y ait trouvé quelque délassement, mes vœux seront satisfaits, & je m'estimerai entierement recompencé de mon travail. Votre aprobation est, MONSEIGNEUR,
le

E P I T R E.

le principal succès que j'en désire, parceque je sçai que Vous ne la donnez jamais qu'aux choses qui la méritent. D'ailleurs ce seroit une preuve de la bonté de mon Ouvrage à laquelle il n'y a point de Critique qui ne fût obligé de ceder, le public n'étant pas moins convaincu de la délicatesse de Votre goût dans les matières de Literature ou d'esprit, que de Votre capacité dans les Affaires d'Etat. Tout le monde sçait que VOTRE EXCELLENCE n'est étrangère en aucune sorte d'Etude; Que les Sciences n'ont point
* 4 de

E P I T R E.

de partie dont elle n'ait une connoissance très claire, est que s'il y en a quelqu'une qui lui soit plus familière que les autres, ce n'est que parcequ'elle excelle dans les plus Excellentes.

Je mets en ce rang la Science du Droit public, celle de la Politique, & celle de la Guerre, lesquelles Vous possédez dans une égale perfection, & qui vous ont attiré en cent occasions différentes les applaudissemens des plus Sçavans Jurisconsultes, des plus éclairés Ministres,
des

E P I T R E.

des plus habiles Généraux. Ce sont, MONSEIGNEUR, des vérités notoires sur lesquelles j'aurois d'autant plus de plaisir à m'entendre quelles me fourniroient une matière abondante & riche. Mais la modestie de V O T R E EXCELLENCE, cette vertu qui fait l'ornement & le couronnement de Vos autres Vertus, ne me le permet pas. Ainsi je me tais & pour ne me point exposer à Vous déplaire par l'effort d'un zèle indiscret, je me borne aux simples protestations du respect in-
vio-

EPI T R E.
*violable, avec lequel je
suis,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE EXCELLENCE,

De la Haye ce 1.
Octobre, 1698.

*Le très-humble, & très-
obéissant Serviteur*

D U M O N T.



VOYAGES

DE

Mr. DU MONT.

LETTRE I.

*Description de la Ville de Spire. Os d'un
homme qui avoit vint-cinq pieds de haut. Bru-
lement de la Ville. Consternation des Habi-
tans. On la raze rez pié rez terre. Argent
trouvé chez les Peres Jesuites. Urne antique
pleine de vieille monnoye, trouvée dans les mu-
railles de la Ville. Description de Manheim.
On demolit cette Ville. Plusieurs autres ont le
même destin.*



*Ex Le M^o Alexandri Princeps
Sapientia conatus socii
Regi Maria 1710*

ONSIEUR.

Vous exigez de moi un commerce de Let-
tres réglé, par lequel je vous donne une fidel-
Tom. I. A le

le Relation de tout ce qui se passera en nôtre Campagne, & vous voulez même que j'y ajoute la description des Villes d'Allemagne par où je passerai. J'y consens volontiers, & comme tout Préambule est d'ordinaire ennuyeux, quand il n'est pas absolument nécessaire, vous trouverez bon que j'entre en matiere sans compliment.

Je commencerai par la destruction de la Ville de Spire comme par l'événement le plus memorable & le plus recent qui soit arrivé en ces quartiers, & peut-être dans le Monde. Il n'y a que huit jours aujourd'hui que Spire étoit une grande Ville, riche, & bien bâtie. Maintenant ce n'est plus qu'un monceau de pierres, & un pitoyable tableau des miseres humaines. On a peine à en croire ses yeux, quand on voit une Ville si-bien peuplée, changée tout d'un coup en desert. A la verité il y a déjà quelque tems qu'on menaçoit de la brûler, mais les habitans s'étoient toujours flatez du contraire & cette esperance les avoit empêchez d'éviter par la retraite une totale ruine.

Cette Ville étoit située dans le Palatinat du Rhyn. Elle se nommoit autrefois *Nimetum* & ses Peuples *Nimetes*. C'étoit une des plus anciennes du Pais. La Chambre Imperiale composée de deux Presidens, un Catholique & un Protestant, & de quinze Conseillers huit Catholiques & sept autres, y faisoit sa Residence. L'Evêché est considerable & a Seigneurie sur beaucoup de belles terres & villes, entr'autres sur Philisbourg. C'est l'Electeur de Treves qui en est maintenant revêtu, quoiqu'il n'en jouisse pas non plus que de la plus grande partie de ses Etats. L'E-

L'Eglise Cathedrale étoit fort belle. C'étoit un grand Vaisseau bien éclairé avec de grandes Tours Piramidales aux quatre coins. A la droite de cette Eglise on voyoit le Palais Episcopal & à la gauche la Maison des Chanoines avec un Cloître fort ancien, au milieu duquel il y avoit une representation du Mont des Oliviers taillée dans le Roc, laquelle passoit pour un Chef-d'œuvre de Sculpture. Le devant de l'Eglise étoit embelli d'une grande Place capable de contenir dix mille hommes en Bataille, & environnée de quantité de belles Maisons entre lesquelles celle des Jesuites se faisoit aisément remarquer. On assure que la Bibliothèque des P. P. se montoit à plus de six mille volumes qui furent enveloppez dans l'embrasement general aussi bien que diverses autres Bibliothèques & librairies curieuses de la ville dont la perte ne sçauroit être trop regretée.

On faisoit aussi remarquer aux Etrangers la Cour du Conseil, où se faisoit l'Assemblée ordinaire de la Chambre Imperiale & du Magistrat de la Ville. Au devant de la Porte, on voyoit suspendu à un anneau de fer, un Os que l'on croyoit être l'Os principal du bras d'un homme, quoiqu'il ne fût guères moins gros que la cuisse & qu'il fût long à proportion. Les Archives faisoient foi, dit-on, que cet homme vivoit il y a treize cent ans, qu'il avoit vingt cinq pieds de haut, qu'il s'apelloit *Olps*, & qu'il fut tué dans un siege contre la Ville comme il montoit à l'assaut, l'échelle ayant rompu sous lui, & ayant été accablé avec des tonneaux de

poix bouillante. L'os de la hanche de ce même homme étoit dans la grand Salle, & je l'y ai vû plusieurs fois sans en être beaucoup plus convaincu de ce qu'on en infere. Ce n'est pas que je sois du nombre de ceux qui nient absolument qu'il y ait eu des Geans, mais je ne suis pas prêt non plus à croire tout ce qu'on en a dit sur la foi de quelques Auteurs peu fidelles ou trop credules, ou sur l'aparence de quelques ossemens semblables à celui dont ils s'agit. Il est vrai qu'il étoit d'une grandeur extraordinaire, mais au fond sans l'histoire qu'on en fait, je ne voi pas que l'on en pût tirer ni demonstration ni preuve. La question se reduit à deux Chefs, le premier sçavoir s'il n'y avoit point un peu de fiction mêlée dans l'histoire du Geant Olps, & le second si véritablement il y a jamais eu des Geans, à prendre ce mot dans sa signification ordinaire. Pour ce qui est du premier point, il seroit assez difficile de l'éclaircir; parce que les gens du Roi se sont emparez des Archives, & on ne sçait pas bien en quel lieu ils les ont déposées: & quand au second, il contient une matiere trop ample pour être traitée dans une lettre où il doit entrer beaucoup d'autres choses. Je remets donc à vous en entretenir dans un petit ouvrage separé que vous trouverez à la fin de ma lettre, & j'en userai ainsi toutes les fois que je serai obligé de m'étendre sur quelque sujet particulier, afin que le fil de mes relations ne soit point interrompu par de trop longues digressions. Je me flate que cette methode vous rendra nôtre commerce plus agreable & même plus utile, &

lors

lors que vous ne ferez point en humeur de lire des Dissertations, il ne tiendra qu'à vous de tourner le feuillet pour en venir à quelque chose de plus divertissant. Voilà Monsieur la regle, que je me propose de suivre en cet ouvrage; & pour commencer, au lieu de vous faire ici un long discours sur les Geans, je vai vous parler de Spire.

Cette Ville fut reduite au mois de Septembre dernier par Monseigneur le Dauphin, ou, pour mieux dire, elle se rendit volontairement à lui sur la sommation qui lui en fut faite par Mr. le Marquis d'Uxelles Lieutenant General des Armées du Roi. Les conditions furent qu'elle se tiendroit fidèlement sous la protection de sa Majesté, & qu'elle se chargerait d'une garnison convenable, moyennant quoi elle seroit maintenue inviolablement dans ses anciens droits, privileges, & autres libertez, tant aux faits Ecclesiastiques que Politiques; & cette Capitulation fut ratifiée le 21. Septembre, 1. Octobre par Mr. le Maréchal de Duras, & le 15. Octobre par Monseigneur le Dauphin. Cette double ratification faite de la part du Roi même rassuroit entierement les Habitans contre les avis qu'ils recevoient quelquefois des desseins que le Conseil de la Cour avoit formé contr'eux, & les empêchoit, comme je vous ai dit, de songer à la retraite. D'ailleurs comme ils avoient été surchargez pendant tout l'hiver de contributions, logemens, étapes, utencilles, subsides, corvées, &c. ils ne pouvoient se persuader que le Roi consentit à démolir une Ville dont il tiroit tant de secours; mais la suite fit connoître qu'ils

A 3

s'é-

s'étoient terriblement trompez en leurs esperances. En effet à peine le mois de Mai fut il venu, que l'on commença à cesser de diffimuler. On exigea de la Ville tout ce qu'elle fut capable de fournir, & le 20. Mr. de Lafond Intendant de l'Armée eut ordre d'annoncer aux Magistrats l'Arrêt fatal de la destruction de leur Ville. Mr. le Baron de Monclar qui y commandoit pour lors, fit publier à son de trompe que tous les habitans eussent à se retirer dans six jours avec leurs meubles, parce que le septième on mettroit le feu par tout: ajoutant néanmoins à cette publication une expresse défense aux soldats de commettre aucune violence, ni de troubler les Habitans en aucune maniere dans le transport de leurs effets. Mr. de Lafond declara aussi aux Magistrats de la part du Roi, *que sa Majesté ne faisoit point retirer les Habitans de la Ville pour avoir quelque chagrin contre eux, ni en vûe qu'elle eut peur de ses ennemis; mais bien qu'ayant besoin de ses troupes ailleurs, elle ne vouloit point que ses ennemis y trouvassent de la subsistance.* Foible consolation pour des gens condamnez aux derniers des malheurs!

Ce qu'il y a eu de plus cruel; c'est qu'on ne leur a pas permis de passer le Rhyn, ni de se retirer chez leurs Parens ou amis dont ils auroient pu esperer quelque secours. On les a obligez d'aller en Alzace ou vrai-semblablement ils ne seront pas trop bien reçus. Si on leur eût aumoins fourni des chariots pour transporter leurs effets, ç'auroit été une espece de consolation, mais on ne leur en a point donné d'autres que ceux qu'ils ont pu trouver chez

chez les Païsans, ou parmi les Vivandiers qui profitant de l'occasion les ont loüez si cher que la plupart des Bourgeois n'ont pû rien emporter faute de voiture. J'ai vû offrir jusqu'à quinze écus par jour pour le loüage d'un cheval qui ne les valoit pas en pur achapt, quoique le Roi eut ordonné qu'on leur en fournît quatre cens. Rien ne sera jamais si pitoyable que le fut la douleur & la consternation de cette malheureuse Ville à la publication du brulement. On n'entendoit que des cris, on ne voyoit que des larmes. Les femmes particulièrement faisoient fendre le cœur de compassion, leur desespoir les portant à s'arracher les cheveux & à se battre la tête contre les murailles.

Enfin le terme fatal étant expiré, il falut sortir de la Ville & abandonner sans ressource tout ce qu'on pût avoir de bien. Ce fut alors que les lamentations recommencerent plus fort que jamais, & certainement il ne se peut rien de plus touchant que cette infortunée évacuation. Le noble, l'artisan, le pauvre, le riche, tout étoit confondu sans distinction: aussi miserables les uns que les autres, avec cette difference pourtant que les riches ressentoient leur disgrâce bien plus vivement que les pauvres. On vit ce jour-là parmi un nombre infini de peuple deux ou trois cent femmes nobles ou bourgeoises sortir à pied de leur Ville, suivies la plupart de cinq ou six petits enfans dont il y en avoit plusieurs à la mammelle, sans sçavoir où aller coucher ni où prendre de quoi vivre. Car vous sçavez que les contributions, les fourages, les presens, les

utenciles &c. leur avoient tellement épuisé la bource que les trois quarts d'entr'eux n'avoient pas un sou. Ceux qui avoient eu le bonheur de conserver quelque chose, l'avoient caché en terre dans la crainte d'être volez par les Soldats sur les chemins, ce qui arriva à plusieurs qui n'avoient pas eu cette precaution.

Les deux jours suivans la Ville fut donnée en pillage aux Soldats qui y commirent mille sacrileges. Car dans l'esperance de trouver des Tresors cachez, on renversa les Autels, on deterra les morts, & l'on fouilla dans les tombeaux les plus anciens & les plus venerables, sans en excepter ceux d'un Empereur & de plusieurs grands Princes & Prelats qui étoient dans la Cathedrale, laquelle on a fait servir d'écurie aux chevaux de la Gendarmerie.

Après tous ces excès qui ne doivent être atribuez qu'à la licence effrenée & indomptable du Soldat en pareilles occasions, on en vint au dernier il y a huit jours, je veux dire au brulement de la Ville. Pour cet effet on fit camper les Troupes, & deux cent Maîtres furent commandez chacun une torche à la main pour y mettre le feu: de sorte qu'en moins d'un demi jour elle fut entierement consumée. Ainsi le dernier jour de Mai de l'année 1689 fut le dernier de cette ancienne Ville, dont la fondation étoit immémoriale. Le Roi non content de cela, l'a fait demolir, rés pied rés terre, & mille soldats y sont employez tous les jours. On aura beaucoup de peine à venir à bout de la grande Eglise, les murailles en étant extrêmement épaisses, & toutes de
 pierre

pierre de taille. Cependant la force de ce bâtiment n'empêchera pas sa ruine: au contraire, comme on aprehende que les Allemands ne s'y fortifient quelque jour, on a resolu de le faire sauter à force de mines. La Maison des Jesuites a tenu bon aussi deux ou trois jours, mais ceux qui l'ont demolie, n'ont pas perdu leur peine. Ils y ont trouvé deux tresors, l'un en terre, où il y avoit huit mille livres d'argent monnoyé, & l'autre qui aparamment appartenoit à quelques Bourgeois qui avoient confié ce dépôt aux R. R. P. P. étoit seulement dans des cofres de fer cachez sous un monceau de livres. Il consistoit en vaisselle d'argent jusques à la valeur de neuf à dix mille frans.

J'oublois de vous dire qu'en faisant sauter les murailles, on a trouvé aussi une Urne antique de Terre grisâtre qui étoit remplie de deux ou trois cent pieces de Monnoye d'or, d'argent, & de cuivre de differente valeur & de different coin. On m'a assuré que c'étoit de la vielle Monnoye Allemande. C'est tout ce que je puis vous en apprendre, car elles sont, je ne sçai comment, devenues rares tout d'un coup, quoiqu'elles eussent été pillées par les soldats, & je n'en ai pu voir aucune.

Vous ne sçauriez croire la quantité de Vin qu'on a repandu ici. Il y en avoit dans Spire de quoi fournir une Ville comme Paris pour plus d'un mois, & du plus excellent qu'on puisse boire, tout vieux de quatre ou cinq ans au moins. Il y avoit même des

gens aisez qui le gardoient jusques à la douzième feuille. Ils le conservoient dans de grands Tonneaux qu'on appelle communément foudres & dont plusieurs contenoient jusques a cent muids. Je ne croi pas qu'il y ait au reste du monde de si belles caves & en si grand nombre qu'il y en avoit dans cette Ville. Elles étoient profondes, vastes & bien vouées, avec de grands piliers qui soutenoient tout le fardeau de la maison, & des ruës sous lesquelles elles avançoient toujourns; de sorte que, quand on étoit dedans, on croyoit être descendu dans quelque Temple souterrain, consacré au Dieu Bachus.

Tandis que nous sommes occupez à demolir Spire, le Regiment de la Reine & quelques autres en font autant à Manheim, petite Ville, que Charles Louis Electeur Palatin avoit fait bâtir, & fortifier à son plaisir. La regularité qu'il avoit observée dans les ruës & les maisons, qui étoient faites presque toutes sur un même modèle, la rendoient extrêmement agréable. D'ailleurs c'étoit une Place très regulierement fortifiée, & dont la situation avantageuse augmentoit considerablement la force. Elle commandoit toute la campagne, & n'étoit commandée d'aucun endroit; & outtre cela, elle étoit défendue par le Rhin & le Necker qui lui servoient de fosses.

La Baronne d'Aiguenfeld seconde femme de cet Electeur, ou si l'on veut sa Maîtresse, y étoit enterrée, & comme Madame la Duchesse d'Orleans belle Sœur du Roi, pretend avoir de grands sujers de plainte contr'elle, les Soldat

dat, qui font toujourns plus qu'on ne demande d'eux, ont brisé son tombeau, & y ont commis mille insolences.

La plus belle Eglise qui fut dans cette Ville, étoit celle que l'on apelloit de la Concorde, les Catholiques Romains, les Lutheriens, & les Reformez, y faisoient le Service divin les uns après les autres. L'Electeur Charles Louis, qui la fit bâtir aussi bien que le reste de la Ville, lui donna ce nom, pour faire entendre à ses Sujets, que la difference de Religion qui étoit entr'eux, n'en devoit point metre dans leurs intérêts, puisque leur salut humain dependoit de leur union.

Worms, Frankendal, Ladembourg, Openheim, & Keidiscum souffrirent un pareil traitement que Manheim & Spire, mais comme je n'ai point été dans ces Places, je ne scaurois vous satisfaire sur la description que vous en pourriez desirer: tout ce que j'en sçai, est que c'étoient d'assez bonnes Villes, qu'on a rasées, ou qu'on rase actuellement, & qu'on veut metre en tel état qu'on n'en puisse plus dire autre chose, sinon voilà où fut Worms, Spire, Manheim &c.

C'est Monsieur tout ce qui s'offre presentement à vous mander de considerable, je suis &c.

Du Camp de Spire le ... Juin. 1689.

DISSERTATION

SUR

la Question, s'il y a en des GEANS.

Cette question a toujours été une pierre d'achoppement aux meilleurs Historiens, & un sujet de controverse aux Sçavans. Les uns, entre lesquels on peut compter la plus grande partie des Peres de l'Eglise, ont maintenu l'opinion la plus communément reçûe de leur tems; & les autres plus delicats ou plus incrédules, l'ont rejetée entierement, & se sont efforcez de prouver que tout ce qu'on avoit écrit pour maintenir l'histoire des Geans étoit ou absolument fabuleux ou mythologique. Macrobe étoit dans cette pensée, comme il paroît dans ses (a) Saturnales; & son sentiment est autorisé par celui de (b) Philon Juif qui en avoit parlé de la même maniere. Ces deux anciens & sçavans Philosophes croyoient que par les Geans de l'Ecriture, aussi bien que par ceux de la Fable, on ne devoit pas entendre des hommes monstrueux en corpulence, mais seulement en orgueil, en violences, & en toutes sortes de vices. Des hommes qui remuoient, comme on dit, Ciel & Terre & qui entassoient montagnes sur montagnes, c'est à dire desseins sur desseins, pour parvenir à leur but prin-

(a) L. 1. chap. 20.

(b) Sur le vieux Testament.

principal, qui étoit de regner souverainement sur le reste des hommes.

On voit par là, que ceux qui se déclarent aujourd'hui si hautement contre l'histoire des Geans ne nous apprennent rien de nouveau, & véritablement je ne sçai s'il est bien possible de rien dire, qui n'ait déjà été dit. La nature de l'ame est unique & simple; ses facultez sont uniformes dans tous les hommes, les seules perceptions sont différentes, à cause de la différence des organes; mais de telle sorte néanmoins que ces différences ne vont pas à l'infini, d'où il s'ensuit que quelque variété qu'il y ait entre les systèmes, elle ne sçauroit empêcher pourtant la conformité des parties, ni celle des effets en plusieurs cas particuliers. Delà, vient la (a) rencontre dans les pensées qu'on remarque tous les jours en divers Auteurs, que l'on ne sçauroit soupçonner de larcin, & même dans les (b) inventions. Mais venons à nôtre sujet.

A 7

De

(a) Aretades Auteur cité par Mr. Baile dans la *Republ. des Let.* en a fait un livre entier sous le titre même de *περὶ οὐρανίου πτωσῶς* & il ne seroit pas difficile à son imitation d'en recueillir un autre dans nos Modernes.

(b) A l'égard des inventions il n'y en a presque point dont la gloire ne soit disputée entre plusieurs Auteurs. Les hauts Allemans, & les Hollandois s'attribuent celle de l'impression, & l'on sçait à présent qu'avant qu'ils en eussent la moindre idee elle étoit en usage dans la Chine. Il en est de même de l'Artillerie & de la poudre à Canon. Mr. Huygens après avoir travaillé long-tems pour la découverte de la pendule portative, & pour en faciliter l'usage, s'est vu inopinément frustré du fruit de son labeur par un autre Inventeur. L'opinion de Descartes touchant l'ame des Bêtes ne passe plus pour si nouvelle que l'on croyoit. Les uns l'ont trouvée dans *Gomelius*

De quelque poids que puisse être le sentiment de Philon & de Macrobe, il n'est pourtant pas suffisant pour décider la question, & si elle étoit d'une nature à pouvoir être terminée par des autoritez, ceux qui soutiendroient le contraire l'emporteroient sans doute. St. (a) Augustin doutoit si peu qu'il y eût eu des Geans au monde qu'il se plaint avec douleur de ce que l'on ne peut pas démontrer la longue vie des premiers Patriarches avec autant d'évidence que l'on démontre la grandeur des Geans par celle de leurs os. Mais encore un coup un point de critique aussi délicat que celui-ci ne se peut pas décider par des sentimens, il faut des preuves.

Pour les trouver nous ne sçaurions mieux faire que d'avoir recours à l'histoire comme à la source dans laquelle on a dû puiser tout ce que l'on en a crû. Il est vrai que l'histoire elle-même est si défigurée de fictions & de contrarietez, que le plus souvent on ne sçait à quoi s'en tenir, & que plus on l'étudie, plus on se persuade cette grande vérité, que (b) la Science & l'érudition n'apportent que vanité & rongement d'esprit. Mais si on se rebutoit par ces considérations, on tomberoit dans un inconvenient encore plus fâcheux, qui est celui de l'ignorance.

Sans

Sus Pereira Auteur Espagnol, & les autres dans la Philosophie des Stoïciens, & même dans les écrits de Platon & de Diogenes. Touchant les decouvertes prétendues de la Médecine moderne, qu'on lit ce qu'en a écrit Mr. d'Almeida, on y verra avec étonnement que toutes les hypotheses que l'on croit nouvelles, étoient justement celles des anciens.

(a) Dans la Cité de Dieu liv. 15. chap. 9.

(b) Ecclesiaste chap. 1.

Sans nous arrêter à ce que la Fable a dit des Geans, parce que son témoignage n'est ici d'aucune valeur, voyons seulement ce qu'en ont écrit des Auteurs plus sérieux.

(a) Coelius Rhodiginus s'offre le premier à mon esprit. Il rapporte que sous le regne de Louis XII Roi de France, on trouva le squelette d'un Geant vis-à-vis de Valence en Dauphiné, dans un Torrent qui arrose le village de S. Perat; & que ce Geant, autant qu'on en pouvoit conjecturer par ses os, avoit eu dix-huit pieds de haut. Ce même fait est aussi rapporté par (b) Fulgose, mais avec des circonstances différentes. Il dit que ce fut sous le regne de Charles VII. & qu'un débordement du Rhône ayant emporté quelques terres auprès de Valence, laissa decouvert un vieux tombeau dans lequel on trouva les os d'un Geant qui selon leur proportion devoit avoir trente pieds de haut, & ce qu'il y a de remarquable c'est que Fulgose assure avoir vû le tombeau, & quelques uns des os que les habitans gardoient par rareté. Un troisième (c) Auteur qui dit avoir vû aussi bien que Fulgose, assure que ces os & ce tombeau sont dans un Couvent de Freres mineurs auprès de Valence, & donne quarante pieds de haut au Geant. Pour ce qui est de Fulgose bien loin de s'émerveiller de la grandeur de mesure de ce Colosse, il semble qu'il l'estime peu de chose, & il rapporte au même endroit que dans la Ville de Tingé en Mauritanie, Sertorius Gene-

(a) Dans les leçons diverses.

(b) Sur Plutarque & Strabon.

(c) Sinfyrian Campeggi.

General de l'Armée Romaine, fit ouvrir un Sepulchre dans lequel on trouva un Squelete de soixante coudées de longueur, que l'on crût être celui d'Anthée fille du Geant Alelyoneus. J'avois lû auparavant la même histoire dans M. Anth. [a] Sabellicus, mais un peu differemment encore, car il donne septante coudées au Squelete, & de peur que l'on n'en doute, il ajoûte que son hôte qui étoit homme d'honneur & véritable, lui avoit juré qu'il avoit vû en Créte les os d'un corps humain qui selon la plus mediocre estimation ne devoit pas être moins grand.

Jules [b] Solin dit que le Tombeau d'Oreste qui étoit en Tegée ayant été ouvert, on trouva que son squelete avoit sept coudées de haut, ce qui se raproche assez du vrai semblable, mais peu après il se jette comme les autres à corps perdu dans le merveilleux. Il affirme sur la foi de certains Memoires qu'il dit avoir vûs, que pendant la guerre de Créte cette Isle ayant été inondée en beaucoup d'endroits par un furieux debordement d'eaux qui y arriva, & qui entraîna avec lui quantité de hauteurs; on decouvrit un Sepulchre qui jusques alors avoit été inconnu, dans lequel il y avoit un corps de trente trois coudées. Je ne sçai si Solin n'auroit point tiré cela de l'histoire naturelle de Pline en y changeant quelque chose pour deguïser son vol, car il le copie en beaucoup d'endroits: toujours sçai je bien que Pline dit la même chose, à la reserve qu'il donne quarante cinq coudées à son Geant. Voi-

[a] *Historia Euneadum.*

[b] *Dans son intitulé Polihistor.*

Voilà en verité de merveilleux Collofles, supposé que l'on ne nous en fasse point acroire, & si leur force repondoit à leur taille, ce devoient être de terribles hommes. Cependant s'il falloit recevoir comme article de foi tout ce qu'on trouve écrit sur ce sujet, ils ne pourroient encore passer que pour de petits garçons auprès de celui dont je vai vous faire l'histoire sur la foi de Boccace. Il dit que des Laboureurs voisins de la Ville de Drepane en Sicile creusant un jour au pied d'une montagne pour tirer des pierres de chaux, trouverent une grande & profonde Caverne dans laquelle quelques uns d'eux étant entrez, ils virent vers le milieu un homme assis qui étoit d'une taille si enorme qu'ils en furent saisis d'éfroi & obligez à s'enfuir tout épouvantez vers la Ville, où ils raconterent ce qui leur étoit arrivé. Sur ces nouvelles, des Bourgeois curieux & moins craintifs que les Laboureurs s'assemblerent jusques au nombre de trois cent, s'armerent de pied en cap; & prirent des flambeaux avec eux. Ils entrerent assez courageusement dans la caverne. Mais quand ils eurent aperçû l'épouvantable Geant qui tout assis qu'il étoit sembloit une grosse Tour & qui tenoit en sa main gauche un bâton plus grand qu'un mas de navire, peu s'en salut qu'ils ne mourussent de frayeur. Toutefois comme il n'y a rien plus capable de rassurer que la nombreuse compagnie, il y en eut un assez hardi pour oser lever les yeux sur le Geant formidable, ce qui lui donna moyen de reconnoître qu'il étoit mort,

[a] *Genealogie des Dieux.*

mort, & par consequent hors d'état de lui nuire. Il le dit à l'oreille de celui qui étoit auprès de lui, & celui-ci à un autre, de sorte que peu à peu la timide cohorte s'instruisit par ses propres yeux de la vérité de la chose. Alors le courage leur étant venu, quelques-uns d'entr'eux s'approcherent pour le considerer un peu mieux.

Ne vous semble-t-il pas voir les demarches des Grenouilles d'Esopé effrayées de la chute du Soliveau que Jupiter leur avoit envoyé pour Roi? Nos Siciliens s'enhardirent de même peu à peu, & devenus enfin entierement intrepides, ils pousserent la hardiesse jusques à toucher le bâton du Geant. Il se reduisit aussitôt en cendres, & il n'en resta qu'un bâton de plomb qui selon les apparences, avoit été jetté en fonte dans l'ancre pour en augmenter le poids. Ce plomb fut depuis emporté, & fut trouvé pesant quinze quintaux qui font mille & cinq cent livres. Ils touchèrent aussi le corps qui tomba comme le bâton en poudre subtile, de sorte que de toute cette grande masse il ne resta que les os qui avoient servi à la soutenir. Ce fut par leur moyen que l'on sçut au juste quelle grandeur avoit eu le Geant, & l'on trouva qu'il avoit deux cent coudées de haut. La tête en étoit si grosse dit Boccace que le crâne seul auroit pu contenir plusieurs muids de bled & l'on en conserva trois dents qui pesoient ensemble cent onces, ce qui est assez aisé à juger, puis que selon la premiere supputation le corps entier devoit avoir trois cent pieds au moins.

Il est fâcheux pour Boccace que la tête de
ce

ce (b) Collosse ne nous soit pas restée, car cela n'auroit pas peu contribué à faire ajoûter foy à son histoire. La plupart des gens d'aujourd'hui sont étranges: ils ne croient point ce qui leur paroît impossible, & j'en ai vû qui pouissoient le Pirronisme jusques à révoquer en doute l'histoire de la vie de St. Christophle, parce quelle le depeint de la taille la plus Gigantesque. En vain on leur feroit voir cette partie de sa machoire qui est gardée precieusement dans l'Eglise d'Astorgue en Espagne, & l'une de ses dents que l'on montre aux devôts Pelerins dans celle de Coria laquelle est aussi grosse que le poing ferré d'un puissant homme. En vain on leur allégueroit de nouveau l'autorité de St. Augustin (c) qui pour prouver qu'il y a eu des hommes d'une stature cent fois plus grande, que celle des hommes ordinaires parle d'une certaine dent qui se voyoit de son tems à Carthage, & qui étoit grosse au centuple des dents communes. Tout cela ne les satisferoit point & la decouverte du Pere Kirker leur paroîtroit suffisante pour detruire toutes le consequences que l'on en voudroit tirer.

Parlons serieusement il faut avoir un grand fond de credulité pour ajoûter foy à des contes aussi peu vrai semblables, & aussi peu autentiques que ceux là. Il n'y en a pas un de

(b) Je dis la tête du Collosse plutôt que le reste des os parce qu'en effet il n'est pas toujours si aisé qu'on le pourroit penser, de discerner des os de Geans d'avec des os d'Elephant, de Rhinocerot &c. mais quant à la tête on ne sçauroit s'y tromper.

(c) Dans le Cité de Dieu.

de tous ceux que je viens d'alleguer qui ne se détruisent de lui même par quelque endroit. Le Geant de Valence n'est point le même dans aucun des trois Auteurs qui en parlent: le tems, le lieu, la grandeur, tout en est si différent que l'on ne sçait s'il y en a trois ou s'il n'y en a eu qu'un. Et pour ce qui est de l'histoire du Squelete Gigantesque trouvé dans la Ville de Tingé en Mauritanie par Sertorius General de l'Armée Romaine, on voit qu'elle n'est pas mieux établie que les précédentes, puisque le fondement en est pris dans la Fable, & que d'ailleurs les Auteurs qui en parlent ne conviennent point dans la grandeur.

A l'égard du Geant de Crète, Solin, Plin, & l'hôte de Sabellicus ne s'accordent pas mieux que Fulgose, Campeggi, & Cœlius, sur celui de Valence. Vous avez vû que Solin lui donne seulement trente trois coudées, Plin quarante cinq, & l'hôte de Sabellicus environ septante. Quelle assurance peut-on prendre sur des témoignages si peu conformes. Pour celui de Boccace il ne vaut pas la peine qu'on y insiste: ni Homere, ni Ovide, ni Virgile n'ont jamais rien écrit qui resente plus la fiction Poétique. Aussi Boccace ne fait point difficulté de remonter jusques à la fable ancienne pour y chercher le principe, & le fondement de celle qu'il debite. Il dit au sujet de ce Geant que les uns croyoient que ce fut Erix Roi du Pais fils de Venus & de Buthes qui avoit été tué par Hercules & enseveli sur la même montagne;

Les

Les autres, Entellus qui dans les jeux funebres qu'Enée celebra en l'honneur de son Pere avoit tué un Taureau à coups de point; & les autres l'un des Cyclopes & principalement Poliphème. Les seuls faits qui me paroissent de considération entre tous ceux que j'ai raportez sont celui de la dent de Carthage, dont parle S. Augustin, & celui de la dent de St. Chistophe que l'on montre à Coria; mais il faudroit les avoir vuës pour en pouvoir juger seurement.

Le Pere Kirker (a) nous a donné à cet égard des lumieres toutes nouvelles, & qui ont fait disparoitre bien des erreurs. Le sçavant Rickius (b) qui la suivi de près n'y a pas peu contribué non plus; tous deux ont fait voir que la Nature par le seul moyen des matieres minerales pouvoit former une infinité de ressemblances de dents & d'os de toute espece. Le Pere Kirker sur tout a décidé & terminé entierement la question par le rapport de ce qu'il en avoit vû de ses propres yeux en Sicile.

Il dit qu'étant à Drepane en l'année 1637. il fut visiter avec le Marquis de Vintimille une grande Caverne située à trois milles de la Ville de Palerme, en un lieu apellé la Mer douce. Il y trouva un abondante quantité de dents de toutes grandeurs, rangées dans le même ordre qu'elles sont dans la bouche des animaux. Il y en avoit tant qu'il ne craint point d'affirmer que l'on auroit pû en charger cent

(a) Dans son Monde sous terrain. l. 8. chap. 4.

(b) Dans une harangue imprimée avec ses notes sur Estinore de Bisance.

cent chariots. Outre cela il vit dans la même Caverne un prodigeux nombre d'os de toutes sortes, comme par exemple de jambes, de cuisses, de bras, de genoux, de vertèbres &c. mais parmi tout cela, ni tête, ni pied. Cependant le tout étoit pure & véritable pierre, & non point os comme quelques uns auroient pu se l'imaginer en consultant seulement la couleur, la polliffure & la figure. Il dit aussi que le Marquis lui asséura que l'on trouvoit dans la Sicile plusieurs Cavernes remplies de telles ressemblances d'os. Delà, il tire une conséquence fort raisonnable c'est que la plupart de ces os monstrueux qui se voyent par le monde & que l'on montre pour os de Geant, ne sont simplement que des productions immédiates de la nature qui se plaît à ce sortes de singularitez. Le Pere Kirker est sans doute homme digne de foy & quand il seroit le seul qui nous parlât de ces choses en témoin oculaire, on ne pourroit justement lui refuser la créance que l'on accorde à tant d'autres qui ne la méritent pas tant que lui. Mais outre les observations de quelques voyageurs (a) anciens qui se rapportent admirablement aux siennes, il n'y a guères de Villes en Europe où il ne puisse trouver des preuves réelles de ce qu'il avance. Je veux parler de cette prodigieuse quantité de figures de pierres de toutes les

(a) Thevet en parlant des sepultures des Geants qu'il avoit vuës au Cap Verd dit qu'à quelque distance de là, & y avoit aussi une très grande quantité de toutes sortes d'os de Geans qui avoient été petrifiez par le tems. Il n'y a qu'à tourner l'hipothèse, & dire que c'étoient des pierres qui avoient la figures d'os,

fortes dont les Cabinets des Curieux sont pleins. Les uns representent des fruits, d'autres des oiseaux, d'autres des animaux terrestres, & d'autres des plantes. Je sçai que pour les faire d'avantage estimer, on les debite toujours sous le titre de petrifications, & je ne voudrois pas nier qu'il ne s'en pût trouver quelqu'une entre toutes ces figures, car on est presentement persuadé qu'il y a dans le monde divers Lacs & diverses Fontaines qui petrifient les corps que l'on y jette, & la même chose peut arriver probablement dans la terre; mais il ne s'ensuit pas que toutes les figures que l'on voit ressemblantes à des fruits, à des plantes ou à des animaux &c. soient des petrifications. On voit fort communément en Auvergne des champignons de pierre attachez au Rochers même, & quelques fois enfermez au dedans d'une maniere qui ne permet pas de penser qu'ils s'y trouvent fortuitement. Il y a sur le Mont Liban un certain espace de terre que l'on appelle le jardin d'Elie dans lequel on trouve une grande quantité de fruits en pierre, comme des Melons, des Comcombres, des Pastaiques &c. Le commun peuple & les Hermites de ce lieu disent que du tems d'Elie il y avoit là un jardin rempli de toutes sortes de fruits délicieux, & en font cette histoire. Le Prophete ayant faim en demanda quelques-uns de ces fruits au maître du jardin. Cet homme qui étoit peu charitable ne voulut point lui en donner & negligant même de se servir de quelque honnête excuse lui dit brusquement qu'il n'en avoit point. Un mensonge

si de-

si decouvert obligea le Prophete à lui faire une petite correction, lui remontrant qu'il avoit tort de lui nier ce qu'il voyoit actuellement des yeux, que s'il ne vouloit point lui donner de ses fruits, il lui étoit libre de les refuser, mais non pas de mentir contre la verité. Le Jardinier se sentit piqué de ce juste reproche & pretendit payer d'étronterie, il dit à Elie que ce qu'il voyoit dans le jardin, & qui lui paroissoit être des fruits, n'étoit pourtant que des pierres; surquoi le Prophete épris de son zele ordinaire fit à Dieu une imprecation dont la vertu fut telle que dans le moment même tous ces fruits furent petrifiez.

Voilà ce que les superstitieux, ou si vous voulez ce que les credules racontent la dessus; mais les plus éclairés avoient de bonne foi que la chose ne peut pas être ainsi, parce que depuis plusieurs siècles, tous ceux qui vont visiter cet endroit du Liban en apportent quelque piece par curiosité, & que cependant il y en reste encore de quoi charger plusieurs chariots. Cela seul suffit pour prouver invinciblement que ce ne sont pas des fruits petrifiez. Nous en pouvons dire de même de certaines ressemblances de poissons qui se trouvent dans la terre aux environs de Palastro en Dalmatie. Elles sont si parfaites que la plupart de ceux qui les voyent les prennent pour de veritables poissons petrifiez. Cependant cette supposition est aussi insoutenable que celle des fruits du Jardin d'Elie, car par quelle aventure ces poissons auroient ils pû être transportez de la mer en terre ferme, sur tout en un lieu aussi élevé que l'est celui

celui là, & quant à force de nouvelles suppositions on pouroit venir à bout d'en trouver quelque occasion aparente, qu'elle raison pouroit-on donner de ce qu'on n'y voit que d'une seule sorte de poisson qui est une espece de Plie? Il est donc bien plus naturel de dire que ces champignons, ces fruits, & ces poissons sont des productions originales de la Nature. On évite par là bien des absurditez, où l'on tomberoit inmanquement, si l'on vouloit soutenir la vielle opinion de la petrification.

Cette supposition a encore ceci de favorable, c'est qu'elle se trouve appuyée par le rapport du Pere Kirker, comme elle apuye reciproquement son raport. En effet vous voyez bien que si ce Pere nous a dit la verité touchant cette prodigieuse quantité de ressemblances d'os & de dents qu'il dit avoir vûs en Sicile, c'est une forte conjecture en faveur de mon sentiment, & si d'une autre côté on tombe dans ma pensée touchant les fruits du Liban & les poissons de Dalmatie, on n'aura plus de peine à se rendre aux raisons du Pere Kirker. Quoiqu'il en soit, je me range absolument de son côté sur ce point. Mais je ne voudrois pas m'en tenir aux épreuves qu'il propose pour connoître les veritables os des Geans d'avec ces pierres qui ressemblent à des os. Il dit qu'il ne faut que les casser; que s'ils sont solides au dedans, & sans aucune concavité ce sont des pierres, & que s'ils sont creux comme les os ordinaires, on se peut persuader que ce sont en effet des os. Il faut que ce savant homme n'ait pas exa-

miné à fond les conséquences de sa proposition, quand il l'a mise en écrit; car elle est plus propre à conduire à l'erreur qu'à en dégager. Cependant Rickius l'adopte dans sa harangue sur les Geans, & je ne sçauois assez m'en étonner. J'ai vû plusieurs de ces ressemblance de fruits & de poissons, dont je vous parlois tout à l'heure. Les unes étoient rompuës, les autres non, & il m'a été permis d'en rompre quelques unes par curiosité. Elles avoient toutes à peu près une égale aparence extérieure, peut être parce que ceux qui les avoient receüillies sur les lieux avoient eu soin de choisir les plus belles, mais le dedans n'étoit point du tout semblable. Entre les Melons & les Concombres, les uns marquoient parfaitement la figure intérieure, sans en excepter la graine dans son arrangement naturel; les autres un peu moins, & les autres point du tout. Entre les poissons il y en avoit en qui l'on voyoit distinctement les arêtes, & dans les autres il ne paroïssoit qu'une solidité unie & commune à toutes les pierres. Il ne faut pas douter que la même chose n'arrive dans les ressemblances d'os humains, qui se voyent par le monde. Il y en peut avoir de parfaites dans la figure, comme il peut y en avoir d'imparfaites, & si l'on s'arrêtoit uniquement à cette observation on courroit grand risque d'être trompé. La raison de cela, c'est que dans ces fausses productions, où il semble que la Nature se méprend, elle n'avance pas également son ouvrage.

J'ai souvent appliqué mon esprit à découvrir

vrir la cause occasionnelle qui pouvoit déterminer la Nature à travailler ainsi en vain; car de dire simplement quelle s'y plaît, ou quelle s'y jouë, il me semble que c'est ne rien dire du tout. La Nature n'a besoin ni de jeux ni d'amusemens, & quand elle fait quelque chose, il est à croire qu'elle ne le fait point en badinant, & moins encore par hazard. Enfin après bien des meditations, j'en suis revenu aux formes individuelles dans lesquelles j'ai cru trouver ce que je cherchois. Je n'entreprendrai point de vous expliquer ici comment, ni par quel mécanisme, parce que cette seule matiere demanderoit une dissertation à part. Il suffira de vous dire en passant, pour l'intelligence de ma proposition, que quand la Nature rencontre la forme individuelle dans une matrice qui lui est convenable, & qu'elle a pareillement une substance convenable à lui fournir pour aliment, alors elle perfectionne son ouvrage; mais quand elle trouve la forme individuelle dans une matrice étrangere, ou elle ne travaille point, ou elle travaille (a) à faux. Elle ne laisse pour-

B 2

tant

(a) Les Peintures naturelles dans les Pierres & dans les autres Mineraux ne sont pas extrêmement rares. Le Pere Kirker nous a donné les Estampes de plusieurs qui sont assurément très parfaites, si le Graveur ne les a point embellies en les copiant. Il y a un homme en posture de Crucifix, une Vierge, des Enfants, des Oiseaux, des Animaux terrestres, &c. On voit à Notre-Dame de Lorette une perle qu'on dit avoir été trouvée dans un Tronc. Elle est grosse comme le pouce, & represente une Vierge tenant son enfant Jesus sur les bras, cependant on ne peut pas juger qu'elle ait été taillée, car elle a encore tout son orient. Mais qu'y a-t-il de plus admirable en pareil cas que ces racines qui ont couru toute l'Europe,

tant pas de faire tout ce qui dépend d'elle pour perfectionner l'ouvrage qu'elle a entrepris, & elle y employe toute son industrie. De là vient que l'on voit quelques unes de ces fausses productions auxquelles il ne manque aucun des traits ni aucune des parties qui doivent entrer dans les véritables; de sorte que toute la différence qu'on y peut remarquer, se borne à la qualité de la substance.

Ce peu de mots suffira sans doute pour vous faire sentir la vérité de ce que j'ai avancé ci-devant, sçavoir, que l'épreuve prescrite par le Pere Kirker pour discerner les os des Geans d'avec de simples productions de la Nature, n'est pas seure. J'aimerois encore mieux m'en rapporter à l'examen de la matiere en elle même, & je croi que j'y serois moins trompé; je ne craindrois point par exemple d'affirmer que l'os qui étoit suspendu à la porte de la Cour de Conseil de Spire, étoit un véritable os, & quand je l'aurois cassé & trouvé concave comme le veut le Pere Kirker, je n'en serois pas plus persuadé que je le suis: mais après tout, je serois bien fâché de maintenir que cet os véritablement reconnu tel, fut un os de Geant. Que sçavons nous si ce n'est point plutôt un os (b) d'Elephant? La conjecture en est du moins beau-

pe, il y a quelques années, sous le nom de Mandragore, lesquelles représentoient au naturel un homme & une femme en relief, sans qu'il leur manquât aucun des membres.

(b) Voici un fait tout recent qui servira à confirmer ma pensée. Quelques Ouvriers creusant, il y a quelques tems dans une Coline voisine d'un Bourg de la Turinge nommé Tonne, trouverent des os d'une grandeur prodigieuse.

beaucoup plus naturelle; & sans le respect que ce nom d'Archives impose d'abord, je n'en aurois jamais jugé autrement.

Je ne suis pas dans un autre opinion touchant la dent de S. Christophle, touchant celle que S. Augustin dit, que l'on voyoit de son tems à Cartagene, & touchant celles du Geant de Boccace. Je mets aussi dans la même Cathégorie tous ces ossemens monstrueux dont nous avons parlé, tous ceux que Montrelet dit que l'on trouve de tems en tems dans la Thessalie, & tous ceux enfin qui se voyent ailleurs, & qui excèdent si demesurément la grandeur ordinaire. Je ne doute nullement que ce ne soient, ou des productions de la terre, ou des ossemens de quelque animal beaucoup plus grand que l'homme. Mais si l'on inferoit de là, que je nie absolument qu'il y ait eu des hommes d'une stature assez extraordinaire en grandeur pour mériter le nom de Geans, on n'expliqueroit pas bien ma pensée. Je suis à cet égard à peu près dans le sentiment du Pere Kirker, & si je ne m'y range pas entierement, c'est seulement parce qu'il determine trop précisément, ce me semble, le grandeur possible de la stature humaine, soutenant que *la Nature, toute puissante*

B 3

digieuse. Il y avoit parmi ces os des bras & des jambes qui pesoient dix-neuf livres, une tête grande à proportion, l'épine du dos avec les côtes attachées, les vertebres du cou, & plusieurs autres parties nécessaires à l'homme. On crut d'abord que c'étoient des os de Geant, cependant on connut ensuite qu'ils étoient d'un Elefant, ce que Mr. Fentzelius Historiographe de l'Electeur de Saxe, a très bien prouvé dans une Dissertation qu'il a faite sur ce sujet.

sante qu'elle est, ne pouroit pas produire des hommes de plus de dix-huit piés de haut, sur quoi il fait un assez long raisonnement, & renvoye à son ami Terillus de la même Societé, qui, dit-il, a prouvé amplement cette verité. Pour moi qui ne suis pas encore bien satisfait de mes lumieres sur ce point difficile, je ne puis pas être si positif, & je me contente de rapporter simplement ce qui m'en a paru de plus croyable.

Entre tous les exemples que le Pere Kirker propose lui-même, & auxquels il semble ajoûter une entiere foi, je n'en trouve point qui exprime plus affirmativement la grandeur de la stature que celui d'un Geant, dont les os sont gardez dans la Maison de Ville de Lucerne. On y voit, dit-il, un Tableau de la main de Jean Boeck, Peintre de la même Ville, representant le Squelete entier, & au bas une inscription, par laquelle il paroît que la hauteur du Geant, suputée suivant les régles de la proportion naturelle par Plate-rus Medecin de Bâle, étoit de quarante deux fois la longueur d'une ligne qui y est marquée, & qui a 5. pouces $\frac{2}{3}$ lig. de longueur, d'où il s'ensuit que le Geant avoit 17. piés 6 pouces de haut. Il faut convenir qu'il n'a manqué à ce témoignage aucune des conditions nécessaires pour le rendre authentique. Il vient d'un homme engagé par sa profession à examiner particulièrement la structure du corps humain, il est approuvé & certifié du Magistrat; & enfin il est exposé par son autorité dans un lieu public, afin que chacun soit instruit de cette espece de merveille. La seule difficulté

restante

restante, est de sçavoir si ce Medecin en faisant les suputations n'étoit point prevenu du desir de trouver le Geant fort grand; car quelque legere que paroisse d'abord cette consideration, elle ne laisse pas d'avoir des consequences qui affoiblissent beaucoup celles que le Pere Kirker semble vouloir tirer du fait pour la confirmation de son hypothese, quoique d'ailleurs il n'en prouve pas moins fortement sur la question principale. L'Histoire du Geant de Salerne, sur laquelle il cite (a) Charles de Kala Duc de Diane, & qui se trouve confirmée par le Pere Luc Mandelle de l'Ordre des Augustins, n'est pas moins digne de marque. Le Pere Kirker rapporte une lettre entiere de ce dernier, par laquelle il paroît que le Geant s'apelloit Marduckius, qu'il vivoit sous le regne de Henri VI. Empereur, & qu'il fut tué dans un combat singulier par Jean de Kala, qui étoit au service dudit Empereur. Mais ni le Duc ni l'Augustin ne nous aprennent rien de positif touchant sa hauteur, & ainsi nous ne sommes point obligez de croire qu'elle fut prodigieuse. Je dis qu'ils ne nous en aprennent rien de positif; car si l'on vouloit se contenter de conjectures, il ne tiendroit pas à eux que l'on ne s'en formât une idée des plus étranges. Ils s'étendent assez l'un & l'autre pour prouver que certains os d'une grandeur étonnante, qui furent trouvez dans un jardin auprès de la Ville de Cassena en Calabre, étoient ceux de ce Geant, mais nous sommes déjà convenus que cette question ne

B 4

peut

(a) Dans la Vie de Jean de Kala.

peut pas être décidée par des conjectures.

Pline n'est pas un Auteur sur lequel on puisse prendre une confiance bien entière : néanmoins il est certain qu'il dit beaucoup de bonnes choses, & en particulier ce qu'il rapporte des Geans Syrbottes, me semble mériter bien que l'on y fasse attention. Il en parle (b) en deux endroits differens, comme d'un peuple qui subsistoit de son tems sur les Rivages du Nil dans la partie Septentrionale de l'Ethiopie, & leur donne un peu plus de huit coudées. Nous aurions besoin maintenant de sçavoir à quelle espece de coudée il s'arrête, car il y en avoit de diverses sortes. Il y avoit la coudée commune Romaine, la coudée Geometrique, la coudée Royale ou des Perles, la coudée Grecque, la coudée Arabe, la coudée Sacrée, & plusieurs autres qui differoient toutes en mesure. Il faudroit même que nous sçussions bien précisément quelle étoit la grandeur de chacune de ces coudées, & c'est un point qui n'est pas encore bien éclairci. Dans cette incertitude, je croi que nous pouvons nous attacher avec assez de fondement à la coudée naturelle, de laquelle on croit le plus communément que la coudée Romaine aprochoit beaucoup, & il est vrai-semblable que Pline qui étoit Romain, n'aura pas négligé l'une & l'autre de ces mesures pour en aller chercher parmi les Barbares. Or la coudée naturelle, à la mesure depuis l'extrémité du coude jusques à l'extrémité du doigt du milieu, a d'ordinaire un pié & demi Geometrique, faisant dix-huit

(b) Hist. Nat. l. 6. c. 30. & l. 7. c. 2.

huit pouces ou vingt-quatre doigts, au quel compte les Geans Syrbottes auroient eu douze piés & quelques pouces de haut. C'est un tempérament contre lequel l'esprit ni l'imagination ne résistent pas beaucoup, & lors qu'on y réfléchit, on sent bien que pour devenir probable, il ne lui manque que d'être confirmé par des exemples de quelque considération, & il n'est pas difficile d'en trouver.

Berosé (c) & Arnobe (d) ont parlé de certains Geans qui habitoient sur le Mont Liban où ils commettoient toutes sortes d'infamies & de cruautéz, devorant les enfans & les hommes faits, & se mêlant avec leurs meres, avec leurs filles, & même avec les brutes; en quoi ces Auteurs ne s'éloignent pas de l'écriture Sainte. Platon en fait aussi mention dans son Critias, où il appelle la guerre des Geans, la guerre Atlantique; & Plutarque dans ses Vies des Hommes Illustres, dit quelque part que Thésée étoit un homme d'une stature extraordinaire. Dallechamp (e) non seulement approuve ce que Pline avance, mais il rencherit par dessus dans la vûe de la confirmer, en assurant que dans le Canal du Fleuve Oronte, on a autrefois trouvé le cadavre d'un Geant qui avoit onze coudées de haut. Thevet parle amplement de certaines Sepultures de seize piés de longueur qu'il a vûes au Cap Verd, auprès de la Ville d'Anada, dans une Montagne appelée Berick,

B 5

(c) Hist. des Rois d'Assirie.

(d) l. 1. contre les Gentils.

(e) Dans ses Notes sur Pline.

Berick, & de quelques autres de dix à douze piés qu'il croit être dans la Circassie. Saxon le Danois qui a écrit l'Histoire des Peuples du Nord dans le douzième siècle, marque celle d'un Geant de Suede nommé (f) Hartben qui étoit haut de neuf coudées, & qui avoit toujours auprès de lui douze forts Athletes, dont l'office étoit de le lier quand sa fureur de combattre le prenoit, de peur qu'il ne depeuplât le país.

Nicetas (g) fait aussi mention d'un espee de Geant nommé Pierre, dont la seule presence mit en deroute toute l'Armée de l'Empereur Grec, & Blaise (h) de la Vigenere Traducteur de Chalcondile, d'un autre qui fut vaincu par Rodomont de Gonzagues.

Ces témoignages sont positifs, mais celui de Fortunius Licetus, Auteur cité par le Pere Kirker ne l'est pas moins. Il dit avoir vû à Venise un Geant Portugais d'une force si merveilleuse que s'étant fait lier les bras avec des cordes fraiches, qui étoient tirées des deux côtez par douze puissans Portefaix, il ne laissoit pas malgré leurs efforts de rapprocher ses mains de sa poitrine, & de les porter à sa

(f) Six Athletes de ce Hartben ayant été tuez par Haldan Roi de Dannemarc, il entra dans une si furieuse rage que ne se possédant plus, il mangea les bords de son Bouclier, avala des charbons ardens, passa au travers des flammes, & tua six autres de ses Athletes. Ces exploits achevez, il resolut de vanger la mort des premiers avec ceux qui lui restoient, par celle de Haldan, & il le fit appeller en Duél. mais Haldan le tua d'un coup de hache d'armes sur la tête.

(g) Hist. d'Alex. Duc. Murat.

(h) Dans son Epit. Dedic.

Vid. ci après l'Hist. de la Ville de Constantinople,

à sa bouche pour manger des pommes, sans qu'il parût s'éforcer en aucune maniere. Enfin nous avons les Relations du celebre Voyage de Magellan, qui témoignent que dans les País Septentrionaux, il trouva des hommes de huit ou dix piés de haut, autant que je m'en puis souvenir, car j'avouë que je ne cite ce fait que sur le simple raport de ma memoire. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils étoient d'une stature fort au dessus de la nôtre. On en peut juger sûrement par la seule circonstance des flèches qu'ils s'enfonçoient dans le gosier pour étonner les gens de Magellan, & qu'ils en retiroient sans se faire aucun mal.

Je serois trop long, si je voulois mettre ici tous les exemples (i) vrai semblables que j'ai trouvez touchant les Geans, dans l'Histoire ancienne & moderne. On en feroit un Dictionnaire au besoin, mais pourquoy tant feuilletter les Livres, pour nous assurer par

B 6

(i) Quelques Rabins ont mis Moïse au nombre des Geans, & lui donnent dix coudées de haut. Ils disent qu'il franchit d'un pas dix degrez qu'il falloit monter pour arriver sur la montagne de Nebo; mais comme l'a très bien remarqué Mr. Jaquelot dans son sçavant Livre de l'Existence de Dieu, cette Fable se détruit d'elle même.

Il me souvient d'avoir vû aussi dans un Mercure Galand, un opuscule de Mr. de Comiers, dans lequel il parle d'un Geant nommé Turgaw Suisse de Nation, d'auprés du Lac de Constance, qui combattant sous Charlemagne contre les Saxons, en ensila huit avec sa pique, & les ayant chargez sur son épaule, repassa le Rhin à pié pour revenir trouver ceux de son parti. Il ajoute que quelqu'un ayant demandé quel gibier il apor-
toit là, il répondit plaisamment *ce sont des Grenouilles d'Allemagne, je n'entends point leur croassement.*

le raport d'autrui d'une chose, dont chacun a pû se rendre certain par ses propres yeux? Il n'y a guères de pais qui ne produise de tems en tems des personnes d'une taille beaucoup plus grande que ne l'est celle du reste des hommes. Il me souvient d'avoir vû à la Foire S. Germin une fille âgée de dix neuf ans qui étoit haute de huit piés & prés de quatre pouces, la coëffure & la chaussure à part, & elle esperoit encore de croître. Je parle de quinze ou seize ans; mais on en a vû depuis une autre par les Villes de Hollande qui étoit à peu prés de la même grandeur, & tous les habitans de Rotterdam vous attesteront qu'au Village de Lekerkerk, qui n'en est pas éloigné, il a demeuré fort long-tems un Païsan (k) qui avoit huit piés de haut.

Voilà des faits incontestables, un peu moins étonnans à la verité que ceux, dont on trouve les Histoires en divers Livres; mais ne pouroit on pas croire avec assez de fondement que si la Nature a bien pû outrepasser la regle generale, en donnant à ces personnes un pié ou deux de taille au dessus de la commune, il n'est pas impossible qu'en quelqu'autre occasion, elle ait fait un peu davantage. C'est ainsi du moins que je raisonne, & je le fais avec d'autant plus de confiance, qu'outre la probabilité de mon sentiment, j'ai pour moi l'infailible autorité de l'Ecriture, par laquelle je finirai ce discours.

Je n'ignore pas les divers sens qui ont été
donnez

(k) Il s'apelloit Gueret Bastiense. Mr. Misson dans son Voyage assure qu'il a vû la maison où il a demeuré, & les habits qui lui avoient servi, le tout proportionné à sa taille.

donnez par les Scavans au mot *Nephilim* qui est dans l'original; les uns l'ayant traduit par celui de Geans, les autres par ceux d'hommes forts & robustes, & les autres par celui de violens ou de tirans. L'imparfaite connoissance qu'on a des premieres Langues est la source de toutes ces incertitudes, aussi bien que de celle où nous sommes à l'égard de la plûpart des racines. Toutefois il me semble que dès qu'un passage est éclairci par l'autre, il n'y doit plus rester d'obscurité, & que toutes les explications que l'on pouroit lui donner ailleurs, doivent céder à celle-ci; car bien qu'un terme ait pû être employé en different sens par d'autres Auteurs, cela ne conclut rien par raport à celui dont on cherche la pensée, quand il l'explique lui-même. Or c'est ce que Moïse a fait très clairement au Livre des (l) Nombres, où les Espions qu'il avoit envoyez disent qu'ils avoient vû des Geans au pais de Promission, *des Enfans de Hanack, des hommes de la race des Geans, & qui étoient d'une stature si extraordinaire, qu'après d'eux ils ne sembloient que des Saute-relles.* Il me semble que l'on ne peut guères s'exprimer plus intelligiblement, & qu'après cela on ne peut pas revoquer en doute que les *Nephilim* dont Moïse parle au 6. chap. de la Genèse v. 4. ne fussent de veritables Geans. Les Livres de Samuël & ceux des Chroniques achevent de resoudre entierement la difficulté. Il y est parlé fort particulièrement du Geant (m) Goliath, qui avoit

B 7

six

(l) Chap. 13. v. 33. & 34.

(m) Goliath étoit de Gath: son corcelet, qui étoit d'airain

fix coudées & une palme; de son (n) frere dont la hallebarde étoit grosse comme l'ensuble d'un Tisseran, de (o) Jiscibi-benob dont la javaline avoit un fer qui pesoit trois cent sicles d'airain, & d'un autre (p) Geant qui avoit six doigts à chaque main, & à chaque pié, & qui fut tué par Jonathan neveu de David. Sur quoi il faut bien remarquer que l'Ecriture ne designe pas ces Geans comme des exemples particuliers desquels on ne puisse tirer aucune consequence generale, mais plutôt comme les derniers hommes d'un peuple entier qui avoit subsisté depuis le Deluge, & qui étoit distingué par Tribus ou Races; sçavoir les (q) Raphaines, les Hanackins, les Emins, les Horiens, les Zamzummins, &c.

Ces considerations sont aparemment les memes qui ont determiné Berose, Arnobe, Josephé, Tertulien, Justin Martir, S. Cyprien, Clement Alexandrin, S. Augustin, & enfin la plupart des Peres de l'Eglise, à croire qu'il y a eu des Geans. Maintenant

cette d'airain pesoit 5000 sicles d'airain; la hampe de sa hallebarde étoit grosse comme l'ensuble d'un Tisseran, c'est cette traverse ronde sur laquelle les Tisserans roulent la toile, & le fer en pesoit 600 sicles de fer. Il fut tué par David. Sam. l. i. c. 17. v. 4.

(n) Le frere de Goliath étoit à peu près de la même taille que lui; il fut tué par Elhanan fils de Jahare Oreguim Berhlemite. *ibid.*

(o) Jiscibi-benob autre Geant qui ayant fait dessein de tuer David. aparemment pour vanger Goliath son parent, fut tué lui-même par Abiscai fils de Tseruja. *ibid.*

(p) Pour ce qui est du Geant aux 24. doigts, il fut tué par Jonathan. fils de Sçamma, qui étoit un des freres de David. Cron. l. i. ch. 20. v. 6, 7, & 8.

(q) Deut. ch. 2. v. 10, 11, 12, & 20.

cette opinion est déchuë, on la traite de faible & de vision, & la negative l'emporte quasi sans contradiction. Peut être qu'un jour elle décherra à son tour, & que l'affirmative reprendra le dessus. Si cela arrive comme il y a bien de l'aparence, il ne faudra point s'en étonner, car c'est le cours ordinaire du monde. Cependant comme je ne me pique pas de suivre les modes, quand il s'agit de croire ou de ne croire pas, je m'en tiens à la vieille opinion, parce qu'elle me paroît la plus certaine sur tout quand on l'a réduit aux termes de la vrai-semblance, & c'est à quoi le Texte Sacré s'accorde parfaitement bien.





L E T T R E I I.

Relation de la Campagne d'Allemagne.

Mr. l'Electeur de Brandebourg prend Kesserwaert. Va devant Bonn. Mayence assiegé par les Ducs de Baviere & de Lorraine. Heidelberg assiegé par le Maréchal de Duras qui est obligé de se retirer sept jours après. Description de cette Ville. Il brûle Vissoc & Sincennes. Violences commises par son armée. Wingarten & Brucksal pris. Cochem pris d'assaut par Monsieur de Boufflers qui se rend Maître ensuite de plusieurs autres lieux. Il se retire sous le Canon de Philisbourg pour éviter le Combat que Mr. le General Schoning venoit leur livrer. Le Maréchal de Duras continue sa marche. Il brûle Bade, Dourlac, & partie du Wirtemberg. Description de la Ville de Dourlac. Reduction de Mayence. Description de la Ville de Strasbourg. Histoire de cette Ville. Description & histoire de l'Eglise Cathedrale. Description de l'Horloge, & de l'autel.

MONSIEUR,

Voici une petite Relation qui fera finir,
comme

comme je l'espere, les reproches dont vous m'acablez dans vôtre dernière, sur ce que je ne vous ai pas écrit au moins tous les mois comme vous le desiriez. Vous aurez plus de plaisir à voir tout d'un coup le recit de nôtre Campagne, que si je l'avois fait à plusieurs reprises.

Le mois de Juillet se passa assez tranquillement dans nôtre Armée, tandis que Monsieur l'Electeur de Brandebourg attaquoit & prenoit Kesserwaert, après quoi nous apprîmes que non content de cela, il étoit venu devant Bonn, & Monsieur le Duc de Baviere & le Duc de Lorraine devant Mayence avec une Armée de soixante dix mille hommes, ce qui nous obligea de faire une grande diversion dans le Palatinat. Nous passâmes donc le Rhin à Philisbourg au commencement d'Août sur un pont de bateaux. Vous sçavez que cette Place s'étoit renduë à Monseigneur le Dauphin dès le premier de Novembre de l'année passée, & que par un hazard qui semble ne lui augurer à l'avenir que des victoires, il se rencontra que ce même jour, qu'il illustroit par sa première Conquête, étoit celui de sa Naissance. Vous n'ignorez point non plus combien ce jeune Heros s'aquit de gloire pendant que dura le Siege, par sa vigilance, par sa conduite, & par le courage qu'il marqua en diverses occasions perilleuses; c'est pourquoy je ne ferai là-dessus aucun écart. Je me contenterai seulement de vous dire que Philisbourg peut maintenant passer pour une Place très importante, tant par sa situation qui est entre le Fleuve du Rhin & un Marais large

large & profond, que par le grand nombre de ses Fortifications. Pour la Ville, ce n'est rien, & à peine y a il de quoi loger la garnison quand elle est un peu grosse; la seule maison de remarque qu'il y ait, c'est celle du Gouverneur. De l'autre côté du Rhin, il y avoit une Redoute pour en deffendre le passage qui ne tint que deux jours devant Monsieur le Dauphin, mais aujourd'hui on y a tant fait d'ouvrages qu'on ne scauroit plus l'appeler Redoute; c'est une Forteresse, & qui n'est pas mechante. Le lendemain, nous fûmes camper devant Heidelberg que nous investimes du côté du Rhin. Cette Place qui s'étoit renduë l'année precedente, en même tems que les autres, avoit payé les contributions & nos Troupes avoient eu quartier d'hyver dedans, sans que personne se fût présenté pour les en chasser. Neanmoins par une politique que je ne comprens point du tout, on l'abandonna au commencement du Printems, après avoir fait sauter le Château, pour revenir deux mois après en former le Siege. Il ne faut pas dire, parce qu'on n'ouvrit point la tranchée, que nous n'y fûsions point allez dans cette pensée: la raison le vouloit, premierement, puis qu'il n'y avoit pas de plus aparent moyen pour faire diversion aux Troupes Imperiales; mais d'ailleurs il est si assuré que c'étoit le dessein de Mr. de Duras, qu'il avoit commandé l'assaut general le jour que la Place fut secouruë. La seule chose qui en empêcha l'exécution, fut qu'il y entra pendant la nuit trois mille hommes, & plusieurs batteaux chargez de toutes

toutes sortes de munitions de guerre & de bouche. Cependant nous fûmes sept jours devant, au nombre de 25000 hommes, avec 45 pieces de Canon, sans faire autre chose que de perdre 8 ou 900 bons soldats, & plusieurs Officiers, après quoi il nous fallut decamper de devant une bicoque, qu'on pouvoit emporter l'épée à la main dès le premier soir. Quelque mauvaise que fût cette Place, il est pourtant certain que si on y avoit travaillé, elle auroit pu devenir très bonne. De plus elle étoit fort importante par sa situation, qui nous donnoit un passage sur le Neck, & nous rendoit maîtres de toute la Campagne jusques à Francfort.

Cette Ville est capitale du Palatinat du Rhin. Elle est bâtie sur le Neck, dans un fond entre deux Montagnes. Le Château, qui étoit ci-devant la demeure des Palatins, est sur une coline, qui commande toute la Ville: il y a un beau Jardin, s'il étoit entretenu, mais depuis quelques années il est tombé en decadence. Les Etrangers qui passoient dans cette Ville ne manquoient guères d'aller rendre visite à la fameuse Tonne, dans laquelle on conservoit du vin depuis plus d'un Siecle; & ils y étoient ordinairement reçus avec le *Wil-kum* qui étoit un verre de deux pintes de Paris, ou environ. Ce vin fut trouvé si bon par les François qui hivernerent là, qu'ils n'en laisserent point dans la Tonne, quoi qu'elle soit d'une grandeur fort extraordinaire. Si vous en voulez voir la figure vous n'avez qu'à lire le voyage de Monsieur Miffon, vous y trouverez une taille douce où elle est représentée.

Heidel-

Heidelberg étoit autrefois en possession de l'une des deux plus belles Bibliothèques du monde, & elle en fut maîtresse jusques à l'année 1622. que le Comte de Tilly ayant pris cette Ville, en envoya une partie à Rome, & le reste fut dispersé comme celle d'Alexandrie, ce qui a été grand dommage; car on ne pouvoit pas trouver au monde de si rares Manuscrits, ni en si grande quantité.

La Ville ayant été secourüe, comme je vous j'ai déjà dit, nous décampâmes le neuvième au matin avant le jour, & nous fumes sur les huit heures à Visloc, petite Ville à deux lieuës d'Heidelberg, que nous brûlâmes en passant, après en avoir fait sortir les habitans à la hâte: on en fit autant à Sinsennes, & à plusieurs Bourgs & Villages, du nom desquels ils ne me souvient pas. Le bruit de ces nouvelles s'étant repandu dans tout le Wirtemberg & le Pais de Bade, les habitans des Villes & Bourgs abandonnerent leurs demeures, fuyant devant nous à mesure que nous aprochions de chez eux, comme ils eussent pû faire devant les Ennemis ou les Destructeurs du genre humain, & chercher leur retraite & la sûreté de leur vie, dans les bois & dans les forêts, où beaucoup d'entr'eux trouverent par la faim une mort qu'ils tâchoient d'éviter. De sorte que depuis là jusques à Strasbourg, nous ne rencontrâmes qui que ce soit sur notre route, ni dans les Villes ni ailleurs. Wingarten & Bruckzal seuls pretendoient tenir bon, & furent contraints deux jours après de se rendre, sans autre capitulation aux Gouverneurs que d'être pri-

prisonniers de guerre, eux, la garnison, & la Bourgeoise. Les Troupes qui entrerent dans ces Villes, les traiterent comme les precedentes. Dans le même tems Monsieur de Boufflers qui commandoit un camp volant, fut devant une petite Place qu'on appelle comme semble Cochem, & dans laquelle il y avoit 600. hommes. Comme il craignoit le secours, il se hâta de la prendre d'assaut, & fit donner une escalade terrible, qui fut reçüe avec autant de vigueur & de fermeté qu'elle avoit été entreprise. L'action dura deux heures; mais enfin la garnison se trouvant considérablement fatiguée & afoiblie, ne pût soutenir plus long tems dans une Place d'ailleurs assez mauvaise; si bien que les François entrerent dedans l'épée à la main, & pousserent jusques à la Place où ils trouverent tout le monde, & ne firent quartier qu'à peu de personnes.

De là Monsieur de Boufflers continuant sa marche, ravagea tout le plat pais aux environs de Keiseresch, Dhona, Helesheim, Mayence &c. Cela obligea Monsieur l'Electeur de Brandebourg de detacher dix mille hommes sous le commandement du General Schoning pour le combattre; mais le Marquis de Boufflers ayant eu avis de sa marche par les Espions qu'il tenoit toujours aux nouvelles, évita le combat & se retira sous Philisbourg.

Cependant de notre côté, nous ne faisons pas moins d'hostilitez ni d'incendies que les Dragons de Boufflers. Nous marchâmes de Bruckzal à Bade & à Dourlach; où nous trou-

trouvâmes les Magasins, les Boutiques & les maisons remplies de marchandises & de meubles, mais desertes d'habitans. Tout cela fut donné au pillage & l'on y mit ensuite le feu.

La Ville de Bade dont je parle est située dans la Suabe. C'est un Marquisat dont les Marquis sont Princes de l'Empire doublement. Par leur naissance qui est ancienne & illustre; & par leur Principauté qui leur donne deux voix dans les Dietes de l'Empire. Bade étoit riche. Il y avoit de belles Maisons, de beaux jardins & de belles rues.

Dourlach n'en est éloigné que de quatre lieues & donne son nom à une branche cadette de la Maison de Bade. C'est aussi un Marquisat qui a voix dans les Dietes comme la Branche aînée. Il y avoit dans cette Ville plusieurs riches Marchands & de la Noblesse en assez bon nombre, quantité de beaux bâtimens que je n'ai pas eu le loisir de considérer.

Pendant que nous étions là, les Alemans qui avoient fait un détachement de deux ou trois mille hommes pour nous incommoder, nous prirent deux cent chevaux au fourage & quelques hommes. Ils en avoient fait autant à Sintzheim; & d'ailleurs la maladie s'étoit mise dans notre Armée d'une si terrible manière que, quand nous fumes arrivés auprès de Strasbourg, on fut contraint de mettre plus de six mille hommes à l'hôpital. Tout cela joint avec les pertes que nous fimes à Heidelberg, à Bruckzal & à Weingarten, diminua notre Armée de onze mille hommes, dont il y en avoit pour le moins cinq mille

mille de morts sans compter plus de mille chevaux qui nous furent pris ou qui creverent dans cette marche. Le mauvais tems qui dura toute la Campagne, avoit si fort gâté les chemins qu'il falloit être bien monté pour s'en tirer.

Pour revenir à notre marche, nous decampâmes de Dourlach & laissant le Fort Louis à main droite, qui est une bonne Place que le Roi a fait bâtir, nous vinmes auprès de Stolof. Cette Ville fut privilégiée, en considération d'une somme considérable que les Magistrats payerent comptant, & Mr. le Maréchal de Daras se contenta d'en abatre les murailles.

Deux jours après nous arrivâmes auprès de Strasbourg ou je résolus de quitter l'Armée. Mon dessein est de me retirer en Hollande ou en Angleterre. Mais comme je ne suis pas fâché de voyager un peu, je prendrai le chemin le plus long & le plus seur, qui sera, s'il plaît au Seigneur, par la Savoye. Dans quatre jours je partirai pour ce voyage. Mais je me souviens qu'avant que de finir ma lettre, il faut satisfaire la curiosité que vous m'avez marquée touchant la Ville de Strasbourg.

C'est une grande Ville fort bien bâtie à la manière Allemande. Elle est située au bout d'une fertile & vaste Campagne, extrêmement unie & droite, tellement qu'on découvre la Ville dès les montagnes de Saverne qui en sont éloignées de huit lieues. La Riviere de Beusche qui passe au travers, la divise en vieille & nouvelle Ville. Celle d'Ill y vient aussi, & toutes deux vont se rendre dans le Rein, qui

qui n'en est éloigné que d'un quart de lieuë. Cette Ville à un Evêché suffragant de Mayence, dont le Cardinal de Furstemberg est Evêque par la misericorde de Dieu & de la Couronne de France. Monsieur le Comte de Chamilli Lieutenant General des Armées de Sa Majesté en est Gouverneur, & Monsieur de Labadie qui étoit Major dans la Place, fut fait Lieutenant de Roi dans le tems que j'y étois.

Cette Ville n'est pas moins considerable par son antiquité que par sa grandeur, par ses richesses, & par l'avantage qu'elle a d'être de droit l'une des Villes libres de l'Empire. Je n'ai pû aprendre en quel tems elle a été bâtie la première fois, ni par qui; mais il est assez connu quelle a precedé de beaucoup la naissance de Jesus-Christ. Du tems des Romains elle s'apelloit *Argentina*, *Argentorata*, & *Argentoratum*. Tacite l'apelle aussi *Tribocorum*. Je croi que ce sont les seuls noms sous lesquels elle fut connue avant le cinquième siecle. Il est certain du moins que l'on ne trouve point de plus ancienne époque à celui de *Strasbourg*. La generale opinion est qu'Atilla après s'être plu à la détruire, se plut aussi à la rebâtir, & que l'ayant augmentée d'un grand nombre de rues, il crût ne pouvoir lui donner un nom plus convenable que celui de *Strasbourg* pour dire la Ville des Ruës. Mais comme *Strasbourg* n'a jamais été remarquable entre les autres Villes par cet endroit, puis qu'il y en a toujours eu de beaucoup plus grandes en Europe, j'aimerois mieux m'en raporter à ceux qui disent que ce nom lui

lui fut donné à cause de sa situation dans un passage fort frequenté, expliquant ce mot *Strasbourg* par celui de *Ville de passage*.

Clovis premier & Dagobert Rois de France l'embellirent aussi beaucoup. On tient même que ce dernier la declara libre & y fonda l'Evêché qui y subsiste encore aujourd'hui; mais Mr. d'Audifret (a) traite cette opinion de vielle erreur, & cite un Concile tenu à Cologne dès l'an 446 où l'on trouve un *Amans Episcopus Argentoratensis*. A l'égard de sa liberté, elle ne la garda pas long-tems. Plusieurs Princes la prirent & reprirent à diverses fois, jusques à ce que sous Charlemagne elle fut absolument unie & incorporée à l'Empire conjointement avec l'Alsace; & quoique l'Empire devenu electif passât de France en Allemagne, elle n'en fut point separée. Elle ne reçut même aucun changement particulier jusques au tems de Luther de qui elle embrassa la reformation. Ce fut sur la fin de ce siecle là qu'elle fut declarée libre pour la seconde fois, & personne depuis ne lui avoit disputé ses droits jusques à l'année 1682. que le Roi s'en rendit Maître comme d'une dependance de l'Alsace dont elle est capitale & qui lui appartient en vertu du Traité de Munster. (Ce qui soit dit pourtant sans prejudice des Droits & Pretentions de l'Empire)

Le plus considerable Bâtiment qui soit dans la Ville, est sans contredit l'Eglise Cathedrale. Elle peut même passer pour une des plus belles de l'Europe, & quand je dirois que sa

Tom. I.

C

Tour

(a) *Geographie ancienne & Moderne.*

Tour n'a point de pareille au monde, je croi que je ne me tromperois pas. Aussi les habitans de Strasbourg la nomment ils sans façon la merveille du Monde par excellence. Jugez vous même de ce qu'elle peut être par l'Estampe que je vous envoie & par la description que je vais en faire.

Le Corps du Bâtiment est fort beau. On y entre par un Portail magnifique, qui est orné de figures comme celui de Notre Dame de Paris. Les Portes en sont d'airain & tout le dedans repond fort bien à cette entrée. On peut dire néanmoins que le Vaisseau de l'Eglise considéré à part n'est pas d'une beauté surquoi l'on se puisse recrier; mais pour la Tour, elle est véritablement admirable. C'est un Edifice Piramidal, d'une hauteur si-bien entenduë que l'on diroit que la pointe s'en perd dans les nues. Elle est toute fabriquée de pierres de taille, dont il n'y en a guères qui ne soient travaillées en relief à la Gothique. C'est un ouvrage à jour comme vous le verrez aisément dans la taille douce, de manière que les yeux pénètrent au travers, ce qui joint avec les différentes figures que l'on y remarque, fait un effet merveilleux. La hauteur de cette Tour est de cinq cent septante quatre pieds selon le sentiment commun. Cependant un Ingenieur qui l'a mesurée m'a assuré qu'elle n'en a que cinq cent soixante, ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit toujours la plus haute de toutes celles que j'ai vues, ou dont j'ai ouï parler jusques ici.

Les Archives de la Ville font foi qu'avant la naissance de Jesus-Christ, & au même lieu où

où elle est maintenant, il y en avoit une autre dédiée à Mars, aussi-bien que le Temple dont elle faisoit l'ornement. L'un & l'autre furent demolis par le même Atilla qui depuis agrandit la Ville. Clovis Roi de France commença de la relever, & Dagobert l'acheva heureusement l'année 343. L'Eglise & la Tour ainsi réédifiées subsisterent jusques à l'an mil & sept que la Tour, qui pour lors n'étoit que de bois, fut entièrement consumée par le feu. D'autres disent que ce fut en mille dix. Quoi qu'il en soit cinq années après, ou huit si l'on veut, je veux dire l'an mille & quinze, Werner d'Habsbour quarante quatrième Evêque de la Ville entreprit de la rebâtir, & en fit poser les fondemens sous la direction del'Architecte Ervin de Steinbach qui en avoit formé le plan & marqué l'enceinte. L'histoire dit que plusieurs centaines d'hommes travaillerent dix ans entiers pour mettre ces fondemens en état de perfection, avant qu'ils fussent parvenus au niveau de la terre. Ervin étant mort, il survint un nouvel incendie qui fit discontinuer l'ouvrage, & la Tour demeura ainsi imparfaite jusques à l'année mil deux cent septante sept qu'on fit venir de Cologne un Maître nommé Jean Hildz pour y travailler. Ce Hildz la conduisit en vint huit ans au tiers de sa hauteur, après quoi il mourut, & un autre Architecte de Suabe lui succeda: celui ci mourut aussi avant que la Tour fut achevée, de sorte qu'un quatrième Architecte en eut l'honneur. Ce fut l'année 1649. quelle fut achevée. Quand je dis achevée, j'entends parler de la Tour; car il manque encore à l'Eglise

une Piramide pareille à celle qu'on y voit, ce que vous remarquerez aisément par la figure. Au haut de la Tour qui n'a pas été continuée, il y a un trou de plusieurs pieds de diamètre, par lequel on pouroit voir jusques dans le fond de l'Eglise si on le laissoit ouvert. Ce trou est fort large; cependant on assure que l'Empereur Maximilien le sauta tout boté & éperonné. On ne m'a pu dire à quel usage il étoit destiné, mais il est à croire que c'étoit pour faciliter l'élevation des matériaux desquels on vouloit bâtir la Piramide.

Depuis que les Catholiques sont devenus les Maîtres de cette Eglise, Monsieur le Cardinal de Fustemberg, Evêque de Strasbourg, y a fait faire un magnifique Autel d'une Structure qui peut passer pour moderne, parce que l'on n'en voit quasi plus de semblables, mais qui est en effet la plus ancienne. Il n'est pas dans le fond de l'Eglise, ou attaché à la muraille, ou à quelque pilier comme le sont la plupart des autres autels. Il est isolé entièrement & presque au milieu du Chœur, de manière qu'on le peut voir de tous côtez. Mr. Thiers (a) Docteur en Theologie & Curé de Champrond, qui a écrit amplement sur cette matiere, fait voir que la manière de placer les Autels contre les murailles, s'est introduite abusivement depuis un siecle, & qu'elle empêche beaucoup de Ceremonies qui sont commandées par l'Ordre Romain. Il se récrie aussi beaucoup contre les ornemens profanes que l'on y employe aujourd'hui; au nombre desquels il met les chapiteaux; les

(a) Dans ses Dissertat. Ecclési.

festons, les niches, les feuillages & même les Tabernacles comme contraires à l'usage ancien & peu convenable à la simplicité Chrétienne. Cependant il ne rejette point les Voutes ou Dômes superbes dont on avoit accoutumé de les couvrir, ni même les colonnes d'or & d'argent. Il y a de l'apparence qu'il seroit fort satisfait de celui-ci s'il l'avoit vu, à la réserve des petits enjolivemens qui y sont; car à cela près, il est justement fait sur le modèle qu'il en donne. La Coupe, ou si vous voulez le Couronnement, n'en est que de bois, mais d'un relief aussi delicat qu'il s'en puisse voir. Le dessein que je vous en envoie vous instruira mieux du reste que la description que je pourois vous en faire, car c'est une de ces sortes de choses qu'il faut voir du moins en portrait pour en former une idée juste. Il n'en est pas de même de la celebre Horloge qui fait l'admiration des connoisseurs & la premiere curiosité de Strasbourg. L'estampe seule ne sçauroit vous représenter que la superficie, & cette superficie n'est qu'un tableau fort imparfait des mouvemens quelle contient. Ainsi l'estampe, quelque exacte quelle puisse être, n'est toujours que l'image d'une autre image. Je vous l'envoie pourtant parce que je ne la croi pas inutile étant jointe avec une description fidelle & particuliere, & c'est sur ce pied là que je vous donne celle que vous allez lire.

Description de l'Horloge de Strasbourg.

Cette Horloge contient trois parties principales, desquelles je vous donnerai le détail l'une après autre.

Pour commencer par celle qui semble servir de base aux autres parce qu'elle est la plus voisine de la terre ; Je vous dirai, qu'elle offre d'abord à la vûe trois tableaux, dont li y en a deux quarrés qui sont aux côtez, & un rond qui est au milieu. Ce Tableau rond contient trois Cercles l'un dans l'autre, deux mobiles & un fixe. Le premier Cercle à dix piés de diametre dans toute sa largeur, il se meut une fois dans l'année de la gauche à la droite, marquant les mois & les jours de l'année, c'est pourquoi on l'appelle Cercle ou Rondeau d'Almanac. Le second qui est dans celui là, à neuf piés de diametre, il se meut de la droite à la gauche pareillement en un an, marquant les jours de Vigiles & de Fêtes, ce qu'il a dû faire pendant un siecle, mais il est presentement arrêté. Enfin le troisième Rondeau ou Cercle qui est au milieu des deux precedans, ne sert que d'ornement, c'est pourquoi il est fixe, il represente l'Allemagne & la Ville de Strasbourg. Au bas de tout le Tableau on voit un Pelican portant un Globe sur ses ailles, & sur ce Globe le soleil & la Lune sont figurez & font leur cours diurne dans le Zodiaque en vint quatre heures. Les Tableaux qui sont au deux côtez ont servi autrefois à marquer les Eclipses du soleil & de la Lune, du moins c'est l'usage auquel ils étoient

étoient destinez, mais tout cela ne marche plus.

Pour ce qui est du second étage, une partie de ses mouvemens sont encore en étar. Il contient uniquement un grand tableau, au milieu duquel paroît un Astrolabe qui marque le cours du Ciel, & à l'entour les quatre saisons sont depeintes. Il y a aussi une montre marquant les heures & les minutes, & au dessous les sept jours de la Semaine figurez par les sept planètes qui passent en Chariot. On y voit encore un visage de Lune qui fait paroître ses Phases & en marque l'âge par même moyen.

Le troisième étage, ou la partie supérieure de l'Horloge, n'est remarquable que par un assez joli jeu de figures pour l'exécution de la sonnerie. Les quatre âges de l'homme figurez par de petites Images convenables, passent & sonnent les quarts d'heure sur de petites cloches, & la mort vient en suite chassée par un Christ ressuscité, qui lui permet néanmoins de sonner l'heure, afin que l'on ait souvenance de la mort. A côté droit il y a une Arche qui sert à enfermer les poids & autres instrumens, & cette Arche est terminée au sommet par un Coq duquel le chant avertit quand l'heure doit sonner. Il allonge le cou, bat des ailles & chante si naturellement que si l'on ne voyoit bien qu'il est de metal, on y pourroit être trompé. Vers le bas dans un Cadre, on voit le portrait du celebre Nicolas Copernic Auteur de cette Horloge qui fut achevée en mil cinq cent septante trois. Comme il est difficile qu'une

si grande quantité de mouvemens differens, desquels le soin est souvent commis à des Horlogers peu intelligens dans les Mathematiques, se puissent entretenir long-tems dans leur justesse, il est arrivé que ceux de cette Horloge se sont arrêtez ou detraquez avant qu'ils eussent achevé le periode pour lequel ils avoient été destinez, & quelque depeuce quel'on ait fait depuis pour la retablir, on n'y a pû bien réussir, de maniere qu'aujourd'hui, il n'y a que la moindre partie des mouvemens qui agissent.

La belle Eglise de Strasbourg n'est pas la seule chose qu'il y ait de remarquable en cette Ville. Le reste de ses bâtimens le sont aussi beaucoup, & particulièrement les Fortifications que le Roi y a fait faire, & qui lui ont coûté des sommes si prodigieuses. La Citadelle sur tout est fort belle, & le Roi y entretient une compagnie des Cadets: mais avec tout cela, comme la Ville est extrêmement grande, & fort découverte, elle seroit d'une fort difficile garde, si les Forts imprenables que le Roi y a fait bâtir sur le Pont du Rhin ne la mettoient à couvert de ce côté & de tous les autres. Car enfin si on ne s'en rendoit pas maître premierement, Strasbourg ne seroit après cela qu'une grande & forte prison.

Je ne vous décrirai point ici les mœurs ni les coûtumes des habitans, ils se sont tellement francisez depuis qu'ils sont sous la domination des François, qu'on les prendroit pour des François même; c'est tout ce que je puis vous dire là dessus.

Nous avons appris la reduction de Mayence qui

qui fut le huitième Septembre. Monsieur le Marquis d'Uxelles, qui en étoit Gouverneur, a fait pour la defendre tout ce qu'on pouvoit esperer d'un brave homme & d'un Capitaine expérimenté. Et quoi que l'on puisse dire que ce n'est pas une très bonne place, il a pourtant trouvé le secret d'y soutenir un Siege de près de deux mois de tranchée ouverte, contre une armée nombreuse commandée par deux Princes qu'on peut appeller deux Heros sans craindre de tomber dans la flaterie. Il est vrai aussi qu'il a perdu beaucoup de monde; mais cela ne pouvoit pas être autrement; quand des assiegez font jusques à trois sorties vigoureuses en un jour, il faut bien qu'ils y laissent des gens. L'occasion où il y en eut le plus de perdu, a été à l'assaut general donné à la Contrescarpe le soir du septième. Cet assaut fut opiniâtre pendant cinq heures avec une telle furie qu'on en a vû peu de pareilles. Enfin la poudre ayant manqué du côté de la Ville, & la plus grande partie des mousquets étant crevez, on fut obligé de ceder. Les Troupes Imperiales se logerent, & l'on commençoit à combler le Fossé pour donner l'assaut à la Ville même, ce qui obligea le Gouverneur de faire battre la chamade & de capituler. Il sortit armes & Bagage, Tambour batant, enseignes deployées, méche alumée & balle en bouche avec quelques pieces de Canon & deux mortiers. Le Roi a, dit-on, été si satisfait de la longue resistance du Marquis d'Uxelles, qu'il ne croit pas lui devoir une moindre recompense qu'un Gouvernement considerable, outre une gratification de 12000 écus qu'il lui a fait compter. C 5 On

On dit aussi que Bonn est extrêmement pressé, de sorte que si le Roi perd cette Place, il ne lui restera plus que Philipsbourg de routes les Conquêtes que Monseigneur le Dauphin avoit faites l'année passée.

Voilà Monsieur ce me semble une lettre assez longue, pour devoir vous en faire souhaiter la fin, aussi bien qu'à moi qui suis en vérité las d'écrire. Je ne me rebuiterai pourtant pas pour cela, & je continuerai de vous envoyer les Relations de mon voyage que j'ai dessein de commencer demain. Adieu Monsieur, je suis &c.

De Strasbourg le Septemb. 1689,



LET.



LETTRE III.

Description de la Ville de Mets en Lorraine. Histoire de cette Ville, & de son ancien Gouvernement. Histoire d'un Dragon miraculeux. Urnes pleines de Medailles trouvées à Mets. Reflexions sur les Bâtimens des Romains. Aqueduc du Pont à Mousson. Description de la Ville de Nanci. De celle de Langres. Histoire & Description de la Ville de Dijon. Epitaphes curieuses des quatre derniers Ducs de Bourgogne.



MONSIEUR.

Je partis de Strasbourg sur la fin du mois dernier. Je passai par Saverne, par Phalsbourg & par Marsal; qui n'est plus le même qu'autrefois, & m'en vins à Mets en Lorraine, d'où le Cardinal de Furstemberg étoit parti quelques jours auparavant. Il y étoit venu demeurer dans le commencement de l'année, ne se croyant pas trop en sûreté dans Bonn, dont il prevoit bien la disgrâce. Je demurai deux jours à Mets pour en conside-

C 6

ref

rer les raretez. La Ville est d'un assez grand circuit, & passablement bien fortifiée. Elle a une Citadelle qui est un ouvrage à quatre Bastions, avec de bons fosses remplis d'eau. Il y a dedans une compagnie de Cadets. La Cathedrale qu'on appelle S. Etienne, est bâtie sur le penchant d'une Coline, de sorte qu'au lieu que pour entrer dans les Eglises, il faut ordinairement monter quelques marches, à celle-ci il faut en descendre sept ou huit. C'est un assez gros bâtiment, qui n'a rien d'extraordinaire non pas même dans les ornemens qu'il renferme, hormis une cuve de porphyre qui sert de fonds baptismaux. Elle est d'une seule pièce & longue de dix piés ou environ, ce qui est une rareté dans ce País ici. L'Evêque prend la qualité de Prince du S. Empire. Il est suffragant de Trêves.

Je ne sçauois vous dire en quel siecle on trouve la fondation de cette Ville, ni quels en furent les bâtisseurs, tout ce que la memoire m'en peut fournir à present, c'est que dès le tems de Plin elle étoit alliée des Romains, & que depuis elle fut Capitale du Royaume d'Austrasie, que Clovis premier donna à son fils naturel Thierry, lequel en fut premier Roi. Godefroi de Bouillon partant pour son Voyage de la Terre sainte lui donna sa liberté moyennant une somme de cent mille écus, pour laquelle elle se racheta, & elle se gouverna en Republique jusques à l'an 1552. que le Connétable de Montmorenci s'en rendit maître pour Henri second. Sur la fin de la même année Charlequint la vint assieger, mais le Duc de Guise qui étoit
de

dedans la défendit si bien, qu'il y échoüa & fut contraint de se retirer honteusement. Depuis ce tems-là Mets est demeuré sous la domination de nos Rois, comme par espece de Protection; car les habitans portoient toutes leurs appellations à la Chambre Imperiale de Spire, ce qui étant onereux à la Couronne, le Roi Louis XIII. y créa un Parlement en 1633. auquel il assujetit Toul, Verdun, & le País Messin. L'Empereur se plaignit de cette innovation, & ce different ne fut entièrement terminé que par la Paix de l'année 1648. Outre ce Parlement, le Roi y a encore établi depuis quelques années une nouvelle Cour, par devant laquelle on a cité des Rois & mêmes des Souverains pour venir rendre foi & hommage de plusieurs Terres sur lesquelles on a prétendu avoir le droit de dependance, comme la Comté de Chini, celle d'Alost, la Duché des Deux-Ponts, & quantité d'autres.

Il y a des Juifs dans cette Ville qui est la seule en France où ils ayent la liberté de s'établir, il y en a même quelques unes en Alsace où il ne leur est pas permis de coucher une seule nuit, Strasbourg en est une, & les Confines n'en laisseroient pas passer un qui ne leur eût donné trente sols, qui est le tribut qu'ils donnent à la Porte. Ces gens là ont une habitude toute particuliere à les connoître, & je me suis étonné plusieurs fois de la facilité qu'ils y ont.

Avant que de finir cet article, il ne sera point hors de propos de vous apprendre ce que j'ai appris moi-même depuis que je l'ai

écrit, touchant la forme du Gouvernement, que la Ville de Mets avoit tenu depuis le tems qu'elle rachepa sa liberté de Godefroi de Bouillon, jusques à celui de son assujettissement à la Couronne de France.

Toutes les Histoires témoignent qu'elle étoit considérée sur le pied de Ville libre & Imperiale de la même maniere que celles de d'Ausbourg, Nuremberg, Ulm, Strasbourg &c. Elle étoit Gouvernée par un Conseil de Notables que lon appelloit Patrices, parmi lesquels on choissoit encore un College supérieur ou Conseil general que l'on apelloit le Conseil souverain des treize, parce qu'en effet il étoit composé de treize personnes qui decidoient Souverainement & en dernier ressort non seulement des affaires Juridiques, mais encore de celles qui regardoient uniquement l'Etat.

Lorsque Henri second se fut rendu Maître de la Ville, il dit aux Messins, qu'il y avoit été contraint par la necessité, mais que d'ailleurs il n'avoit aucun dessein de leur ôter leur liberté. En effet bien loin d'attenter en aparence ni sur leurs loix ni sur leurs Coutumes, il leur laissa l'ancienne forme de Gouvernement, la maniere d'élire les Magistrats & enfin tout l'exterieur de leur liberté; jusques à leur permettre de battre Monnoye & de porter leurs causes d'appellation à la chambre Imperiale de Spire ainsi que je vous l'ay déjà dit; & leur forme de Juger aussi bien que leur Monnoye a subsisté jusques à l'année 1670. J'en ay vu plusieurs pieces frapées aux armes de la Ville

le avec ces parolles *Moneta nova Metensis*. Et au revers un St. Erienne avec cette inscription *Stephanus Protom.*

Lorsque Louis treize établit le Parlement en cette Ville, il cassa en même temps la Chambre Souveraine des treize, accordant pour toutes grace à ceux qui en étoient membres, la liberté d'achepter des charges dans ledit Parlement.

Au reste une marque très certaine que Henri second, dans le tems même qu'il se rendoit Maître de Mets, & qu'il captivoit réellement les habitans par la construction d'une citadelle; une marque dis je qu'il feignoit néanmoins de n'en point vouloir à leur liberté, c'est qu'il ne crut point pouvoir, s'attribuer l'autorité de fondre du Canon sans l'avis de la chambre Souveraine qui nomma elle même l'un de ses Membres pour Directeur de cette fonte. Ce Directeur fut un Jallon Protestant qui en même tems eut la permission d'en faire fondre une petite piece à ses armes, laquelle ses descendans gardent encore aujourd'huy.

Voila Monsieur, ce que j'avois envie de vous dire sur l'ancien Gouvernement de Mets. Il ne me reste plus qu'à satisfaire vôtre curiosité à l'égard du Dragon miraculeux dont on vous a parlé. Il est vray que tous les ans peu après la fête de St. Marc, on en porte un en procession dans la Ville avec beaucoup de Pompe, mais il n'est ni si gros ni si monstrueux que l'on a voulu vous le faire croire; sa longueur ne passe pas sept ou huit piés au plus, & sa grosseur

leur est assez proportionnée à la longueur. Il n'est pas même bien avéré que ce soit véritablement ni un Dragon ni la peau d'un Dragon. J'ay vu des gens qui disoient que ce n'en étoit que la ressemblance faite en Carton. Il est vray que ces gens là n'alloient pour tout fondement de leur incredulité que le peu de vrai-semblance de l'Histoire qu'on en fait, & l'incertitude où nous sommes encore aujourd'huy de l'existence des Dragons qu'ils renvoyoient sans façon aux pays des Pigmées, des Phœnix, & des Licornes. J'ay eu beau leur alléguer le sentiment du Naturaliste Plin qui décrit assez au long leur figure, leur police, & leurs guerres avec les Elephans, ils n'ont point voulu écouter ces raisons. D'autre côté il ne manque pas ici de zelez devots qui se declarent les defenseurs de la verité de l'Histoire du Dragon, & leur nombre n'est pas le plus petit. Ils disent que du tems de St. Clement Evêque de Mets, il y avoit auprès de cette ville un Dragon effroyable qui desoloit la campagne. Son haleine brulante & venimeuse faisoit mourir les plantes & secher les herbes. Il empoisonnoit les Fontaines; & ce qui étoit plus cruel, il devoit sans misericorde tous ceux qu'il pouvoit decouvrir. Dès que l'on avoit eu le malheur d'en être seulement aperçu, il étoit impossible de se sauver de sa dent homicide. De sorte que tout le monde étoit obligé de se tenir renfermé chez soy; & vous jugez bien que c'étoit le véritable moyen de rendre bien tôt la ville deserte.

Tel

Tel étoit le pitoyable état ou les habitans de Mets se trouvoient reduits. Chacun le ressentoit & en prevoyoit bien les funestes suites; & tout le monde en soupiroit; mais personne ne se trouvoit assez de courage pour aller offrir son corps à la Gueule effroyable du Monstre pour le salut de la Patrie. La mort paroissoit trop evidemment certaine; car encore un coup il devoit tout. Le seul St. Clement qui vivoit alors touché de la misere publique, osa, quoi qu'Eclesiastique, & qui plus est Prelat, ce que tant de Guerriers dont la Republique fourmilloit, n'avoient osé. Après avoir passé quelques jours en prieres & en jeûnes, il s'arma de ses habits Pontificaux & fut chercher le Monstre. Vous vous imaginerez peut être que cette sainte armure ne le mettoit pas à couvert de la peur, & que dans cette occasion la magnanimité du Heros Chrétien faisoit un peu souffrir l'homme, & j'avoüe que j'ai eu la même pensée; mais l'Histoire en parle tout autrement. Elle dit que la Foy rassuroit nôtre grand Saint à un tel point qu'il ne douta pas un moment de l'obeissance du Dragon. En effet dès que cette affreuse bête le vit, bien loin de lui vouloir faire du mal comme aux autres, elle vint à lui rempant & se laissa lier le col avec l'étole (a) en sorte

(a) Ste. Marie Magdeleine se servit de ses cheveux pour le même usage à l'égard d'un Dragon qui desoloit pareillement la Provence. Elle l'amena en triomphe à Tarascon, & en memoire de ce miracle on y celebre tous les ans une fête dont les ceremonies n'ont

te que S. Clement le mena en triomphe jusques à la Ville dans la ruë Taison, qui depuis a été nommée ainsi parce qu'en l'amenant il disoit à tout le monde, *Chut chut, mes enfans, Taisons nous.* Là il l'étrangla ou le fit étrangler, ce qui causa une grande joye à tout le peuple. Si cela est bien vrai en toutes ses parties, je n'en sçai rien. Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les ans on porte en procession ou la peau séchée de ce Dragon, ou quelque chose qui lui ressemble beaucoup. Elle est fichée au bout d'un bâton de trois ou quatre piés, au haut duquel elle paroît en guise de signal militaire, comme autrefois les Aigles Romaines. Tout le peuple l'admire, & celui qui le porte profite toujourns d'une quantité considerable de pain. Car chaque Boulanger devant la boutique de qui le Dragon passe, est obligé de lui en mettre un dans la Gueule; comme un Tribut qu'il semble qu'on lui doive encore. Ce pain restelà, jusques à ce qu'en passant devant une autre Boutique on l'en tire pour faire place à un nouveau; & cependant il passe au plus creux d'une profonde bescace, où il s'abîme à n'en sortir jamais.

Le repaire de ce Dragon étoit dans une
vielle

circumstances ne different que peu ou point de celles que l'on observe à Mets. La Legende Romaine fournit encore plusieurs autres Histoires de la même nature comme par exemple celle de la Gargouille à Rouien & celle de St. Georges. Les Turcs ont aussi un pareil St. qu'ils appellent Chederles, lequel ils disent avoir été un grand heros qui tua un Dragon auquel on avoit exposé une fille.

vielle masure d'un Château ruiné, que l'on voit à un petit mille de la Ville ou environ. On juge par les ruines de ce Château que c'étoit un ouvrage des Romains, & d'ailleurs on le sçait par tradition, mais depuis cette aventure miraculeuse on ne le connoît plus que sous le nom de la Fosse au Serpent.

C'est de ce côté là que la Citadelle est bâtie, & comme les François ne sont guères d'humeur à se tenir en repos sur ce qui regarde la Fortification, ils ont plusieurs fois changé les dehors qui la deffendoient. Il n'y a pas encore long-tems que le Roi y fit faire de nouveaux Ouvrages, ce qui donna lieu à une découverte qui fit plaisir aux curieux. En creusant les fondemens, on trouva quantité de Sepultures Antiques avec des inscriptions Latines, les unes absolument effacées & les autres non. Dans ces Tombeaux il y avoit beaucoup de petites Urnes de diverses grandeurs, & de diverses figures, faites la plupart d'un Ciment rouge très fin, & à peu près semblable à celui que les Hollandois nous apportent des Indes. La plus grande partie de ces Urnes renfermoient chacune de petites pieces d'or, d'argent, ou de cuivre, le plus souvent au nombre de trois. Plusieurs personnes de la Ville ont de ces Urnes & de ces Monoyes, mais il y a des curieux qui ont d'autres antiques beaucoup plus estimées. Ce sont des Medailles qui furent trouvées en la même maniere, lorsque l'on bâtit la Citadelle dans les vieux fondemens sur lesquels

quels elle est assize. On ne sçauroit rien imaginer de plus solide, & toutefois ce sont encore des Ouvrages Romains qui subsistent depuis un grand nombre de siècles. Les Ingenieurs que le Roi avoit nommez pour fortifier la Ville, les jugerent si bons & si bien conservez, quels ne craignirent point de s'en servir en plusieurs endroits. C'est ce qu'ont fait aussi diverses personnes de Mers. L'Evêché par exemple est presque tout bâti sur des fondemens posez par les Romains, la maison de Mr. Dort, & plusieurs autres. Il y a même à celle-ci un grand pan de muraille qui est encore entier, & qui fait partie de la maison. Il est sûr que si je m'étois donné la peine de bien chercher, j'aurois pu trouver quantité de semblables restes d'Antiquité, car il y en a beaucoup dans les maisons des particuliers.

Vous sçavez que les Romains bâtissoient toujours de pierre dans leur País, & particulièrement à Rome. Ils auroient inutilement cherché du ménage dans l'usage de la brique; car le Senat ayant ordonné que l'on fit les murailles d'un pié & demi d'épaisseur au moins, afin qu'elles pussent soutenir aisément le faix de plusieurs étages, il en auroit fallu employer deux fois plus que l'on ne fait d'ordinaire, ce qui seroit revenu au même prix. Il n'en étoit pas de même dans les País Conquis ou Alliez. Ils preferoient fort souvent la brique à la pierre dans les Bâtimens qu'ils y faisoient, & c'est d'où vient que l'on n'en voit presque point d'autre en Lorraine qu'on puisse leur attribuer.

attribuer. Il est à croire qu'ils n'en useroient pas ainsi par une nécessité indispensable, car la pierre n'est pas fort rare en Lorraine, mais plus vrai-semblablement pour occuper leurs Legions oisives en tems de Paix, & pour les entretenir par ce moyen dans l'exactitude de la discipline. En effet rien n'est plus capable de retenir dans le devoir le soldat naturellement insolent, que le travail & la peine. Aussi voyons nous qu'en France, où d'un commun aveu l'on sçait assez bien ce que c'est que de la guerre, on a introduit peu à peu cette coûtume, en sorte qu'elle y est regardée maintenant comme un point essentiel de la Politique militaire. D'ailleurs il en résulte mille biens, le soldat gagne quelque chose & le ménage mieux, le Souverain fait des ouvrages magnifiques & à fort bon marché, le País en devient plus beau, & l'argent que ces Bâtimens font dépenser profite en roulant, & établit le commerce, qui est le sang & la nourriture des Etats.

Le grand Aqueduc du Village de Jouï par où l'on vient au Pont à Mousson, est un des plus remarquables bâtimens de cette espece que j'aye encore vû. Il est d'une hauteur extraordinaire, assez long, & supporté par deux rangs d'Arches l'un sur l'autre. Le vulgaire appelle cet Aqueduc *le Pont du Diable*, parce qu'il n'en connoît pas l'usage, & sur ce nom les bonnes gens du Village croient de bonne foi, que c'est le Diable qui l'a bâti dans une nuit. C'est un fait sur lequel ils conviennent tous; mais quand on

on vient aux circonstances, chacun les raconte à sa mode ou suivant son inclination.

De Mets je vins à Nanci Capitale de la Lorraine, & le Siege des Ducs de ce nom. Cette Ville a été prise & reprise tant de fois, qu'elle ne sçauroit être bien riche. Le Roi l'a fait ruiner presque entierement en 1661, cependant il l'a fait reparer depuis, & presentement elle est fort bien fortifiée. La Riviere de Meurte passe au pié des murailles, & remplit les fossez qui sont profonds. Elle est divisée en deux parties, haute & basse Ville. Le Palais des Ducs est dans la haute, fort grand & d'une Architecture remarquable. Il est enrichi au dedans de plusieurs belles Peintures, & on y remarque particulièrement une figure humaine de grandeur naturelle, à laquelle on peut faire faire toute sorte de mouvemens comme à un homme veritable, quoiqu'elle soit de bois. Elle est composée de petites pieces rapportées & cousuës avec un art & une justesse merveilleuse. L'Eglise S. George est encore une chose à voir, à cause des superbes Tombeaux des Ducs qui y sont ensevelis. On a ôté de Nanci deux pieces de fonte les plus belles qui soient en France, & qu'on avoit cruës invariables, jusques à ce qu'un Ingenieur entreprit, il y a sept ou huit ans, de les transporter & y réussit. L'une est cette fameuse Coulevrine qui portoit le boulet jusques à S. Nicolas, Village à deux grandes lieues de Nanci, & l'autre un Cheval de bronze sur lequel étoit la statue d'un Duc

Duc de Lorraine. On l'avoit destiné pour l'Equestre, que le Roi a fait mettre à la Place des Conquêtes à Paris, mais il s'est trouvé trop petit. Pour ce qui est de la Coulevrine elle a été portée à Dunkerque. Les Bourgeois de cette Ville & tout le tiers Etat de la Lorraine en general, sont encore fort affectionnez à leur veritable Prince, & ne font point de façon de le dire dans toutes les occasions, avec une certaine ingenuité qui jointe à leur parler grossier & plaisant, fait que les François n'en font que rire. Il n'en est pas de même de la Noblesse, comme chaque Gentilhomme en particulier trouve à la Cour du Roi des honneurs & des Emplois qui flâtent son ambition, il ne songe qu'à les obtenir, & ne s'inquiete guères des Privilèges, dont il est dechû, quoiqu'ils fussent fort grands, car la Noblesse de Lorraine, étoit du tems des Ducs presque aussi souveraine que les Ducs même, au lieu qu'à present ils n'ont point d'autres privilèges que le reste des Gentilshommes du Royaume.

Je ne fis aucun sejour à Nanci & continuant mon chemin vers Dijon, je passai à Langres en Champagne. C'est une Ville située sur une Montagne, presque inaccessible de tous les côtez, ce qui la rend à la verité très forte, mais qui en recompense, cause une grande incommodité à ceux qui l'habitent, en ce qu'ils ne sçauroient ni sortir ni entrer sans une extrême fatigue, étant certain que quand on a monté du pied de la Montagne jusques à la Porte, on a bon besoin

foin de reprendre haleine. Les gens du Pais l'appellent Langres la pucelle, tant parce que depuis plusieurs siecles, elle n'a point été prise, qu'à cause de sa fidelité à la Couronne. C'est une Duché & Pairie Ecclesiastique, dont les Evêques sont Seigneurs spirituels & temporels.

Le lendemain je vins à Dijon, par une Campagne aussi charmante & aussi fertile qu'il y en ait au reste de la France. La vue de cette Ville, qu'on découvre d'assez loin, est fort agreable, à cause de la grande quantité de Clochers qui s'élevent par dessus les maisons. On en pourroit compter jusques à cent, aussi la nomme t'on communément la Ville aux Clochers: elle est située sur les Rivieres d'Ouche & de Sufon. L'Empereur Aurelien en fut le fondateur, d'autres disent qu'il ne fit que la reparer, & qu'elle est beaucoup plus ancienne. Quoi qu'il en soit, c'est une fort belle Ville & qui sent bien sa Capitale. Les rués y sont larges & belles, les places grandes, & les bâtimens très beaux. Outre cela on y voit des Eglises d'une magnificence singuliere. La celebre Abaye de St. Benigne est de ce nombre. Ce fut Gregoire Evêque de Langres qui l'a fit bâtir, après qu'il eut miraculeusement trouvé le corps de ce Saint. C'est un Vaisseau des plus grands qui se voyent & des plus exhaussés avec trois Clochers de pierre, dont la hauteur répond au reste du bâtiment. L'Eglise Abatiale de St. Erienne est de l'autre côté de la Ville, & ne cede gueres en beauté à celle de St. Benigne. La

façade

LE GRAND AUTEL DE L'Eglise cathedrale de Strasbourg.



façade de l'Eglise nôtre Dame surpasse encore tout cela ; c'est une grande Tour d'horloge toute ouvragée laquelle s'élève entre deux autres qui ne le sont pas moins & qui occupent agréablement les regards du voyageur. L'Eglise St. Jean, la Ste. Chapelle, le Convent des Jesuites, celui des Cordeliers, & tous les autres sont aussi très remarquables ; mais particulièrement celui des Chartreux, qui est hors de la Ville du côté de la Porte rouge : il est un des plus riches du Royaume & qui use peut-être le mieux de ses biens ; car outre une somme considerable qu'il donne à l'Hôpital St. Esprit, il fait encore toutes les semaines une aumône de cinq ou 600. pains. Il y a cent Moines dans cette Maison ; cependant : quand on y va on diroit qu'il n'y a personne, tant ils sont religieux observateurs de la retraite & du silence. Leur Cloître est très beau & l'Eglise encore d'avantage. C'est là que les cendres des Ducs de Bourgogne reposent sous des Tombeaux magnifiques avec leurs Epitaphes, mais je n'y ay pas vû, celles des quatre derniers Ducs de Bourgogne, que je vous fis lire un jour, & que vous trouvâtes si jolies. Les lettres numerales qu'elles renferment, donnent précisément l'année de la mort de chacun de ces Princes. Voicy celle de Philippe le Hardi qui mourut l'année 1405.

(a) aVdaCes Mors CoeCa neCat.

Celle de Jean sans peur

(b) toLLe toLLe CrVCiHge eVM si VIs

Celle de Philipes le Bon

(c) CeCIdIt Ibi LVCerna PrInCIpVM.

Une autre du même pour 1467.

(d) eCCe obsCVratVs est soL prInCIpVM

Celle de Charles le Terrible

(e) noCte RegVM SVVCCVbVIt CaroLVs

Cette espece d'observation Arithmetique a souvent été le sujet des meditations curieuses de ces Messieurs, qui se font une étude de diviner le passé, en s'éforçant de prouver de quelque manière que ce puisse être, que les grands evenemens dont le monde paroît étonné, avoient été predits auparavant

(a) MCCCCV.

1405.

(b) MCCLLLVVVIII.

1419.

(c) MCCCCLVVIII.

1466.

(d) MCCCCLVVVII.

1467.

(e) MCCCCLVVVVVI.

1481.

vant. Et, comme dans la forte envie qu'ils ont d'y reussir, il n'est rien sur quoi il ne portent leur pensée, il arive d'ordinaire qu'à force de s'alambiquer lesprit, ils trouvent ce qu'ils cherchent dans l'explication de quelque vieux Dictons ou de quelque vaine suputation. C'est ainsi que quelques uns ou cru trouver dans les Lettres Numerales de *Ludovicus Magnus* 14. l'année remarquable de la cassation de l'Edit de Nantes, comme si cette action étoit l'unique point fatal de sa vie qui dût être écrit en gros caracteres au livre des Destinées. Cependant leur suputation ne se rencontre pas bien juste ici; car pour y avoir l'année 1685, il faut retrancher deux I, comme vous pourrez le remarquer.

LVDovICVS MagnVs XiV.

Quelques autres admirateurs de ses vertus se sont atachez à trouver dans l'anagramme de son nom, des propheties avantageuses. En voici une de l'invention d'un homme de connoissance qui la fit mettre dans le Mercure Galand :

1.2.3.4.5.6.7.8.9.10.11.12.13.14.15.16.
L o u i s , q u a t o r s i e m e .

1.8.9.3.11.6.7.4.14.5.2.10.15.13.12.16.
L a T u r q u i e S o u m i s e .

En voici une autre en faveur de l'Empereur

D 2

reur

reur dans laquelle on trouve l'année de la réduction de Bude par le moyen des Lettres numeralles.

bVDA SeXto IneXpVgnABILIS
SepTIMo fit Cæsars.

D'un autre côté de la Ville sur une petite colline, il y a un Couvent de Moines Feuillans, qu'on dit être la Maison du Pere de St. Bernard qui étoit le Seigneur du lieu, qu'on appelle encore aujourd'hui Bourg fontaines. On y montre la Chambre dans laquelle il est né; c'est une fort petite Sale basse carrée, & dont on a fait une Chapelle. On y voit écrit sur la porte, *venez mes enfans & je vous introduirai dans la Maison de mon Pere, & dans la Chambre où m'a Mere m'a enfanté.*

Dijon est la capitale du Duché de Bourgogne. Il y a Parlement, Generalité, Chambre des Comptes & Cour des Monnoyes. Les Etats de la Province s'y tiennent tous les trois ans, ainsi il ne manque à cette Ville que d'être Episcopale, mais elle relève de Langres pour le spirituel. Elle avoit autrefois des privileges fort considerables, & même nos Rois étoient obligez à leur avènement à la Couronne, & toutes les fois qu'ils entroient dans cette Ville, de jurer de les observer. La charge de Maire étoit la plus belle qu'il y eût de cet ordre dans toute la France: elle donnoit le titre de Vicomte, avec le Gouvernement de la Ville, & de tout letiers Etat de Bourgogne.

gne. Les Dijonnois sont tout à fait sociables, & vivent entr'eux avec une grande franchise. Les femmes & les filles y ont aussi une fort honnête liberté, ce qui porte les Etrangers à y séjourner toujours plus long tems qu'ils n'avoient resolu. On ne sçauroit y demeurer un jour entier sans y faire quelque agreable connoissance, dont on se trouve quelque fois bien dans la suite. Demain je partirai pour Lion, d'où je ne manquerai pas de vous écrire, je prendrai ma route par Chaalons & Mafcon, comme étant la plus droite & la plus courte, je suis Monsieur &c.

De Dijon le ... Octobre 1689.





L E T T R E I V.

Rencontre d'un Prêtre qui disoit avoir un caractère. Histoire de Guillaume dernier Comte de Mascon. Description de la Ville de Lion. Description de l'Horloge. Affaires des Vandois.

MONSIEUR,

Chaalons est une assez bonne Ville portant le titre de Comté. C'est la même dont Cesar parle dans ses Commentaires sous le nom de *Cablonum*: on y voit encore les restes d'un Amphitheatre qui fait connoître que les Romains y ont autrefois demeuré. Je logeai au Pelican, où je m'accompagnai de trois Marchans Lionnois qui s'en retournoient, & qui me promirent de me faire voir à Lion tout ce qu'il y a de curieux. A peine avions nous fait une lieüe, que nous fimes rencontre d'un Prêtre assez proprement vêtu, qui marchoit à pied. C'étoit un homme d'une mine fort serieuse, mais d'une conversation assez spirituelle.

Un

Un des nôtres, qui n'étoit pas mal monté, lui offrit la croupe de son cheval, pour le porter une demi lieüe de méchant chemin qu'il y a avoit à passer, ce qu'il accepta. En marchant on vint à parler de l'incommodité qu'on souffroit en allant à pied, & puis de l'avantage qu'avoient certaines gens qui par le moyen d'un caractère pouvoient faire trente & quarante lieües par jour. Comme je ne crois pas trop aux visions, je traitai cela de bagatelle, & j'eus de mon parti celui qui portoit le Prêtre en croupe. Quelques autres furent d'un sentiment contraire, & chacun apuyoit le sien de raisons différentes. Enfin on fit le Prêtre juge de ce différent, lequel jusques alors ne s'étoit point expliqué. Il répondit fort serieusement qu'il n'y avoit rien de plus certain, & qu'il connoissoit même des personnes qui avoit ce secret. Je ne pû m'empêcher de rire, ce qui le fâcha & l'obligea à soutenir son discours avec chaleur. Celui qui le portoit en croupe l'entreprit là dessus, & ils disputerent pendant un quart d'heure. Enfin le Prêtre voyant qu'il ne pouvoit le vaincre, se laissa aller jusques à dire que lui même qui parloit, avoit ce pouvoir quoiqu'il ne s'en servit pas, mais que s'il en vouloit voir l'expérience il n'avoit qu'à parler, & qu'il lui promettoit de le rendre dans deux heures à Mascon sur son cheval. Le Marchand le prit au mot & le pressa même de tenir parole à quoi il consentit, & aussi-tôt le Cheval prenant la course, les emporta tous deux, & dans un

D 4

mo-

moment nous les perdîmes de vuë. Cet accident ne nous surprit pas beaucoup d'abord, parceque nous crûmes tous que le Prêtre avoit quelque éperon dans la main, dont il avoit piqué le Cheval, ce qui l'avoit fait partir avec une si grande vitesse. Cependant nous ne le trouvâmes plus sur le chemin, & nous n'en apprîmes aucune nouvelle jusques au lendemain que nous fumes arrivez à Mascon. Là, nous vîmes le Marchand fort affligé. Il nous conta que dans deux heures précises, il étoit arrivé le jour precedent sans peine ni sans fatigue, lui semblant toujours courir au petit galop seulement, mais que son cheval ne fut pas plutôt entré dans l'écurie qu'il étoit tombé roide mort. Il ajoûta que cet homme étoit assurément un veritable Sorcier, ce qui fut confirmé par l'hôte chez qui nous logions, qui le connoissoit, & il se le mit si bien dans la tête, qu'il fut rendre plainte contre lui, & le fit arrêter le jour même. On m'obligea à rendre témoignage avec les autres, & je dis ingénument ce que j'avois vu de la chose, qui n'étoit rien dans le fond, car à bien considerer tout, un bon cheval Anglois, comme étoit celui là, ne pouvoit il pas bien, se sentant extrêmement pressé d'un éperon, faire huit lieues dans deux heures, & puis crever de lassitude en arrivant? Cependant on fit une grande affaire de cela, & le pauvre miserable, fut mis prisonnier où je le laissai. Il est vrai qu'on trouva dans ses poches un morceau de parchemin long de quatre doigts, & large de deux,

deux, sur lequel il y avoit écrit en lettre rouge *Adjutor meus & Protector meus tu Domine ne derelinquas me* avec deux petites croix aux deux bouts, & deux autres, une dessus & l'autre dessous, ce que l'on voulut faire passer pour un caractère.

Si je n'avois pas plus de matiere qu'il ne m'en faut pour remplir cette lettre, je pouvois sans sortir du sujet de la Diablerie, vous faire plusieurs contes divertissans; car Mascon a été de tout temps une Ville chérie de Messieurs les Farfadets, & le seul Esprit Folet du Ministre Perault me fourniroit de quoi vous entretenir long temps. Mais vous en avez l'Histoire imprimée tout au long, & s'il vous prend envie de sçavoir ses faits & gestes, il ne tiendra qu'à vous de la lire. Cependant, afin que vous ne soyez pas entierement trompé dans l'attente que vous pouriez avoir conçüe de quelque chose d'extraordinaire touchant cette ville, je veux bien vous dire la maniere dont elle est venue à la Couronne.

Guillaume dernier Comte de Mascon s'étoit rendu odieux à ses Sujets par ses injustices, ses vexations, & ses cruautés. Il haïssoit particulièrement les Ecclesiastiques, & entre les Ecclesiastiques les Devots Religieux de Clugny, s'étoit leur Attila. Je vous laisse à penser s'il pouvoit prosperer. Aussi finit il bien malheureusement. Le Diable armé de cornes & de grifes vint le prendre dans sa maison un jour qu'il étoit à se divertir avec ses amis & à boire à rouge bord, & malgré les efforts des con-

viez, il l'emporta visiblement par la fenêtre. On l'entendoit crier en l'air *Succurrite Cives, Cives Succurrite*; mais quel secours donner à un homme que le Diable emporte? Il faut prendre patience & le laisser aller. Depuis ce temps là on n'en entendit jamais parler, & le Comté demeura à son fils unique nommé Frederic. L'Histoire dit que ce jeune homme épouvanté de la fin Tragique de son pere, donna le Comté au Roy & qu'il se retira à Clugny où il se fit Religieux pour expier par là les crimes de son pere, & faire reparation à ces bonnes ames de tous les maux que le feu Guillaume d'affreuse memoire leur avoit faits. On dit de plus que sa retraite fut accompagnée de celle d'une Terre de vingt mille livres de rente qui de seculiere & prophane, devint par ce moyen Domaine sacré de Ste. Mere Eglise.

De Mascon nous vinmes à Lion, où il me fallut vendre mon cheval qui s'étoit blessé sous l'arçon. J'y demurai quelques jours, afin de pouvoir visiter à loisir, une Ville qui est digne de toute la curiosité d'un Etranger. Elle passe pour la plus grande & la plus considerable du Royaume après Paris. Elle est située sur le confluent du Rhône & de la Saône, dans un fond entre deux Montagnes. Toutes les Maisons y sont hautes autant ou plus qu'à Paris, j'en ai vu quelques unes qui ont jusques à six étages, ce qui rend les rues un peu obscures parcequ'elles sont étroites. La plus belle de ses places, est Belle Cour, quoiqu'elle

en ait plusieurs autres considerables. Les belles allées d'arbres dont elle est ornée, font une promenade d'autant plus agréable que c'est le Rendez-vous general de tout ce qu'il y a de beau monde; & comme les charmantes Dames de cette Ville, bien qu'elles soient Lionnoises, ne sont pas Lionnes pour cela, il arrive qu'on y forme souvent des engagemens bien doux, & capables de donner bien du plaisir.

Les edifices publics sont sans contredit plus beaux en cette Ville qu'en aucune autre de France, & pour en faire une petite description, je commencerai par l'Eglise Metropole consacrée à Saint Jean, qui fut fondée par Jean Roi de Bourgogne. Elle est bâtie sur les ruines d'un Temple autrefois dédié à Auguste, & les colonnes qui la soutiennent sont encore les mêmes. A côté du Chœur, on voit une horloge la plus machinale qui ait jamais été faite, & qui surpasse celle de Strasbourg; car outre tout ce que l'autre a de curieux, on remarque en celle-ci beaucoup de singularitez admirables. Mais il vaut mieux vous en laisser le jugement; c'est pourquoi j'ai crû qu'il étoit à propos de vous envoyer une exacte description & des estampes de l'une & de l'autre. Je vous ai déjà décrit ce qu'il y a de curieux dans celle de Strasbourg: voici en peu de mots ce qui fait admirer celle cy, & ce qui m'a porté à lui donner la preference dans ma precedente Relation.

La premiere chose que l'on y remarque, c'est un grand Astrolabe dans lequel les mouvemens des Cieux sont si bien representez, que l'on y peut reconnoître distinctement & exactement le cours des Astres & generalement l'état du Ciel à chaque heure du jour. Le soleil y paroît sur le zodiaque dans le degré du signe où il doit être, & marque journallement son lever & son coucher, la longueur des jours & des nuits & même la durée des crepuscules avec une justesse surprenante. La Lune qui n'y paroît jamais éclairée que du côté qui regarde le soleil, marque par là, aussi bien que par l'aiguille, son âge, son accroissement & décroissement insensible, & enfin sa plénitude.

Non seulement les douze maisons du Ciel y sont très nettement distinguées, mais aussi la division des jours en douze parties égales, qui sont les heures innégales des Juifs par lesquelles ils avoient accoutumé de compter, comme il paroît par plusieurs passages de l'Ecriture Sainte.

Une grande Allidade qui traverse tout cet Astrolabe, represente le premier mobile, donne le mouvement du soleil dans l'Ecliptique, & marquant de ses extrémités les 24 heures du jour, indique en même tems le mois & le jour courant, aussi bien que le degré du signe que le soleil parcourt

L'Horloge de l'Eglise S. Jean à Lion



ce jour là. Mais ce qu'il y a de plus admirable ; c'est que pendant que cette Allidade acheve en 24 heures son mouvement d'Orient en Occident, tout le système & chacune de ses parties, conserve ses mouvemens particuliers, & toutes les revolutions particulieres s'achevent chacune en son tems sans desordre ni confusion.

La plus part des Etoiles fixes sont posées tout à l'entour dans leur veritable situation, de sorte que l'on peut voir à toute heure celles qui sont dessus & dessous l'horison. Au dessous de cet Astrolabe merveilleux, il y a un Calendrier pour soixante six ans, qui marque les années depuis la naissance de Notre Seigneur, le nombre d'Or, l'Epacte, la lettre Dominicale, les fêtes mobiles ; & le tout change dans un moment le dernier jour de l'année à minuit.

On y voit encore un Almanac perpetuel qui marque les jours du mois, les Ides, les Nones, les Calendes, la fête du jour, l'Office que l'on doit lire dans l'Eglise & le Cicle des Epactes. Enfin on peut dire que cette Horloge est un vrai microcosme.

Il est vray qu'une partie de tout cela se voit à l'Horloge de Strasbourg, & qu'il y a de plus des figures qui sonnent les heures en passant par une petite galerie, & frappant chacune un coup sur le Timbre ; mais en recompence, on trouve en celle ci des mouvemens qui lui sont tous particuliers & qui ne se voyent que je sache en aucune autre du monde.

Aussi tôt que le Cocq a chanté, les An.

ges qui sont dans la Frise du Dôme entonnent l'hyme de St. Jean Baptiste *Ut queant Laxis* en sonnant de petites cloches qui y sont disposées exprès, ce qu'ils font avec une justesse qui donne du plaisir.

Une autre singularité qui n'est pas moins remarquable, c'est celle des jours de la semaine. Ils sont representez par des figures humaines placées dans des niches où elles se succèdent les unes aux autres réglément à minuit. La premiere figure qui represente le Dimanche, est un Christ ressuscité avec ce mot au dessous *Dominica*. La seconde est une Mort *Feria secunda*. La Troisième est un St. Jean Baptiste, *Feria Tertia*. La Quatrième un St. Etienne *Feria Quarta*. La cinquième un Christ qui soutient une hostie *Feria Quinta*. La sixième un enfant qui embrasse une Croix *Feria sexta*. Et la septième une Vierge, parce que ce jour lui est consacré *Sabbatum*. C'est ainsi que l'Ingenieur de cette Horloge a exprimé les Jours de la semaine, pour suivre en cela la coutume de l'Eglise Romaine qui ne les appelle pas comme nous Lundi, Mardi, Mercredi &c. mais *Feria secunda, Tertia, Quarta* &c.

Tout cela, comme vous voyez, est fort curieux, où pour mieux dire fort admirable; mais beaucoup moins encore que ce que je vais vous dire. Au côté droit de l'Horloge, il y a un autre Quadran pour les heures, & les minutes, dont la figure étant tout à fait ovale, il faut que l'aiguille qui indique, s'allonge & s'accourcisse de cinq pouces à chaque bout & cela deux fois par heures, ce qui

qui jette dans l'admiration, tous ceux qui se donnent la peine d'examiner son mouvement.

Je n'entrerai point dans un plus long détail, parce qu'insensiblement la description de cette Horloge nous meneroit trop loin, ce que je viens de dire suffisant ce me semble pour vous faire voir de combien elle l'emporte sur l'autre.

Vous verrez par l'estampe que je vous en envoie, qu'elle a été refaite par un nommé Guillaume Nourrisson qui depuis a été Horloger de son Altesse Electorale de Brandebourg à Berlin, où il s'étoit retiré pour la Religion. Ce fut en l'année mil six cent soixante qu'elle fut achevée & mise en sa place, par l'ordre du Chapitre qui la fait faire. Il est pourtant certain que ce n'est pas ce Nourrisson qui en a été le premier Inventeur; il n'a fait que travailler sur l'ouvrage d'un autre & l'enrichir de quelques nouveaux mouvemens. Il y a bien long tems que l'Horloge de Lion est en reputation, & même plus de cinquante ans avant la naissance de ce Nourrisson. Ce fut un Mathématicien qui vivoit dans l'autre siècle, nommé *Lippus*, de la Ville de Bâle, qui l'avoit faite & inventée. C'est le même, auquel on dit que Messieurs de Lion firent crever les yeux pour l'empêcher d'en faire une pareille; mais c'est une Fable que l'on s'est plu à debiter pour rendre son Horloge encore plus admirable. Bien loin qu'il reçut un si indigne & si injuste traitement, il eut une pension considerable jusques à sa mort, &

& fut en telle estime que son Portrait se vendoit publiquement comme on fait ceux des Rois & des Princes. J'en ai vu un dans la Maison d'un particulier qui le gardoit fort précieusement avec cette inscription au bas *Nicolaus Lippius Basiliens. Aetat. 32. A. 1598.*

Cette Eglise a des Chanoines, dont le Roi est le premier en vertu de sa Couronne, & tous les autres ont titre de Comte & font preuve pour y être reçus.

Il y a dans Lion quantité de magnifiques Temples, celui de Notre Dame de Forvieres est un des plus anciens, il fut autrefois dédié à Venus. Qui veut bien voir l'assiette de la Ville n'a qu'à monter sur la Tour de cette Eglise, c'est l'endroit dont on peut la remarquer le plus distinctement. Tout près de là, on voit les masures du Palais d'Auguste & d'un Amphitheatre qui en étoit voisin. Les Sçavans en ce qui regarde l'Antiquité, peuvent trouver ici de quoi satisfaire leur esprit par l'examen d'une infinité d'Inscriptions, de Statuës, de Tombeaux, d'Urnes, de Medailles, & de riches Monumens de la grandeur Romaine. Pour moi qui n'ai pas une connoissance de ces choses aussi étendue qu'il seroit à souhaiter, je suis obligé de passer par dessus ces beaux endroits fort legerement, aimant mieux en parler peu que de me tromper en quelque chose.

Entre tous les bâtimens, dont Lion est enrichi, celui de la Maison de Ville est un chef-d'œuvre de l'art; rien ne manque à sa

be.

beauté, situation, étendue, exauissement, Architecture, Marbres, Peintures, Jardins, Fontaines, Antiquitez, & generalement tout ce qui peut rendre un édifice considerable. Sa façade donne sur la Place des Terreaux, qui est une des plus agreables de la Ville. Elle a audevant une très belle Fontaine qui n'est pas un de ses moindres ornemens. Une grande Tour d'horloge qui s'éleve entre deux hauts Pavillons, se presente d'abord à la vuë, sous laquelle l'entrée de ce Palais se fait remarquer, par de grandes colonnes de marbre. Je montai en suite quelques degrez, pour me rendre sous ces Pavillons où sont deux tables d'airain, sur lesquelles sont gravées en lettres anciennes, les Patentés que l'Empereur Claudius donna aux Lionnois quand il leur accorda le droit de Bourgeoisie Romaine. De là j'entrai dans la premiere, & puis dans la seconde Cour, d'où je considerai à loisir la structure & le dessein de cette majestueuse masse, qui est quarrée & bornée aux quatre coins par autant de gros Pavillons fort élevez. Je descendis en suite dans le Jardin dont la beauté convie à faire une agreable promenade. Il y a de belles Allées, des Fleurs, des Fontaines & cent autres agrémens. Après que j'eus satisfait m'a curiosité sur les dehors, je retournai pour admirer le dedans. Un escalier à noyau fort remarquable, me conduisit d'abord dans la Sale, dont la grandeur, les dorures, & les Peintures, arêterent mes yeux quelque tems. Il y a quantité de Tableaux des Rois de France qui font

font extrêmement finis, & dans tous les autres apartemens je trouvai de semblables beautez que j'ai admirées, mais dont je ne sçauois entreprendre de vous faire le détail. Je donnai tout un matin à cette Maison, & l'après midi fut employé à visiter les Hôpitaux qui sont des plus considerables de France. L'Hôtel Dieu est vaste, bien bâti, & très riche. Toutes sortes de malades y sont reçus, si bien qu'il est toujours rempli, & comme quelques grosses que soient les rentes, elles auroient de la peine à y suffire, Monsieur l'Archevêque donne licence de manger des œufs, du lait &c. pour une somme très modique, & de la viande pour une plus grande, le tout au profit de cet Hôpital. Celui de la Charité est moderne, & quoi qu'il ne soit pas à beaucoup près si grand, que l'autre, il ne lui cede pourtant guères. On y entre par un grand portail sur le haut duquel on voit un Pelican, qui se déchire lui même pour nourrir ses petits, veritable emblème de la charité. Il y a dans Lion ce que je n'ai vu en aucun autre endroit de France, c'est une maison de refuge pour les criminels, qui n'est ni Eglise ni Maison Royale, c'est un lieu precisement destiné pour cela, & qu'on appelle aussi communément l'azile. Du côté de la porte des Trions, on voit des Aqueducs bâtis par les Romains qui portoient l'eau dans toute la Ville, & non loin de là une Cave qu'on appelle la Grotte, & qu'on dit être encore un de leurs ouvrages. Les de-

dehors de cette Ville ne sont pas moins remarquables que le dedans. Il y a cent belles maisons, entre lesquelles la Duchere & la Claire meritent d'être visitées avec soin. Il y a six Portes à la Ville, trois Ponts sur la Riviere, deux cent ruës ou environ, plus de cent Eglises, Couvents ou Chapelles. L'Archevêque est Comte & Primat des Gaules, & reçoit en vertu de la Primatie, les appellations de toute la France dans les causes Ecclesiastiques; Mr. de Villeroy en est Archevêque & Lieutenant General dans toute la Province.

Lion est une Ville fort ancienne, comme il paroît. Tite-Live & Plutarque en font mention sous le nom de l'Isle. Antoine qui avoit le departement de la Gaule Celtique, la fit changer de nom, cela vint de son entrée triomphante sur un char trainé par douze Lions; & depuis il y fit battre une monnoye, dont j'ai vu quelques pieces qui portent d'un côté sa figure, & de l'autre un Lion avec ce mot *Lugduni*. Cette Ville qui ne sçauoit être forte d'elle même, est assurée par trois bons Châteaux qui en gardent les avenues, & qui la commandent, le premier est la celebre Forteresse de Pierre Ancise, bâtie sur la cime d'une montagne escarpée de tous côtez, avec l'avantage & la rareté d'une excellente source d'eau. La seconde est celle de St. Sebastien, & la troisième celle de S. Clair.

Je pretendois m'en aller directement de Lion à Genève, mais j'ai connu qu'il n'y avoit

avoit pas de sûreté pour moi. On fait une garde si exacte dans tous ces endroits là sur les Religionnaires, qu'à moins que d'être oiseau, il est impossible d'y aller sans passeport. D'en demander un à l'Archevêque, ce n'est pas le plus court; tout fraîchement il a fait arrêter deux Marchans bons Catholiques, par la seule raison qu'ils vouloient aller à Genève. Ce nom seul dans la bouche d'un homme est capable de le faire regarder comme un heretique pendable. Ainsi je me donne bien de garde de le pronocer, au contraire je ne parle par tout que de Rome, & ne marque point d'autre dessein que de me rendre auprès de Monsieur le Duc de Chaûnes.

Tous ces grands mouvemens qui troublent ce Pais ici sont causez par le retour des Vaudois, qui s'étoient armez en Suisse dans le Canton de Berne à deux différentes reprises sans que personne s'en soit aperçû.

La seconde troupe ne fut pas heureuse quoy-qu'elle fût la plus considerable en nombre, car les mesures ayant été mal concertées, elle fût obligée de rebrouffer chemin, & même le Capitaine Bourgeois qui la commandoit, homme qui avoit assurément plus de zele que de prudence, eut la tête coupée à son retour à Berne pour recompence de sa tentative. Mais à l'égard de la premiere qui s'étoit embarquée sur le Lac de Genève, elle réussit aussi bien qu'elle pouvoit le desirer. Car bien que tous ces pau-

pauvres gens fussent peut être les plus chetifs Soldats de l'Europe, ils ne laisserent pas de penetrer au travers de toute la Savoye jusques dans leur Pais, malgré les oppositions des François, & des Savoyards joints ensemble, qui leur ont livré cinq ou six petits combats, où les Vaudois ont toujours eu l'avantage, mais aussi quant on peut en attraper quelqu'un à l'écart, il paye pour tous & on le pend haut & court sans misericorde. C'est une merveille de ce que ces pauvres gens ont réüssi dans leur dessein, ils étoient tous si peu expermentez au fait de la guerre, qu'il ne se trouva pas un seul Officier de service pour marcher à leur tête; & n'eurent point d'autre Commandans qu'un Ministre nommé Monsieur Arnaud, & sous lui pour Lieutenant General un maçon nommé Turel. Je laisse à juger si de tels Capitaines, étoient capables de conduire heureusement à bout un dessein si hardi, & que trois fois autant de bonnes Troupes réglées n'auroient pas entrepris: pour moi je ne sçauois croire autre chose, sinon que le Duc de Savoye le vouloit bien, & qui plus est, qu'il en étoit l'Auteur; car autrement il lui auroit été bien aisé de leur couper chemin, & de les faire perir dans les montagnes.

Quoiqu'il en soit, il n'y a pas de sûreté pour moi de m'en aller du côté de Genève: cependant je veux sortir du Royaume à quelque prix que ce soit, & je ne sçai pas trop comment m'y prendre. Dans cette in-

incertitude je marcherai toujours du côté de Grenoble à tout hasard, remettant à me déterminer suivant la conjoncture; je suis Monsieur &c.

De Lion le... Novembre 1689.



LET-



LETTRE V.

Histoire & Antiquité de la Ville de Vienne en Dauphiné. Les sept Merveilles du Dauphiné. Maladies regnantes dans cette Province. Les Scorpions & les autres insectes y sont fort communs. Histoire & description de la Ville de Grenoble. Description de la Chartreuse. De Chamberi. De S. Jean de Morienne. Du Mont Cennis. Description de la Ville de Turin.



ONSIEUR.

Partant de Lion je pris la route de Grenoble comme je vous l'avois marqué dans ma precedente lettre, & pour commodité je me servis d'une poste aux ânes qu'il y a à Saint Sitorin. Tout le monde sçait ce que c'est que la poste aux ânes, c'est pour-
quoi

quoi je ne vous en dirai rien : il suffit que je ne la pris que pour la rareté du fait, & qu'asseurément je ne m'en servirai pas une autrefois quand je pourrai trouver une autre voiture. Tout l'avantage qu'on retire de celle-ci, c'est qu'on ne court pas risque de se rompre le cou en tombant de trop haut. Je passai par Vienne, Ville très ancienne, dont les Romains faisoient autrefois beaucoup d'état, quoiqu'elle soit située dans un fort vilain endroit, au pied de deux grandes montagnes qui l'obscurcissent beaucoup. Pilate Gouverneur de Jerusalem sous lequel notre Seigneur souffrit la mort, y fût envoyé depuis; & l'on voit encore le Pretoire où il rendoit la justice. On montre aussi aux Etrangers une Tour quarée, où l'on veut qu'il ait été détenu prisonnier l'espace de sept ans, & qu'il y soit mort.

Cependant Eusebe assure que peu après l'injuste jugement qu'il rendit contre notre Sauveur, l'Empereur Tibère lui ôta son Gouvernement & l'envoya en exil à Lion qui étoit le lieu de (a) sa naissance, afin que le sensible déplaisir de se voir pauvre & méprisé au milieu de ses parens & de ses compatriotes, rendit sa douleur plus cruelle. En effet on dit qu'il fut si vivement touché des insultes continuelles qu'il recevoit de ses ennemis sans pouvoir en tirer vengeance, qu'il se tua lui même. D'autres tiennent qu'il fit pénitence & mourut Chrétien

(a) D'autres prétendent qu'il étoit né à Vienne : Je ne croi pas qu'il y ait rien de fort certain sur cela.

rien Dieu, s'étant servi de sa femme pour sa conversion. Quoiqu'il en soit, il est constant que ce pais ici ne lui étoit pas étranger & qu'il en avoit été tiré environ l'an 3979. du monde, & de nôtre salut le 15 pour être Gouverneur de Jerusalem.

Cette Ville est toute remplie de semblables antiquitez qui la rendent considerable aux voyageurs, car d'ailleurs elle est fort mal construite. L'Eglise de St. Sevére est bâtie dans un endroit où l'on adoroit cent Dieux, sous un grand arbre qui servoit de Temple. Ce Saint le fit couper, & deraciner, comme le témoignent ces vers qui se lisent sur une Colonne.

Arborem Deos sedevus evertit.

Centum Deorum.

On dit qu'on trouva sous cet arbre une tête de mort remplie d'or & d'argent, dont on fit bâtir l'Eglise qui y est aujourd'hui; d'où je conclus qu'elle étoit bien grosse, ou que les Ouvriers étoient à bon marché, car on n'en feroit pas faire autant aujourd'hui pour cinquante mille écus.

Hors de la Ville, dans un lieu qu'on appelle le Champ de l'Aiguille, on voit un haute Piramide, de plusieurs pierres jointes ensemble sans mortier ni ciment & soutenue par une voute ancienne, bâtie de la même manière, laquelle semble une petite chapelle. Les Viennois tiennent que cette Piramide avoit été élevée par un Empereur, à dessein que l'on mît ses cendres dans une Urne sur

l'extrémité de la pointe, afin d'être enseveli par ce moyen presque dans le Clef. L'Archi-Episcopale est consacrée à St. Maurice dont on y conserve le chef. L'Archevêque prend la qualité de *Primat des Primats des Gaules*. C'est un Procès qu'il a avec Mr. l'Archevêque de Lion, qui a bien la mine de n'être pas si-tôt terminé. Vienne étoit Capitale du Dauphiné avant que le Parlement de Grenoble eût été érigé, & c'est de là que les Rois de France prennent la qualité de Dauphins du Viennois.

De là, continuant ma route, je vins à Grenoble, où je pris un passeport, dans lequel ma route y étoit marquée par Chambery, St. Jean de Morienne & Turin, si bien que je n'aurois pu en prendre un autre.

Je voudrois bien pouvoir vous dire quelque chose de certain touchant les sept merveilles du Dauphiné dont vous me demandez un article; mais il faudroit pour cela les avoir examinées moi même, & c'est ce que la précipitation avec laquelle j'ai été obligé de continuer ma route, ne m'a point permis. Je n'ay pas laissé de m'en informer à diverses personnes dignes de foi, qui toutes m'ont dit les avoir vues plusieurs fois. Je les ay curieusement interrogées sur les circonstances, & je n'ai rien oublié de ce qui pouvoit servir à m'assurer de la vérité. Cependant il faut vous avouer que je n'en suis guères plus sçavant. Chacun en parle à sa manière & suivant ses préjugés; mais fort peu conviennent entièrement, & dans cette

diversité de rapports & de sentimens, la vérité se trouve tellement embrouillée qu'il est bien difficile de la démêler. Voicy toutefois ce que j'en ai pu recueillir de la conversation de beaucoup de gens. Si vous en êtes peu satisfait, ne vous en prenez pas à moi, puisque je vous dis tout ce que je sçai, & que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour en sçavoir d'avantage. J'ai pourtant un conseil à vous donner, avant que de commencer à vous en entretenir. C'est de ne vous laisser pas trop préoccuper des grandes idées que pourroient vous donner ce magnifique nom de merveilles; car, quoique ceux du pais les metent sans façon au dessus des sept anciennes merveilles du monde, parce, disent-ils, que celles là n'étoient que des merveilles de l'Art, & que celles cy sont des merveilles de la Nature, néanmoins je ne sçaurois m'empêcher de dire qu'elles ne répondent pas tout à fait à ce que l'on s'en figure d'abord. Imaginez vous donc simplement des singularitez assez curieuses, qui, parce qu'elles ne se trouvent pas communément ailleurs, & que l'on n'en peut pas bien penetrer la cause, ont été honorées du titre de merveilles par des personnes simples, & par conséquent toujours prêtes à admirer.

La premiere de ces Merveilles ainsi entendues, est celle de la fontaine brulante. Le plus grand nombre tient que c'est effectivement une fontaine, dont les eaux nitreuses & sulfurées entrent quelques fois dans une si grande fermentation, que l'on y peut faire

durcir des œufs, & même qu'elle jette des flames, & l'on ajoute que l'on provoque facilement ces flames en brulant de la paille au dessus, ou bien en y tirant un coup de pistolet. Il n'y a rien en cela que de fort croyable, car sans parler des eaux naturelles qui aprochent beaucoup de la chaleur d'une eau bouillante, comme celles de Bourbon, d'Aix, & plusieurs autres, on peut prouver la possibilité de ce Phenomene par le moyen de la Terebentine preparée, & de l'esprit de nitre. Si on les mêle ensemble dans la quantité qu'il faut, on verra aussi tôt cette liqueur fermenter avec violence, & peu à peu prendre feu en sorte que l'on y pourra alumer des alumettes, & même du bois commun. J'en ay vu moi même l'expérience. D'ailleurs la fontaine brulante de Grenoble n'est pas la seule à qui l'on attribue l'inflammation. On lit dans un Journal d'Allemagne qu'en l'année 1656 on en decouvrit une semblable à une lieüe de Sibirie dont l'eau est trouble & noirâtre, & bouillonne à huit ou dix pouces de hauteur. Le même Journal assure qu'en l'année 1672 le feu s'y prit par hasard & y continua pendant plusieurs semaines, par où l'on reconnut qu'elle s'enflamoit. Cela donna lieu à quelques curieux d'en faire de nouveau l'expérience avec de la chandelle, & ils trouverent qu'elle prenoit feu comme de l'eau de vie, & qui plus est, qu'elle le gardoit plusieurs jours avec une flamme de trois pieds de haut. Voilà une decouverte qui fortifie beaucoup ce que l'on veut persuader de la fon-

fontaine brulante du Dauphiné, & ce que S. Augustin même en a dit quelque part. Le Livre qui porte pour titre *les Merveilles du Dauphiné* n'en parle pas autrement, & enfin c'est l'opinion la plus generalement reçue. Cependant il y a des gens à Grenoble même qui nient formellement que ce soit une eau inflammable. Ils disent de plus qu'à proprement parler ce n'est point une fontaine, mais seulement un écoulement des eaux de la Montagne qui proviennent des pluies & des neiges foudues; d'ou vient aussi que cette pretendüe fontaine est beaucoup plus haute au Printems & en Automne, que dans les autres saisons de l'année. Ils conviennent pourtant que ce n'est pas tout à fait sans raison, que cette eau porte le nom de Fontaine brulante; mais ils pretendent qu'on explique le terme trop à la lettre. Un homme de qualité & de bon sens, qui est dans ce sentiment, & qui croit être fondé sur un examen fort exact, m'en fit il y a quelques jours la description entiere telle que vous la trouverez ici.

A deux lieües & demie ou trois lieües de Grenoble, tout auprès de la Riviere de Grece, & un petit quart de lieüe au dessus du village de Vis, il y a quelques Montagnes, & entre ces Montagnes, un vieux rocher vers le pied duquel on remarque plusieurs crevasses. Les plus considerables sont justement à fleur de cet écoulement d'eau que l'on appelle fontaine; si bien que dans le Printems ou dans l'Automne qui sont des tems de pluie, les eaux croissent jusques à la crevasse & entrent quelque peu de

dans ; au lieu qu'en été il arrive souvent qu'elles sont à sec. Il est vray qu'il en sort quelques fois des flammes, plusieurs personnes assurent l'avoir vu, & d'ailleurs quand on n'en auroit point de temoins oculaires, on ne laisseroit pas d'en juger ainsi par les noirceurs fuligineuses qui paroissent autour de ces trous, & qui sont des indices certains de feu & de fumée. On demeure d'accord de tout cela, mais on ne voit nulle nécessité à croire que ces flammes si violentes ayent pour cause & pour aliment, une eau qui hors ce tems-là est toujours froide & ne differe en rien de l'eau commune. On trouve qu'il est plus naturel de les attribuer aux mines de souffre & de bitume, & voici comme on raisonne.

Il y a peu de Montagnes qui n'ayent des concavitez interieures, du moins on ne sçauroit disconvenir qu'il y en a quelques unes. Supposons donc que celle ci soit du nombre, & qu'au dessus de sa concavité il se rencontre beaucoup de souffre; il est certain que les exhalaisons qui monteront en haut, doivent former avec le tems une espece de croute de fleur de souphre contre la voute, & que cette fleur de soufre venant à s'incorporer avec le nitre, qui découle toujours de la Montagne, produira une matiere très propre à s'enflamer au moindre mouvement. Au reste le Phenomene de la Fontaine brulante n'a point de circonstance ni de difficultez que l'on n'explique facilement par le moyen de cette hypothese. Les évaporations irregulieres des flammes qui sortent de ces trous, seront des suites necessaires des inflammations accidentelles & irregulieres de cette matiere, & comme les ouvertures

res de la montagnes sont les passages les plus commodes, elles ne doivent point faire d'effort pour s'en ouvrir d'autres. Pour ce qui est de la chaleur extraordinaire de l'eau dans le tems de la plus grande exhalaison de ce feu, & de la plénitude de la Fontaine, bien loin qu'on puisse y trouver un sujet d'étonnement, c'en seroit un véritable si l'eau qui est contenue dans la cavité de ces trous, conservoit sa froideur naturelle malgré l'activité du feu qui l'agite.

Voilà en peu de mots l'un & l'autre sentiment. Ils sont tous deux probables; cependant ils ne peuvent être tous deux bien fondez. N'est il pas étonnant que l'on ne puisse convenir sur une chose de fait, & que l'on peut examiner pour ainsi dire tous les jours?

La seconde Merveille du Dauphiné, c'est la Montagne de l'Aiguille dans le Canton de Trièves. C'est un Montagne qui paroît montée sur plusieurs autres dont elle termine la hauteur, & la sienne propre l'est par un Donjon naturel qui semble plutôt une Tour artificielle, que la cime d'une Montagne. Il est extrêmement haut & tellement escarpé qu'à le voir, on ne sçauroit juger ni croire qu'il soit possible à une Créature humaine d'y monter. Cependant on m'assure que dans les Archives de la Chambre des Comptes de Grenoble, on voit un acte par lequel il est verifié que le Roi de France Charles septieme étant venu dans le pays, crut apercevoir quelques animaux à quatre pieds au haut de ce Donjon, & que poussé de curiosité, il y fit monter un

Echelleur qui tant par machines que par échelles, & par l'aide de ses mains, & de ses pieds parvint enfin jusques au haut, où le Roy & toute sa Cour le virent très distinctement. L'Histoire dit que cet Echelleur, (le Roy des Echelleurs sans doute) y trouva des Chamois, des Chèvres, des Moutons & plusieurs autres Bêtes sans qu'on puisse sçavoir ni deviner comment elles y étoient montées, à moins que par la hauteur de la Montagne, elles ne se fussent sauvées du Deluge universel & conservées depuis par voye de generation. J'ay vu moi-même des gens qui ne craignoient point de m'assurer qu'ils y avoient remarqué de leurs propres yeux, des Bêtes paissant sur le bord. A l'Egard de l'Echelleur il rapporta que le haut de cette (a) Colonne merveilleuse & naturelle, étoit une plate forme d'une lieüe de circuit ou environ, fertile en bois & en pâturage & pourvue d'une bonne source d'eau qui formoit un assez gros ruisseau.

La troisième Merveille est un peu moins difficile à comprendre par les raisons que je rapporterai ailleurs. C'est une vieille ruine que l'on appelle *la Tour sans venin*, parce dit on qu'elle n'en souffre point. Elle fut autrefois Tour quarée, située à une lieüe & demie de Grenoble au delà de la Riviere du Drac près du Village de Seiffen, & n'est à présent que de chetives masures.

La quatrième Merveille est la Fontaine vineuse

(a) On dit qu'il y a des Mines dans les concavitez de cette Montagne & que les Romains en ont autrefois tiré beaucoup d'or.

vineuse dans le Gapenois. On dit que c'est une eau dont le goût approche assez de celui d'un petit vin aigrelet & qui étant mêlée à moitié avec de bon vin rouge n'en diminue pas beaucoup la force. (a) Pline fait mention d'une semblable Fontaine qui étoit en l'Isle d'Andros & qui couloit tous les cinquièmes jours de Janvier, & (b) ailleurs il ajoute qu'elle couloit sept jours de suite. Quelques Peres ont prétendu même se servir de son remède, pour prouver que tous les ans le miracle des Noces de Cana se renouveloit, & la plus grande partie du commun peuple d'Allemagne croit encore aujourd'hui que chaque jour de Noel à l'instant de la minuit, toutes les eaux du monde sont changées en vin. Il est vray que de ces exemples l'on ne peut pas tirer grande induction en faveur de la Merveille du Gapenois, mais nous en trouvons d'autres en Kirker & en Bouffingaut qui sont si particulièrement circonstanciés, qu'on ne sçauroit guères les revoquer en doute. Le (c) premier fait la description d'une Fontaine proche d'Almege en Espagne dont l'eau est pareillement vineuse & si agreable au goût, que de mille cinq cens familles qui demeurent là autour, il y en a très peu qui boivent d'autre liqueur & le concours de ceux qui viennent y puiser est, dit-il, si grand que sur le midy elle paroît entièrement épuisée. Pour celle dont parle (d) Bouffingaut, elle

E 5

est

(a) Lib. 2. chap. 102.

(b) Lib. 31. chap. 2.

(c) Monde souverain p. 261.

(d) Theatre du Monde p. 324.

est à St. Baldom en Forêt & il l'appelle la Fons fort : voici la maniere dont il en parle. La Coise descend de St. Galmier amenant avec elle les eaux miraculeuses de la Fons fort dont les effets donnent autant de peine à l'esprit des Philosophes & des Medecins que d'utilité au corps des habitans du lieu. Elle supplée au defaut du vin. Elle vaut mieux que le levain pour faire lever la pâte, & un verre de son eau a plus de force que toutes les recettes d'Hippocrate & de Galien pour la purgation des humeurs. Ne sont ce pas là des gens heureux ? Ils n'aprehendent point que la rigueur des hivers gele leurs vignes. Ils font vendange en toutes les saisons de l'an a peu de frais, & enfin ils peuvent conserver leur santé sans diminuer leur source. Il est hors de doute, dit-il, qu'un demi septier de cette eau miraculeuse mêlée avec un peu de vin ne l'asoiblit aucunement. Au contraire elle lui donne une force particuliere qui échaufe & anime ceux qui la boivent, leur servant de remede & de preservatif contre toute sorte de maladies, pour les conduire à une belle vieillesse. On ne peut se servir de l'eau de cette fontaine à cuire les viandes, parce quelle s'en va toute en fumée & se resout en vapeur dès qu'elle commence à bouillir. Le Pere Kirker parle aussi de cette fontaine en passant, & n'oublie pas les eaux de Swalbach pres de Mayence qui sont si conuies en Hollande.

La cinquieme merveille, est ce que l'on appelle les Cuves de Sassenage. Sassenage est un Village situé sur l'Isere appartenant au Marquis du même nom, & les Cuves dont je parle sont à ce qu'on dit des Fontaines qui

GEE

ont un certain accroissement & décroissement qui marque au juste la fertilité de l'année. Quand cela seroit, je ne croi pas que ce fût un sujet suffisant pour crier miracle. Les fontaines qui haussent & qui baissent selon les tems & les saisons & même selon les heures du jour, ne sont pas rares. Il y long tems que le puits du grand Caire a été appellé Nilomètre par cette raison ; & l'on m'a assuré qu'il y en a une semblable à Berg op Som. Voyez sur cela le Pere (e) Kirker & Plin. (f) Je n'en raporte point ce qu'ils en disent, parce qu'il se trouve au rapport de toutes les personnes éclairées, que les Cuves de Sassenage ne sont pas même des fontaines : de sorte que ce seroit gloser sur rien. Ce ne sont simplement que de petites concavitez en forme de Bassin qui se sont faites naturellement dans la Roche & qui se remplissent de l'écoulement des Montagnes. On croit que lorsqu'elles se remplissent bien & pour long tems, l'année sera abondante, & que quand il y a peu d'eau, ce sera le contraire. Cela pouroit bien être, parce qu'elles se remplissent suivant l'abondance des eaux qui descendent des Montagnes tous jours couvertes de neiges pendant l'hiver, & comme vous savez, cette abondance n'est pas indifferente à la fertilité de la Terre. Mais avec cela je serois aisément porté à croire qu'il y auroit bien de l'abus & de la superstition. Ce qu'il y a de constant c'est que dans le Teritoire de ce Village, il se

trou-

(e) Monde souterrain l. 5. sect. 6.

(f) L. 2. chap. 103.

trouve une grande quantité de petites pierres qui sont bonnes contre le mal des yeux, & que ceux du pays appellent à cause de cela, Pierres précieuses.

La sixième Merveille est la Manne de Briançon. Vous sçavez Monsieur, ce que c'est que de la Manne. C'est un espèce de Gomme blanche qui est extrêmement douce & même sucrée. Il y en a de deux sortes, car l'une n'est autre chose qu'une Rosée qui venant à tomber au mois de Juin sur les arbres & sur les herbes, est ensuite séchée & condensée par le Soleil, & reste ainsi blanche sur les feuilles. J'en ai vû de cette sorte en Bretagne sur les Charmiers, mais en si petite quantité que l'on n'en sçauroit faire aucun usage; cependant elle est fort douce & agréable au goût; ce qui fait qu'on voit assez souvent des enfans prendre ces feuilles & les lécher. Quelques uns ont écrit que dans le Levant & même en Italie, cette sorte de Manne étoit si abondamment répandue sur les arbres, les herbes & les rochers qu'on l'y cueilloit journellement pour la conserver & s'en servir; mais la plupart des Medecins nient cela. Quoiqu'il en soit, la Manne de Briançon n'est pas de cette espèce. C'est, comme je vous l'ai dit, une maniere de Gomme qui découle des Frênes & de quelques autres arbres pendant les plus grandes chaleurs de l'Été. Au commencement elle coule d'elle-même des feuilles & des petites branches où elle demeure attachée en petites bules, & ensuite on y fait des incisions, afin d'en avoir une plus grande

de quantité. Cette Manne est si commune & si bonne au Mont Liban, dit un Auteur, que les Païsans en mangent ordinairement. Et dans tout le reste de l'Asie, aussi bien qu'en Afrique & en Amerique, il y en a eu quantité: de sorte que je ne sçauois deviner la raison pourquoi Messieurs les Dauphinois veulent qu'une drogue si commune soit une merveille, parce qu'elle se trouve chez eux, à moins qu'ils n'en veuillent considérer la rareté par raport à l'Europe simplement, car alors ils auront quelque raison. Cependant le Briançonnois n'est pas le seul lieu de l'Europe où l'on en trouve, la Calabre en produit plus en un an, que tout le Dauphiné ne fera en dix.

Des sept merveilles du Dauphiné, en voilà six d'expliquées tant bien que mal. Il me reste encore à vous parler du Vent de Nions, qui est la septième: mais je n'ai pas trouvé les sentimens plus conformes sur celle-ci que sur les autres, & cela me fait craindre que vous ne demeuriez fort mal satisfait de ma Relation. Ce ne sera pas ma faute au moins, car à la reserve d'aller voir les choses moi-même, ce qui n'étoit pas en mon pouvoir, j'ai fait toutes les diligences possibles pour me rendre certain de la verité. Prenez vous en donc à la bizarrerie des hommes en général, & à leur entêtement pour leurs prejugez qui les aveuglent sur les choses les plus évidentes. Quoiqu'il en soit, voici ce que j'ai pû apprendre du vent dont ils s'agit.

Dans une partie du Dauphiné qu'on nomme

me les Baronniez, il y a une petite Ville nommée Nions qui est assez connue par la grande quantité d'huile d'Olive qu'on y recueille, le terroir étant une espece de Forêt perpetuelle d'Oliviers. La Ville est située au pied d'une grande chaîne de Montagnes qui s'étendent de la jusques à Pignerol & qui semble en être la clef, puisqu'à l'une de ses portes l'on est encore dans les Montagnes, & qu'à celle qui est à l'autre bout de la Ville, on rencontre la Plaine qui n'est presque plus interrompue jusques aux Pyrénées. Les Montagnes au pied desquelles la Ville de Nions est située sont si près les unes des autres, qu'à peine laissent elles le Passage libre à une petite Riviere qu'on nomme Egues qui passe à Nions, où l'on voit un fort beau Pont d'une seule Arcade, apuyé des deux côtez sur deux Rochers qui sont au pied des Montagnes. A la droite de la Riviere & du Pont, est bâtie la Ville de Nions, qui est entièrement commandée par une Montagne sèche & aride, ou pour mieux dire par un grand Rocher fort droit & si haut que pour arriver au sommet, il faut bien une petite demie-heure. C'est de ce Rocher que sort le vent de Nions, appelé par ceux du Pais le *Pontias*, comme qui diroit vent du Pont, parceque le commun Peuple croit que ce fut St. George qui, à l'exemple d'Ulisse, l'apporta dans son Gand de la Mer du Pont & qu'il l'enferma dans un trou d'où il ne sort plus que par permission. Plusieurs Auteurs en ont parlé d'une manière qui se rapporte assez

assez à l'opinion générale, & entr'autres le Pere Kirker dans son Monde souverain & dans son Voyage de Toscane. Il donne même (g) l'estampe d'une Montagne voisine de Tarni dans l'Erat Ecclesiastique qui est fort semblable à celle de Nions. Elle ne semble formée que de grands rochers entassés les uns sur les autres qui laissent entre deux, des fentes & des crevasses par où sort le vent. Mais ce qu'il y a de particulièrement remarquable; c'est que les habitans de Coefso petite Ville bâtie sur le penchant de la Montagne, ont eu l'adresse de captiver le vent par le moyen de certains canaux qui le conduisent jusques dans leur Ville, & qui le distribuent ensuite par tous les quartiers, avec autant de facilité & d'égalité que de bons Aqueducs pourroient conduire & distribuer leau dans les lieux pour lesquels ils sont destinez. Le même Auteur rapporte les exemples de plusieurs autres pareilles Montagnes lesquelles il appelle Montagnes Eoliennes.

Pierre Guifon (h) Docteur en Droit & en Medecine parlant de celle de Nions, assure que les habitans ayant voulu boucher le trou en y faisant une muraille de brique, elle fut renversée & emportée par l'impétuosité du vent. Sur quoi m'étant informé à plusieurs personnes de Nions, j'appris qu'il n'étoit pas bien verifié que ce trou eût jamais été bouché, mais que si l'on vouloit s'en rapporter au discours du vulgaire, il est vrai qu'on l'avoit essayé

(g) L. 2. p. 115.

(h) Auteur cité par le Pere Kirker l. 4. c. 10.

essayé une fois, ce qui avoit causé la mort de tous les Oliviers du País, de maniere qu'on fut obligé de le rouvrir. A ce conte là, Pierre Guison n'auroit pas eu de bons Memoires; car il oublie la principale circonstance du fait & en suppose une autre que la tradition n'avoie point.

Au reste ceux qui en parlent avec le plus de connoissance, disent que ce vent ne sort pas d'un seul trou, mais de plusieurs qui sont dispersez dans la pente de la Montagne & qui sont de differente grandeur & figure. De la maniere dont ils dépeignent la Montagne, elle doit être assez bien pourvue d'ouvertures & de fentes, car ce n'est proprement qu'un amas confus de grands Rochers plats, mis fort irregulièrement les uns sur les autres. Cela vient sans doute de ce que les pluies ayant detrempe la terre par succession de tems, l'ont emportée vers le bas & ont laissé les Rochers dépoüillez. Ce qui confirme cette pensée, c'est que l'on voit encore de lieu en lieu de grandes pieces de Rocher qui ont roulé dans le fond de divers particuliers, où elles se sont arrêtées, parce que le terrain y étoit plat & uni.

Vous venez de voir déjà deux ou trois sentimens differens au sujet du vent célèbre de Nions, lesquels néanmoins s'accordent dans le point principal, sçavoir que ce vent sort des trous & des ouvertures de la Montagne; mais en voici un plus subtil qui les contrarie tous & qui merite d'autant plus de reflexion, qu'il vient d'un homme versé dans la Philosophie, & qui de plus a fait

un long sejour à Nions. Pour ne rien changer à sa pensée je rapporterai ici mot pour mot le Mémoire qu'il voulut bien me donner, lorsque je le consultai sur cette matière.

„ J'ai été plusieurs fois au haut de cette
 „ Montagne, soit par curiosité, soit pour y
 „ boire les eaux d'une petite Fontaine qu'on
 „ y trouve & que les gens du Pays croient
 „ être très salutaire, quoiqu'elle n'ait au-
 „ cun goût particulier, seulement remar-
 „ que-t on qu'elle est plus legere que celle
 „ des fontaines qui sont plus basses, ce dont
 „ il n'est pas difficile d'expliquer la raison.
 „ J'ai visité seul & accompagné d'autres
 „ Philosophes tous les trous que j'ai pu
 „ trouver dans la Montagne; & dont il n'y
 „ en a aucun qui soit assez grand pour y pou-
 „ voir entrer. Je n'ai jamais aperçu qu'il
 „ en sortit aucun vent dans le tems même
 „ où l'on sentoit ce vent particulier souffler
 „ avec assez de véhémence. Il est vray
 „ qu'ayant interrogé un Hermite qui habi-
 „ te au haut, il me montra un trou près
 „ de sa Maison d'où il disoit qu'il sortoit du
 „ vent quelquefois; mais comme c'étoit
 „ un pauvre ignorant qui de valet s'étoit
 „ fait Hermite sans connoissance, & qu'il
 „ chanceloit dans toutes ses réponses, il
 „ n'y a point de fond à faire sur tout ce qu'il
 „ dit. Il me souvient même qu'un habile
 „ Philosophe qui y étoit un jour avec moi,
 „ lui ayant demandé si ce vent au sortir du
 „ trou étoit froid ou chaud, il répondit qu'il
 „ étoit chaud, ce qui est positivement con-
 „ tre la verité puisqu'on sent journellement

„ le contraire dans toute la campagne, &
 „ fait voir que ce bon Hermite n'avoit
 „ d'autre dessein que de rendre le lieu de
 „ son séjour, recommandable. Une preuve
 „ que ce vent ne fort pas de ces trous,
 „ c'est qu'étant sur le penchant de la mon-
 „ tagne du côté qui regarde la plaine, on
 „ ne laisse pas de sentir ce vent dans la pen-
 „ te opposée & dans l'entre deux des Mon-
 „ tagnes où l'on en devroit être tout à fait
 „ à l'abri.

„ Voici donc ce que j'ai remarqué de
 „ plus certain sur tout cela, c'est qu'ef-
 „ fectivement il y a dans le terroir de la
 „ Ville de Nions, un certain vent particu-
 „ lier qui s'étend assez loin, selon qu'il est
 „ plus fort ou plus foible, & même quel-
 „ quefois dit on jusqu'à Orange, qui en est
 „ à six grandes lieues. Ce vent souffle pres-
 „ que tous les jours, à moins qu'il n'en re-
 „ gne quelqu'autre plus violent de l'Ouest
 „ ou du Sud, car on n'est guères exposé au
 „ vent du Nord dans le territoire de Nions.
 „ Ce vent ne se lève pas toujours aux mê-
 „ mes heures. C'est ordinairement depuis
 „ la minuit jusques au jour: je ne croi pas
 „ qu'il se lève jamais avant ce tems là. Il
 „ finit ordinairement sur les neuf, dix,
 „ ou onze heures du matin, selon les sai-
 „ sons. Ce vent est frais, ce qui fait que,
 „ quoique le pays soit extrêmement chaud,
 „ cependant, les matinées sont toujours
 „ fraîches. L'hiver y est assez froid, & ceux
 „ qui cueillent les Olives vers le mois de
 „ Décembre sont obligés à faire du feu à la
 „ cam-

„ campagne du moins le matin, pour pou-
 „ voir travailler, car les après diné ce vent
 „ ayant cessé, il fait ordinairement fort
 „ beau, & l'on n'a pas besoin de feu.

„ La conjecture que j'ai sur ce vent par-
 „ ticulier, est qu'il peut bien venir du soleil
 „ qui d'ardant ses rayons de ce côté là ra-
 „ rare l'air, & le fait couler du côté de la
 „ plaine où il a plus d'espace pour s'étendre.
 „ Je croi pouvoir expliquer par ce moyen
 „ tout ce que j'ai dit de ce vent, à l'égard
 „ de son lever diferend, de sa durée, & de
 „ toutes ses autres propriétés. Il ne doit
 „ pas se lever avant minuit, par exemple, par-
 „ ce qu'alors le Soleil étant occidental à
 „ l'égard de ces Montagnes, il ne peut
 „ avoir aucune force pour rarefier l'air &
 „ le faire couler de ces Montagnes dans la
 „ plaine. Il doit se lever plutôt l'été, &
 „ le contraire doit ariver l'hiver, parceque
 „ le soleil se lève plutôt l'été que l'hiver,
 „ & s'il y a quelque irregularité dans tout
 „ cela, on la peut attribuer à deux causes
 „ principales. L'une est le combat de ce
 „ vent avec quelques autres vents qui re-
 „ gnent alors, & l'autre se tire de ce que
 „ le Soleil est quelques fois couvert de nuä-
 „ ges & quelques fois fort serain. Je croi que
 „ si l'on faisoit de semblables remarques
 „ ailleurs, on y trouveroit de semblables
 „ vens particuliers, ou si l'on n'y en trou-
 „ voit pas de tels, cela viendroit de ce que
 „ les Montagnes ne seroient pas situées à
 „ l'égard de la route du soleil comme le sont
 „ celle de Nions.

Il n'est pas nécessaire de dire après cela, que la Tradition qui veut que le trou d'où sort ce vent ait été autrefois bouché, est une pure fable. On recueille assez de ce que je vien de dire, que ce vent ne sort d'aucun trou, & n'est selon toutes les apparences qu'un air raréfié par le retour du soleil sur l'horison.

C'est assez discourir de Merveilles, parlons un peu de choses plus communes. J'ai remarqué que dans la plus grande partie du Dauphiné, surtout du côté d'Orange aussi bien que par tout le Languedoc & la Provence, on trouve beaucoup d'insectes de toutes sortes, & entre les insectes une infinité de Scorpions qui incommodent extrêmement les habitans, quoique leur piqueure ne soit pas mortelle, pourvu que l'on y remédie. Le plus grand mal qui en arrive d'ordinaire, est une douleur assez aigue avec une petite enflure qui se forme d'abord sur le lieu où le Scorpion a piqué. Dès qu'on s'en aperçoit, il ne faut qu'écraser le Scorpion sur la playe, ou seulement la bassiner avec de l'huile de Scorpion & bientôt après on est entièrement guéri. Le Pere Kirker dit que les Serpens ne sont point venimeux dans les païs Septentrionaux, qu'il y en a même dans les Alpes de Baviere qui ne font aucun mal, mais qu'à mesure que l'on s'approche de la Ligne ils deviennent pernicious. C'est d'où vient, dit-il, qu'en Dauphiné, en Languedoc & en Italie on guérit la piqueure qu'ils font en les écrasant sur la playe, mais que l'on en guérit difficilement sous la zone torride, parce que

que leur venin y est dans sa plus grande force. Cette observation est fort curieuse: cependant elle ne s'accommode point avec l'expérience qui fait voir que ces insectes ne scauroient vivre dans les Isles de Malthe, de Scicile, ni d'Ivica. Le Scorpion a d'ordinaire huit piés, outre les deux bras, & une queue formée de cinq ou sept nœuds & terminée par un ou deux aiguillons où reside le venin, mais il y en a de bien plus d'une espece. Le Pere Kirker dit qu'il y en a d'ailez dans la Mauritanie, lesquels proviennent de certaines fourmis ailées qui se changent en Scorpions. Elian & Plin, après Apollodorus, en comptent de neuf sortes; de grands comme aux Indes, d'ailez comme en Afrique, d'autres sans queue, d'autres rouges, d'autres vers & d'autres noirs.

Outre les Scorpions, le Dauphiné est plein de crapauts très nuisibles. On y en trouve de si larges que l'on auroit peine à les couvrir avec un bonnet de raisonnable grandeur. Ces crapauts sont si venimeux que, quand on les tûe, ce que l'on fait toujours de loin à coups de pierre, on est néanmoins obligé de détourner la tête, de peur que quelque goutte de venin ne jalisse au visage, ce qui pouroit causer de fâcheux accidens. On y trouve aussi une prodigieuse quantité de Serpens dont quelques uns ne sont guères moins gros que la jambe d'un homme. Ces Serpens ne font ordinairement point de mal à ceux qui ne leur en veulent point faire, mais quand on les irrite ils

ils sont dangereux. Un ami m'a dit qu'il en avoit vû un des plus gros qui avoit poursuivi un petit garçon de douze à quinze ans l'espace de plus de trois ou quatre cens pas, & qu'il l'auroit aparament atteint sans un Berger qui surprit le serpent au passage d'une haye & qui le tua. Comme les habitans sont dans une continuelle guerre contre ces serpens, & qu'ils en tuent autant qu'ils en atrapent, les serpens se tiennent fort sur leurs gardes pour éviter leur rencontre. Quand ils entendent venir quelqu'un, ils entortillent leur queue pour leur servir de soutien & se dressant & levant la tête, ils écoutent de quel côté l'homme vient. Le tems où ils sont le plus dangereux c'est quand ils frayent, car alors l'instinct généralement repandu dans toutes les bêtes, les animant à la defence de leurs femelles ou de leurs petits, les rend fort méchans. Lors qu'on a le malheur d'en être poursuivi, il ne faut pas fuir tout droit devant eux, car il n'y a guères d'hommes qu'ils n'atrapassent, parce qu'ils font de fort grand sauts: il faut fuir obliquement & par détours, ce qui leur fait perdre du tems & donne moyen de se sauver. Voila comment les Dauphinois & les Languedociens en usent quand les serpens sont irrités, mais si par hazard ils s'en trouvent surpris soit en dormant ou autrement, & que le serpent leur ait lié les jambes de sa queue, ils demeurent tranquilles sans se remuer jusques à ce qu'il se delie, & ils s'en va d'ordinairé sans piquer l'homme. On peut aussi lui presenter du lait doux,

doux, il y vient d'abord, & l'on s'est quelque fois servi de cet expedient avec succès pour faire sortir des serpens, qui étoient entréz par la bouche, dans l'estomac de quelques personnes endormies. Ces insectes aiment si fort le lait que l'on en a vû souvent qui étoient attachés au pis des vaches. On en dit une autre chose fort remarquable, c'est que, quelques venimeux qu'ils soient, ils cessent d'être mal faisans dès qu'ils sont dans l'eau en sorte que l'on peut les manier sans crainte d'en être endommagé. La même chose arive aux eaux de Digne en Provence où les serpens tombent quelque fois par pelotons sur ceux qui les prennent sans que jamais aucun en soit ni mordu ni offensé, mais il est à croire que cela n'est vray qu'à l'égard d'une seule espece qui se plaît dans l'eau.

Ces Provinces fourmillent encore d'une autre sorte de reptiles fort dangereux. Ce sont de gros Lezarts verts & jaunes. Non seulement ils sont venimeux & mechans, mais ils font une grande destruction de lapins, & ce qu'il y a d'étonnant c'est que quoi qu'ils ne soient pas fort gros, ils avalent quelquefois un lapin de trois quartiers tout entier: on en a trouvé de tels dans leur ventre. Quand ces insectes ont mordu quelque chose, ils ne quittent jamais prise, & c'est en quoi ils sont d'autant plus à craindre. Au reste il ne manque ici ni Punaises, ni Araignées, ni Cousins incommodes, ni Frelons, ni enfin, comme je vous l'ai dit, aucune sorte d'insecte.

Ce

Ce n'est pas tout, le pais est affigé de diverses maladies qui font extrêmement souffrir les hommes. La Phtisie sur tout y est aussi commune & aussi maligne qu'en Angleterre, & ce n'est que par le moyen d'un grande précaution & d'un régime de vie fort exact que la plus part des habitans s'en garantissent. Il y regne encore deux autres sortes de maladies, moins dangereuses, à la vérité, mais en recompense beaucoup plus universelles. La premiere leur est commune avec tout le Languedoc, la Provence & partie de la Bourgogne; & la seconde avec la Savoye, l'Auvergne, le Roussillon, la Catalogne, le Tirol, & généralement parlant avec tous les pais de Montagnes. Le premier mal est celui que les Anciens apelloient *Incube*, & les Grecs *Ephialtes*, parce qu'ils croyoient, quand ce mal les prenoit, que c'étoient des Faunes, Satires, Silvains, ou autres Incubes qui les venoient embrasser la nuit. Effectivement quand on est surpris de ce mal, ce qui n'arrive jamais qu'en dormant, on s'imagine toujours être chargé sur tout le corps d'un poids extraordinaire, ou plutôt on se croit saisi par quelque esprit qui se rend Maître de la personne & de tous les membres, en sorte que l'on ne sauroit plus les remuer quoi que l'on vienne à s'éveiller, jusques à ce que ce mal soit passé. Ceux du pais le nomment Sauter & le menu Peuple croit encore aujourd'hui que ce sont des malins esprits qui viennent tourmenter les gens de cette manière. Cependant ce n'est autre chose qu'une oppression

causée par une vapeur épaisse & froide, qui remplit les ventricules du cerveau, & empêche l'action des esprits animaux qui n'étant plus portez aux nerfs avec la même rapidité, ne leur laissent plus la puissance de se mouvoir comme auparavant.

A l'égard du second mal, que je vous ai dit être fort ordinaire dans les pais de Montagnes, c'est un espece de Loupe qui vient toujours à la gorge tant des hommes que des femmes. Elle paroît d'abord comme une petite glande ronde, ou bien elle semble simplement un double menton; mais dans la suite du tems elle croît si extraordinairement, qu'elle devient grosse comme la forme d'un chapeau, & souvent d'avantage. Quelques fois même il s'en forme jusques à trois ou quatre qui pendent sur l'estomac, ce qui, outre la difformité, incommodé beaucoup ceux qui les ont, & le pis est qu'il n'y a point de remede à ce mal, sinon de couper la loupe; remede qui le plus souvent cause la mort du malade. On en attribue généralement la cause aux mauvaises eaux, & sur tout aux neiges fondües, & ce qui le fait croire ainsi, c'est que les trois quarts & demi de ceux qui s'en trouvent ataqués sont, de pauvres gens qui n'ont pas moyen de boire du vin. Ce mal est si général que de dix paisans ou paisannes, il n'y en a pas sept qui en échapent. On l'apelle communément *Goiëtre*, mais les Medecins le nomment du mot Grec *Broncocelé*. C'est cette même maladie que Juvenal designe en quelque endroit en ces termes :

Quis tumidum guttur miratur in Alpibus.

Il y a long-tems que je vous entretiens du Dauphiné, sans vous avoir rien dit de Grenoble en particulier. Ce n'est pas que je l'aye oublié, mais le fil du discours ne l'a pas permis. Cette Ville est située sur l'Isère dans un Vallon, que je ne saurois dire agréable, vû l'aversion naturelle que j'ai pour tous les pais de Montagnes. Elle est devenue Capitale du Dauphiné depuis que Charles VII. y institua un Parlement. Le pais fut donné au Roi Philippe de Valois, par Humbert dernier Prince de Dauphiné, à condition que de là en avant le presomptif heritier de la Couronne, prendroit le titre de Dauphin du Viennois, comme je l'ai déjà dit, & porteroit les armes écartelées de France & de Dauphiné, qui sont d'or au Dauphin d'azur, crété, barbillé & oreillé de gueules. Le Tombeau d'André fils de ce Humbert est dans l'Eglise des Dominicains, qui donne sur la place de Grenette, la plus belle de Grenoble, tant par sa grandeur, que par les bâtimens dont elle est ornée. Le Palais du Parlement en est le principal & le plus beau. On y entre par une Cour bordée de boutiques. La structure en est antique, & les chambres très bien parées. Après cela on peut voir la maison du Gouverneur, qui est grande & d'une vuë fort agreable. L'Eglise Episcopale de nôtre Dame, est encore une pièce d'Architecture remarquable par son ancienneté. Avec tout cela ce qui rend la Ville de Grenoble con-

considerable, n'est assurément pas ce qu'elle a de bâti. Pour en connoître l'agrement, il faut y demeurer quelque tems. On y verra une quantité de Noblesse qui ne sent point la Province, & qui au contraire peut servir de modèle pour la civilité & l'art de se bien mettre; si bien qu'au bout d'un ou deux mois on est étonné de trouver dans le fond de ces montagnes la politesse la plus raffinée de la Cour. La célèbre Chartreuse de S. Bruno, connue sous le nom de Chartreuse de Grenoble, est aussi dans les montagnes à quelques lieues de la Ville. Il faut monter six heures pour y aller, par des chemins, où je suis bien assuré que jamais charette, ni chariot ne se verront, à moins qu'on ne les fabrique sur la place. On n'y va que sur des mulets, qui sont fort communs & les plus beaux du monde en ce Pais ici. Ces montagnes qui semblent n'être faites que pour les Loups & les Sangliers, sont pourtant habitées par quelques humaines créatures. Il est vrai que ces gens là aprochent autant de l'Ours que de l'homme. Ils portent un habit extrêmement grossier qui dure toute leur vie. Il est d'une certaine étoffe roussâtre, de l'aisseur de deux écus, & dont la trame est d'un fil gros comme de la ficelle. Ces pauvres miserables vivent dans une privation de tous plaisirs, qui fait compassion; mangeant du pain dont nos chiens ne voudroient pas (heureux encore quand ils en ont) beuvant de l'eau, demeurant nuit & jour, & faisant toutes leurs affaires

dans une miserable chaumière, parmi les bœufs, les vaches, & les pourceaux, qui font leur ordinaire compagnie : & enfin n'ayant pas la moindre connoissance de ce qui se passe dans le monde.

La Chartreuse est un desert si afreux, que l'on ne sçauroit éviter de tomber dans une profonde mélancolie lorsqu'on y entre. Le lieu où elle est bâtie est entre deux hautes montagnes; si roides qu'à peine une muraille peut elle être plus droite. Elles sont hérissées de pins & de rochers, & dans le fond il ya un torrent, qui court avec une impétuosité, & un bruit qui acheve d'étonner l'esprit. Comme il seroit impossible de marcher le long de ces montagnes sans se precipiter en bas, les Moines ont pris soin d'y tailler un chemin, qui ne peut que leur avoir coûté beaucoup; de sorte que depuis les ponts qui renferment leur clôture, jusques au Couvent, on peut aller presentement avec assez de commodité, aux montées & aux descentes prés. Ces ponts sont justement aux deux bouts dans les lieux les plus étroits, particulièrement celui qui est du côté de Grenoble. Il traverse d'une Montagne à l'autre, quoiqu'il n'ait qu'une petite arcade, sous laquelle passe le torrent dont j'ai parlé. Les Moines ont fait bâtir au bout de ce pont, une petite maison qui en defend le passage, que dix hommes peuvent garder contre cent mille. Il n'est guères plus facile d'arriver à la Chartreuse de l'autre côté, ainsi ce poste peut être considéré comme très fort : mais l'utilité n'en

n'en seroit pas grande; c'est pourquoi je ne pense pas qu'on s'avise jamais de s'en faire. Quand on a passé cela, on trouve une espece de prairie, ou de vallon large de cent pas, & long d'un bon quart de lieue. C'est là que la Chartreuse est bâtie, les Moines y ont depensé des sommes immenses, sans avoir pû réussir à en rien faire de fort beau, le terrain ne le permettant pas. Ils y font encore bâtir tous les jours, & ils le peuvent faire assez commodément, parce qu'ils ont le bois, la pierre & les ferremens sur le lieu même, & que tout cela se travaille par des moulins, qui tournent par le moyen d'un petit torrent qui passe auprès du Couvent & qui leur fournit de l'eau abondamment. Ce Monastere a trois cens mille livres de rente, dont je ne sçauois croire qu'il mange la moitié, quoique les Moines soient obligez de tout faire venir de Grenoble sur des mulets, & qu'ils ne se traitent pas mal : mais on fait bien des choses pour trois cens mille livres. D'abord que j'y fus arrivé, le Pere qui a soin des Etrangers, me fit entrer dans une chambre qu'on appelle l'hôtellerie. On y alluma aussitôt un bon feu. C'étoit la meilleure reception que l'on me pût faire, car j'avois souffert un extrême froid dans les Montagnes. Un moment après le Pere Prieur vint me faire civilité & me donna un Religieux, qui soupa avec moi & qui ne me quita point jusques à mon depart. Comme il étoit encore d'assez bonne heure, j'eus le tems, après m'être bien chauffé, de visiter toute la Maison. Le

Pere me fit voir premierement l'Eglise qui est longue & étroite, faute de place. Les murailles en sont revêtuës de bois comme dans les autres apartemens, à cause de l'humidité du lieu qui non seulement gâte les Peintures & les Ornemens, mais qui cause aussi quelque fois de grandes maladies aux Peres. Nous visitâmes ensuite la Sale du Chapitre général, lambrissée comme l'Eglise, & parée de quelques Tableaux, entre lesquels je remarquai un martire des Chartreux en Angleterre, qui est fort beau. De là nous passâmes dans l'apartement du Roi, & celui de Monsieur l'Evêque, dans lesquels ils reçoivent les personnes d'un rang distingué, car tous les autres vont à l'Hôtellerie où l'on m'avoit mis. Ces apartemens sont propres & joliment meublez, quoique sans magnificence. Ce que je trouvai de plus beau dans leur maison, est la Chapelle des Novices, toute de marbre très curieusement travaillé, avec des bas-reliefs & des peintures. Il y a aussi sur l'Autel un Tabernacle d'ambre, qui est une piece de prix, donnée par un Polonois. Leur Cloître ne pouvant pas être carré comme les autres, n'a qu'une seule rangée de Celules, de plus de trois cent pas de longueur. Après que j'eus considéré tout cela à loisir, le Pere me conduisit dans ma chambre, où l'on nous servit à souper en poisson, car on ne mange point de viande dans leur maison, & l'heure du repos étant venuë, nous nous séparâmes.

Le lendemain matin sur les neuf heures,

res, il vint me retrouver, pour me conduire au lieu de la pénitence de Saint Bruno, qui est au haut de la montagne dans un lieu de très difficile accès, & si froid qu'il ne paroît pas possible que des hommes y aient habité. Cependant ces Peres disent que Saint Bruno y a demeuré toute sa vie, lui & ses six compagnons, dans des grottes taillées dans la Roche qu'on me fit remarquer. Il y a presentement une fort belle Chapelle, enrichie de plusieurs Tableaux, & particulièrement du sien, qui est d'une beauté achevée. On y voit aussi un rocher sur lequel ils pretendent que l'Ange lui aparoissoit tous les jours, & lui aporçoit sa nourriture. Après sa mort, ses compagnons, dont le zele n'étoit aparamment pas si fervent que le sien, furent obligez de quitter cet hermitage, & de descendre une demie lieuë plus bas où est aujourd'hui le Monastere, ce qui leur fut permis par St. Pierre lui même, qui leur aparût & leur promit l'assistance de la Vierge, pourvû qu'ils recitassent tous les jours son office.

Ces Peres vivent dans une retraite & un renoncement au monde & à eux mêmes, digne d'admiration. Renfermez dans la solitude de leurs montagnes, ils ne s'occupent uniquement qu'à la priere, à la contemplation, & à la pénitence; sans prendre aucune part à ce qui se fait sous le soleil, dont ils ignorent jusques aux evenemens les plus considerables & les plus éclatans. Ils ne mangent jamais de chair, jeûnent les trois quarts de l'année, se donnent la dici-

plaine deux fois la semaine, portent le Cilice, passent noëuf heures tous les jours à l'Eglise: observent un silence perpetuel, & enfin s'infligent à eux mêmes des mortifications volontaires, & qui sont aussi rudes que fréquentes; de sorte que si ces gens là sont damnez, ont peut dire qu'ils ont acheté l'Enfer, au même prix que les Saints aquirèrent le Paradis. Comme ce lieu m'avoit inspiré une mélancolie dont je n'étois plus le maître, je fis pendant toute la nuit de serieuses reflexions sur la vanité du monde, qui s'efacèrent dès que j'en fus dehors, & que j'eus pris l'air de la campagne du côté de Chamberi. On passe pour s'y rendre dans un chemin magnifique, que Charles Emanuel Duc de Savoye, fit tailler dans le roc, pour faciliter le commerce à ses Sujets; comme cela se voit par une inscription attachée avec ses Armes au rocher qui sert de muraille. Tout le chemin depuis la Chartreuse jusques là, n'est bordé que de precipices & de rochers qui vomissent mille Torrens impétueux, avec un bruit épouvantable. Mais quand on a passé cet endroit, on trouve une route plus agreable qui reveille un peu les sens, & l'on arrive insensiblement à Chamberi. C'est la Capitale du Duché de Savoye, située entre les Montagnes sur les petites rivieres d'Orbane & d'Esse; elle releve pour le spirituel de l'Evêché de Grenoble. Pour le temporel il y a un Senat ou Corps de justice, comme seroit un Parlement en France, qui juge toutes les causes civiles & crimi-

nel-

DE SAVOYE ET PIEMONT. 129
nelles. Sa jurisdiction s'étend sur tout le Duché. C'est tout ce que je puis vous dire de cette Ville, qui n'est au reste ni grande, ni forte, ni belle. J'y pris un Passeport de Monsieur le President, & continuant mon chemin, je passai par Montmeillan qui n'en est éloigné que de deux lieuës. C'est une Forteresse presque imprenable, autrement que par la famine, ou par le manque de provisions. Elle est bâtie sur la pointe d'une petite montagne qui s'éleve au milieu d'un valon comme un pain de sucre. Pour la Ville qui est en bas, ce n'est qu'un mechant trou, bien moins considerable que mille Villages que nous avons en France. S. Jean de Morienne, où je me trouvai le lendemain, n'est guères plus beau quoi qu'il soit honoré d'un Evêché. J'y pris aussi un passeport que Monsieur le grand Vicaire me fit bien payer: il est vrai qu'il m'a servi pour toute la Savoye, sans que j'aye été obligé d'en prendre d'autre jusques ici. Deux jours après j'arrivai au Village de Lanebourg situé justement au pied du Cennis. C'est ce Mont fameux par sa hauteur, qui surpasse celle de toutes les autres Montagnes des Alpes, & par un Lac profond qu'on trouve au milieu de sa surface. Il faut monter une lieuë & demie pour y arriver, après quoi l'on trouve une plaine d'une bonne lieuë, dans laquelle il y a une auberge où l'on peut, non pas se rafraichir, car je vous assure qu'on n'en a pas besoin, mais plutôt se rechauffer; particulièrement quand on y passe dans la saison où nous

F 5

sona

sommes. Il y a des abîmes de neiges de côté & d'autre, & outre cela il y souffle un vent si froid & si coupant qu'on a bien de la peine à le supporter. Après que j'y eus reposé une heure, je remontai sur mon mulet, car on ne sçauroit passer le Mont Cennis sur d'autres voitures, & je le descendis avec autant de peine que je l'avois monté. Le soir j'arrivai à Suze petite Ville frontiere du Piémont située au pied d'une Montagne, à l'entrée d'une vaste & fertile Plaine qui conduit jusques à Turin. L'air de cette Plaine est pur & sain. Il y a d'agréables prairies, des vins assez bons & de belles Maisons. Les chaleurs n'y sont pas si excessives qu'à Rome, mais elles sont plus grandes qu'en France; de maniere que quand on sort des Montagnes de la Savoye, où le froid se fait autant sentir qu'en lieu du monde, il semble qu'on soit passé tout d'un coup de la Norwege en Italie, ou du plus rude hiver dans le Printems le plus doux. C'est au bout de cette charmante plaine, que la Ville de Turin est située entre les Rivières du Pau & de la Doire, qui lui fournissent commodément toutes les choses qui sont necessaires dans une grande Ville. Elle est entourée de bonnes murailles avec des fosses revêtus, qui sont larges & profonds. La Citadelle est un chef d'œuvre de fortification, aussi le Duc n'a rien épargné pour la rendre magnifique & forte. La Ville est divisée, comme plusieurs autres, en vieille & nouvelle. La vieille a moins de beautez, la nouvelle en a mille pour
une.

DE SAVOYE ET PIEMONT. 131
une. Des promenades & des Jardins charmans, de grandes places toutes neuves & d'une regularité admirable; des rues larges & droites, des Palais où l'Architecture s'est épuisée, des Eglises où la richesse des ornemens, des dorures & des peintures, répond à la beauté des bâtimens; des boutiques remplies de toutes sortes de belles & curieuses étofes; des Académies pour monter à cheval, d'acier & faire des armes; & enfin une Cour, petite à la verité, mais des plus galantes & des plus polies de l'Europe; où les Dames sont d'une beauté à tout charmer, & les hommes d'un air & d'une magnificence achevée. Voilà, Monsieur, la plus juste idée que je sçaurois vous donner de cette Ville. Je n'aurois jamais fait, si je voulois vous faire la description de chaque belle Eglise ou Palais: il y en a trop. Au reste tout ce qu'il y a de remarquable ici est moderne, du moins quelque soin que j'aye pris de m'informer des antiquitez, je n'en ai pu decouvrir d'autres que celles qui sont dans la Galerie de Monsieur le Duc. Elle est remplie de toutes sortes de belles Peintures, de rares Manuscrits, de Medailles, de Vases, & autres curiositez de cette nature. Au deux côtez de la porte du Palais, il y a deux Coulevrines d'une grandeur, & d'une fonte admirable, & un mortier d'une grosseur prodigieuse. De toutes les Eglises de Turin la plus superbe, est la Metropole dediée à S. Jean. C'est un magnifique Dôme, enrichi au dedans de très bel-

les Peintures, & très finies. On y a bâti depuis peu une Chapelle d'une beauté, & d'une richesse qui surprend. L'Architecture en est excellente, & l'or & l'argent y brillent de tous côtez. Elle a été faite exprés pour y mettre le Saint Suaire, qu'on y garde presentement. Vous ne sçauriez croire la dévotion que tout le peuple a pour cette Relique, qu'il croit être le même linceul dans lequel Jesus-Christ fut enseveli, mais il y en a tant d'autres au monde, qu'on ne sçait lequel tenir pour le veritable.

Il faut vous avertir, Monsieur, que je ne continuerai pas mon voyage vers l'Italie, comme je l'avois pensé. Tout est plein d'Espagnols qui font des voleries & des brigandages horribles. On n'entend parler tous les jours que de cela; de sorte qu'à la persuasion de tout le monde, j'ay changé de route & m'en vais par Marseille, d'où je pourrai m'enbarquer de jour à autre pour Gênes ou Ligourne. Je suis Monsieur &c.

De Marseille le Decembre 1639.



LET.



LETTRE VI.

De la Ville de Pignerol. Le Mont Genevre d'angereux passage en Hiver. De la Ville de Sisteron. Description de la Ville d'Aix en Provence. Histoire de la Province. Douceur de son Climat. Beauté de son Terroir. On y trouve quantité de Truffes.



MONSIEUR.

Depuis la lettre que je me donnai l'honneur de vous écrire de Turin, je n'y restai que fort peu de jours, pendant lesquels je n'y vis rien de plus remarquable que ce que je vous avois mandé, hors un extrême amour dans le peuple pour son Souverain. Vous me direz sans doute que cela est ordinaire & naturel dans tous les Pais du monde, & je l'avouë. Mais il faut que vous tombiez d'accord à vôtre tour, qu'il y a du plus & du moins en cela comme en toute autre chose. Je veux dire que les Pié-

F 7

mon-

montois ont pour leur Prince, des sentimens d'amour & de respect, aussi forts & aussi interessans, que des Sujets sont capables d'en concevoir. Il est vrai que la douceur avec laquelle il les gouverne, son grand cœur, son esprit élevé, & mille autres belles qualitez, qu'il possède, contribuent beaucoup à lui gagner ainsi généralement les cœurs.

La Duchesse est dans une parfaite union avec lui: ce n'est pas qu'elle ait oublié quel sang lui a donné la vie, elle aimera toujours la France & les François, dont elle est protectrice déclarée; mais dans les affaires essentielles, cette amitié ne l'empêche point de voir tout ce qu'elle doit au Prince son Epoux & à elle même.

De Turin je vins à Pignerol, après sept heures de marche; c'est une bonne Ville bien fortifiée, avec une Citadelle au dessus, où l'on a tant fait & tant défait, que c'est presentement une des plus fortes places du Roi, & une terrible épine au pied du Duc de Savoye, qui pourroit peut-être bien le faire clocher un jour, s'il n'y donne ordre de bonne heure. Le pauvre Monsieur Fouquet y est mort, & l'on dit qu'il y composa l'admirable livre des Confeils de la Sageffe. Si cela est, il falloit qu'il eût l'esprit bien libre, & bien détaché des choses du monde. Cependant je sçai bien qu'il voulut une fois se sauver, avec les linceuls de son lit qu'il avoit découpez, & que depuis ce tems-là, on lui avoit donné quatre Sentinelles au lieu d'une, aussi bien qu'au Comte de Lausun qui
ne

DE SAVOYE ET PIEMONT. 135
ne croyoit pas, il y a quatre ans, en sortir si librement qu'il a fait. Le Marquis d'Her-ville est Gouverneur de cette place, c'est un grand homme bien fait, brave, & qui entend bien son métier.

Je passai ensuite la longue Vallée de Sestriere, Guillestre, Briançon, & je vins à Ambrun, petite Ville sur la frontière du Dauphiné. Elle est inaccessible d'un côté, à cause de la roideur du rocher sur lequel elle est bâtie, & quant à l'autre, il n'y a que de simples murailles pour defence, encore sont-elles assez mauvaises. Il y a un Archevêché tenu par Monsieur de Genlis, Neveu de Monsieur le Marquis de Genlis Lieutenant General des Armées du Roi, & Capitaine Lieutenant de la Compagnie des Gendarmes de Monsieur le Duc d'Anjou. Ce Prélat s'est signalé contre les Barbets. Il a campé tout cet Été, & se trouva en personne au combat de Salbertrand, ce qui lui a donné un tel credit & une telle autorité dans le Pais, que, quand je montrai son Passeport à Gap, le Major qui y commandoit me dit que si j'en avois un du Roi lui même, il ne seroit pas meilleur, la verité est qu'il me le donna fort avantageux, parce que j'avois l'honneur d'être bien connu de son Oncle, & qu'il le sçavoit bien. Il me retint aussi deux jours à Ambrun où je fis fort bonne chere.

Mais il faut que je vous dise l'embaras où je me trouvai en passant le Mont Genève. Il n'est pas si haut ni si grand que le Cennis, cependant je souffris plus à le monter & à
les

le traverser, que je n'ai fait en jour de ma vie. J'avois pris à quatre ou cinq lieues de là un mechant cheval de Paisan, qui ne valoit pas cinq sols, & un guide qui ne sçavoit point du tout les chemins, de sorte que nous nous égarâmes dans la neige. Mon cheval qui en avoit jusques au delà des sangles, ne vouloit plus avancer du tout, si bien qu'il me falut descendre, & lui frayer la route moi même, jusques à certains bâtons que j'aperçois de loin, & qui marquoient le chemin. La difficulté étoit de gagner jusques là, le froid m'avoit faisi & mon cheval aussi, d'une maniere à ne pouvoir presque plus remuër les jambes, d'ailleurs il faisoit un vent terrible, qui me chargeoit de la neige du ciel en même tems que j'avois tant de peine à me debarasser de celle de la terre. Enfin je me vis sur le point de demeurer là, & d'y mourir miserablement, ce que je n'aurois assurément pû éviter si je n'avois reconnu à quelques vestiges noirs, qu'il y avoit un Village là tout auprès. Alors j'abandonnai le cheval & le conducteur avec mes hardes, & je fis les derniers efforts pour me rendre jusques à ces maisons, où j'arivai par la grace de Dieu. J'y trouvai de pauvres miserables, qui me reçurent avec toute la charité possible, dans une chaumiere où il y avoit des bœufs, des vaches, des moutons, chats, chiens, & gens tous mêlez les uns parmi les autres dans une misere profonde. Cependant ce lieu, tout pauvre qu'il étoit, me parut plus charmant que les plus somp-

tueux

tueux Palais que j'aye jamais vû. Il me sembloit être revenu de la mort à la vie, tant je trouvai de douceur & de soulagement quand je fus entré dans cette étable, où il faisoit chaud comme dans une étuve. Je priai ces gens d'aller aider au pauvre malheureux que j'avois laissé dans la neige avec le cheval, & ils y arriverent tout à tems pour le secourir, car un demi quart d'heure plus tard c'étoit fait de lui. Lors que je le vis venu, je fus content, & comme le froid m'avoit extrêmement fatigué je me couchai sur de la paille, & je dormis toute la nuit d'un sommeil fort doux. Le lendemain, ils me donnerent un morceau de pain qui étoit noir comme de la terre, avec un peu de fromage sec & salé, dont je fis grande chere. Ils me dirent que pendant six mois de l'année, ils étoient ainsi enterrez dans la neige sans pouvoir aller ni venir, jusques à ce qu'elle fût fonduë, & qu'ils passioient comme cela leur triste vie parmi les bêtes, dans l'ordure & dans la puanteur.

Je reconnus bien tôt aux discours & aux manieres de ces pauvres gens, qu'ils étoient de ceux qu'on appelle *Barbets*, quoiqu'ils prissent un grand soin de le cacher. Les *Barbets* sont les Reformez des Vallées. Les Piémontois & les Savoyars s'étant accoutumez à les designer par ce nom, la haine de la Religion la fait dégénérer avec le tems en injure, quoiqu'en lui même il n'ait aucune desagreable signification. En effet, le mot de *Barbets* vient de celui de

de *Barbe* qui en langage du païs signifie Oncle, & encore un homme ancien & vénérable, si bien qu'en plusieurs endroits des Valées on appelle encore ceux que l'on veut honorer *Barbe Jean*, *Barbe Pierre* &c. Cette qualité de *Barbe* étoit passée en telle considération parmi les Reformez du lieu, qu'ils ne croyoient pas pouvoit donner un titre plus honorable à leurs Ministres, qu'ils nommoient par cette raison *Barbedu Plessis*, *Barbe du Menil* &c.

C'est à cause de cela que par sobriquet on a depuis appelé les Protestans de ce Païs, *Barbets*, de la même maniere qu'on les nomme en France *Huguenots*, & en Flandre *Gueux*.

Sisteron est une Ville située sur la *Durance*, & si peu considerable que ce n'est pas la peine de barboüiller du papier à vous la depeindre, sa Citadelle est située sur une Montagne fort escarpée, & par conséquent forte, mais elle est si petite qu'à peine y pourroit on loger trois cent Soldats.

Le Gouverneur de cette place est un vieux Officier fort connu & fort estimé dans les Troupes, il s'apele le *Marquis de Vallevoir*. L'equivoque de son Nom lui pensa une fois coûter la vie. Il se promenoit seul vers le soir sur les Remparts d'une Ville dont il étoit Gouverneur; un nouveau soldat qui pour lors étoit en faction, & qui ne le connoissoit point, lui ayant crié le *qui va là*, il répondit *Vallevoir* qui est son nom, cependant le Soldat n'en étant point informé & prenant ce mot de *va le vort*,
pour

pour un refus de decliner son nom où la qualité, lui dechargea son mousquet dans le ventre, dont il pensa mourir.

De *Sisteron*, je vins en un jour & demi à *Aix*, qui n'est qu'à cinq lieues d'ici. C'est la Capitale de Provence. Elle reconnoit pour Fondateur *Caius Sextius* Consul Romain, & fut apelée de son nom *Aqua Sextia*, à cause des bains tiedes qu'il y avoit fait bâtir, & qui se voyent encore aujourd'hui hors les murailles. La Ville est située dans une belle campagne fertile en bons vins. Elle n'est pas grande ni forte, mais elle est bien agreable. Il y a quantité de maisons neuves fort belles, & bâties à l'italienne, la Noblesse de Provence étant sans contredit celle de France, qui depense le plus volontiers en Bâtimens. On en voit dans cette Province un très grand nombre de parfaitement bien entendus, & qui pourroient passer pour de petits Palais. La Metropole nommée *St. Sauveur* merite d'être visitée, à cause des Tombeaux de quatre Comtes de Provence. & d'une petite Chapelle souterraine où l'on dit que *Ste. Madeleine* est morte, dans laquelle les femmes n'oseroient entrer de crainte d'être frappées de mort subite, mais particulièrement à cause d'un bel ouvrage de Marbre blanc qu'on y voit. C'est une grande Cuve enrichie de reliefs qui sert de Fonds baptismaux. Elle est posée au milieu de huit Colomnes, que les uns disent être de pierre factice, & les autres simplement de Marbre. Ces Colomnes soutiennent un Dôme qui forme
une

une espece de Chapelle enfermée dans une autre.

Il y a encore à Aix un Bâtiment remarquable, c'est le Palais de Justice, qui fait face à la place des Prêcheurs, la plus belle de la Ville, par sa propreté, par sa grandeur, & par les beaux Edifices dont elle est ornée: quant au Palais, il est ancien. On y voit encore un appartement, où les Comtes de Provence ont demeuré, dans lequel il y a une fort belle chambre, qu'on apele aujourd'hui la chambre du Roi. Elle est dorée & remplie des Portraits de nos Rois. Après qu'on a satisfait sa curiosité dans ce lieu là, on peut s'aller promener au Cours. Il est long de huit cent pas, & large de quinze, sans compter les ruës pavées qui sont aux deux côtez & par où passent les carrosses; il est clos de balustrades de bois, & ombragé par tout de grands arbres touffus, qui donnent une si agreable fraîcheur en Été, qu'on pouroit s'y promener à trois heures après midi sans incommodité. D'espace en espace, on y a mis des bancs de pierre, où l'on se repose quant on est las. Les maisons qui bordent ce Cours, sont toutes fort belles & habitées par des Personnes de qualité qui aiment mieux demeurer là qu'ailleurs, à cause de l'agreable vuë, & de la commodité de la promenade, dont elles peuvent jouir sans quitter leur maison de vuë. Ce lieu est le rendez-vous général du beau monde, qu'on y trouve tous les soirs en grand nombre. On y voit des femmes bien faites; mais il faut avoïer que dans
cette

cette Ville, les hommes surpassent les femmes en beauté. C'est une merveille de voir les jeunes Gentilshommes d'Aix, il y en a dix ou douze entr'autres qui ne cedent point aux plus charmantes Dames. Ce sont des teints de lis & de roses, des yeux de feu & des bouches admirables, enfin des Adolpes & des jocondes. C'est aussi ce qui fait dire communément en Provence au sujet de la beauté, *Hommes d'Aix, & Femmes de Marseille.*

Ce qui contribué encore beaucoup à rendre Aix considerable, c'est son Parlement, qui tient toute la Provence sous sa juridiction. Il fut institué par Louis XII. l'année 1501. Son Archevêché est Metropolitain d'une Province Ecclesiastique fort étenduë. Ce fut St. Maximin Disciple de St. Lazare qui en fut le premier Evêque.

Depuis que le Comté de Provence fut demembré de l'Empire Romain, il a passé sous la Domination de plusieurs Maîtres, dont il seroit trop long de vous faire le denombrement. Il suffira de vous dire qu'il fut annexé à la Couronne de France, par René Roi de Naples & de Sicile, Comte de Provence, qui le donna à Louis XI. avec des conditions & des Privileges qui n'ont pas duré plus long-tems que ceux des Provinces de Languedoc, Dauphiné, Bourgogne, Bretagne &c.

Le Climat de cette Province est fort doux; il n'y gèle presque jamais, mais en recompence il y fait des vents terribles. Généralement parlant elle est montueuse, ce
qui

qui fait que la moitié de la terre n'est pas cultivée, encore le peu qui reste de bon est-il si plein de pierres, qu'il semble qu'on les y ait portées exprés. Les Païsans les ôtent à mesure qu'ils y travaillent, & en font des murailles autour de leur champ au lieu de hayes, qui sont presque par tout hautes de trois pieds, ce qui rendroit le Païs d'un fort difficile accès à la cavalerie, au cas qu'on y voulut faire la guerre.

Cette terre sèche & pierreuse n'étant propre ni pour les bleds ni pour l'herbage, produit en recompense des vins excellens, & des olives à foison, dont il se fait de l'huile qui passe pour la meilleure & la plus douce de l'Europe. Quant aux vins, il y en a de plusieurs sortes, le plus commun est le vin rouge qui ne le cede guères au Bourguignon. Il y en a outre cela de paillet, de blanc, & du muscat délicieux. Le meilleur croît à la Ciotat petite Ville entre Marseille & Toulon; je ne vous dirai point s'il est bon, on en boit assez à Paris pour que vous sachiez bien ce qui en est. Les Provençaux ont outre cela un vin mixtionné, dont ils font grand état, & qu'ils apelent de la Malvoisie. On trouve encore ici en quantité des Ortolans, de bonnes Cailles, des Perdrix rouges, & quelques Francolins. Je ne sçai si vous avez vu de ces sortes d'oiseaux. C'est proprement une Perdrix rouge, même chant, même plumage, à le réserve que le Francolin a les plumes des ailes marquetées de noir & de blanc, qu'il a les jambes un peu plus petites,

DE PROVENCE ET LANGUEDOC. 143
tes, & la chair, dit-on, est bien plus délicate. Cependant pour les faire connoître, le cuisinier y fiche ordinairement une plume de l'aile sans quoi on ne les pourroit pas discerner, ni s'apercevoir qu'il y en eût. Il n'en est pas de même des délicieuses Trufes qu'on mange ici & à si bon marché, car bien qu'on les serve cachées sous une serviette, afin qu'elles ne se refroidissent pas, elles rendent une odeur si charmante, que toute la chambre en est d'abord parfumée. Vous en mangez beaucoup à Paris de sèches dans les ragous, mais ce n'est rien: il faut les avoir fraîches pour les bien goûter, & mordre dedans comme dans une pomme, après en avoir seulement ôté la peau. On en voit ici de grosses quasi comme le poing, & d'une saveur admirable. La Trufe est un mets que tout le monde aime, néanmoins une coûtume tyrannique, a défendu aux filles d'en manger, du moins en compagnie.

Les Trufes sont une production de la terre qui n'est ni plante, ni herbe, ni champignon; c'est un espece de pomme de terre, qui se forme en très peu de tems, & qui se trouve toujours à demi pied de profondeur. Vous avez bien entendu dire la maniere dont on les decouvre. Cela se fait avec des Pourceaux qui sentent où elles sont, car sans cela il seroit impossible d'en venir à bout. Le Païsan qui les cherche se tient toujours auprès de ces pourceaux, particulièrement quand il les voit remuer la terre, & d'abord qu'il en aperçoit
une

une, il s'en fait, & continué ainsi jusques à ce qu'il en ait trouvé cinq ou six livres, qu'il vient vendre au marché, où il les donne pour sept ou huit sols la livre.

Il y a de plusieurs sortes de Trufes, comme il y a de plusieurs especes de Champignons, les unes grosses, les autres petites, de rondes, d'irregulieres dans leur figures, de blanches, de grises, & de noires. Celles d'Asie sont d'une couleur grisâtres & petites, aussi ne sont elles pas bonnes. Celles de Barbarie, qui passent au goût de beaucoup de gens, pour les meilleures, sont grosses & charnues, mais grises aussi. Pour celles de Provence que je prefere sans difficulté à toutes les autres, elles sont, si non tout-à fait noires, au moins en partie, & d'ailleurs tachetées, charnues & succulantes. La meilleure maniere de les faire cuire, est dans la braise. On assure que lorsque l'Automne est pluvieuse & qu'il a fait beaucoup de Tonnerres, il y aura l'année suivante abondance de Trufes. Il est certain que l'on n'a pas bien connu encore la cause terminale des Trufes, & peut être en doutera-t-on encore long-tems, à moins que l'on ne s'en veuille rapporter à ce qu'en a écrit Monsieur Clary Avocat de Vaïson. Il dit que les Trufes se pourissent dans la terre au commencement de l'Été, & que de leur corruption il s'engendre toujours une grande quantité de Papillons d'une espece particuliere, lesquels servent à leur tour à la génération des Trufes, dont ils ont tiré la leur. Il pretend que cela arrive par le frai
de

de ces animaux dans de certaines fentes qui se font en terre au lieux où ces Trufes avoient pourri, d'où est venu le proverbe *ubiuber, ibituber*, & qu'aussitôt après les crevasses se referment & les trufes y viennent une autrefois. Ce qu'il y a de certain, c'est que la Trufe n'est à proprement parler qu'un amas d'un certain suc de la terre qui s'assemble & qui forme la Trufe. C'a été le sentiment de Pline, & il n'a pas fait de difficulté de dire que ce n'étoit que de la terre transformée. Pour prouver son opinion, il raporte que de son tems un nommé Lartius Licinius auparaavnt Préteur à Rome, & lors Gouverneur en Espagne, trouva un denier Romain en mordant dans une Trufe lequel même lui gâta une dent.

Après les Trufes on ne sçauroit rien manger de plus delicieux que les gros raisins de ce Païs, qu'on a le secret de conserver jusques au mois de Mai, avec la même fraîcheur que s'ils ne faisoient que de sortir de la vigne. C'est un plaisir de voir les grandes corbeilles pleines que les Païsans en apportent tous les jours au marché. Cela rapelle l'Automne au milieu de l'Hiver, aussi bien que ces arbres qu'on appelle Arbousiers. Ils sont verts en tout tems comme le Laurier, & portent leur fruit jusques au Carnaval qui semble quasi une fort grosse fraise; mais sa bonté n'égale pas sa beauté, car il est plein de petits grains comme du sablon. Ajoûtez à cela les excellentes figues qui sont si communes en Provence, & quelques pêches; & voilà, je croi tout

ce qu'on y trouve de fruits. Cependant si l'on veut être en paix avec les Provençaux, il ne faut pas leur dire cela; car, comme il n'y a pas de gens au monde plus prevenus en faveur de la Patrie qu'eux, ils se feroient égorger pour en soutenir les intérêts jusques dans les choses les plus indifférentes. Vous les tueriez plutôt que de leur faire avouer que la Provence n'est pas la Province de France, où il croît non seulement le meilleur bled & les meilleurs fruits, ce que l'on ne leur contesteroit peut être pas; mais ils veulent de plus qu'il y en ait en abondance, quoique le contraire paroisse d'abord à tous les Etrangers qui y viennent. Ils passent même jusques à soutenir que c'est un país d'herbages, de beurre & de lait, quoique la moitié toute entière de la terre soit en friche à cause des montagnes qui la rendent impraticable. Il est vrai que le peu qu'il y en a de cultivée rapporte un revenu incroyable à ses Maîtres, & je puis vous assurer que l'on n'en a pas beaucoup pour vingt mil livres, sur tout dans le Territoire de Marseille, ou ce qui ne seroit considéré ailleurs que comme un champ assez mediocre, est une ferme de cinq cens écus. Mais c'est de cela même que je tire une conséquence incontestable que le país n'a pas en abondance les choses nécessaires à la vie. S'il en étoit autrement, les denrées ne seroient pas si chères. C'est la disette, qui en fait le prix, comme la grande quantité en fait le bon marché. J'avoue que si l'on veut prendre

le

DE PROVENCE ET LANGUEDOC. 147
le Canton d'Hieres pour toute la Provence, elle sera tout ce qu'on veut qu'elle soit, & quelque chose encore de plus. Car assurément il peut disputer à celui de Blois le titre de Jardin de la France. Les Orangers, les Citronniers, & les Grenadiers y sont plantez en pleine terre, & croissent avec autant de facilité, & aussi peu de soin que les Chênes & les Chataigniers font ailleurs. Cela vient de ce que ce terroir est exposé au Soleil dans une certaine situation heureuse qui en reçoit toute la chaleur & les favorables influences; de manière que, quand l'Hiver se fait sentir le plus vivement au reste de la Provence, on trouve dans ce lieu un azile contre ses rigueurs. Je remets à vous parler de Marseille à ma première lettre; je suis avec beaucoup d'attachement, Monsieur &c.

De Marseille le... Fevrier 1690.



G 2

LET-



LETTRE VII.

Histoire de la Ville de Marseille. Aversion des Marseillois pour les François. Description de cette Ville. De la nouvelle Ville. De l'Abaye S. Victor. Des Galères de Marseille. Etat pitoyable des Forçats. De l'Arcenal de Marseille.

M

ONSIEUR,

La Ville de Marseille est sans contredit une des plus anciennes de France. Sa fondation aussi bien que celle de beaucoup d'autres, n'est pas fort certaine. Ce n'est pas que la plupart des Auteurs ne conviennent qu'elle n'ait été premièrement bâtie par les Phocéens. La question est de sçavoir qu'elles gens c'étoient que ces Phocéens, de quel pais, & quelle raison les avoit amenez sur cette côte. Pline (a) pretend que c'étoient des Grecs venus de la Phoc-

(a) Lib. 3. c. 4.

DE PROVENCE ET LANGUEDOC. 149
cide petite Province de Grece, voisine du Golphe de Lepante, & qui n'étoit considérable que par le fameux Oracle d'Apollon de Delphes: mais (b) Ammien Marcellin soutient que c'étoient des habitans de Phocée petite Ville de l'Jonie dans l'Asie mineure, laquelle ils furent contraints d'abandonner pour fuir les cruautéz de Cyrus Roy de Perse, & son sentiment se trouve apuyé de l'autorité d'Herodote (c).

Je trouve dans l'abrégé de Justin (d) trois ou quatre circonstances si remarquables touchant l'établissement des Phocéens en ce pais, que je ne sçauois les passer sous silence.

Il dit que ces Peuples nouris dans le travail & dans le tumulte des armes, après avoir couru plusieurs fois la Mediterannée & s'y être distinguez par des actions d'éclat, & après avoir fait alliance avec les Romains, vinrent enfin aborder à cette Côte dans le dessein d'y bâtir une Ville. Comme il n'y avoit pas d'aparence de l'entreprendre avec succès sans le consentement de Nannus Roy des Segobrigiens & Seigneur de tout le pais, ils jugerent à propos de lui deputer leurs chefs nommez Simos & Protis pour le prier de leur en acorder la permission. Il se rencontra par hazard que Nannus étoit occupé ce jour là aux preparatifs du mariage de sa fille Gyp-

G 3 tis,

(b) Lib. 15.

(c) Lib. 1.

(d) Lib. 43.

tis, laquelle devoit selon l'ancienne coutume se choisir elle même un Epoux; ce qui se faisoit en presentant de l'eau pour laver, à celui dont la Princeffe faisoit choix. Nannus avoit donc fait assembler tous les Seigneurs de son Etat pour cette importante cérémonie, & les plus considérables aussi bien que les mieux faits en atendoient la fin avec un égale impatience; chacun d'eux se flatant que la decision s'en feroit en leur faveur. Mais ils furent tous bien surpris quand ils virent que Gyptis, sans s'arrêter à aucun d'eux, fut demêler les Phocéens parmi la foule des pretendans, & offrit l'heureuse Ablution à Protis. Nannus ne desapprouva point le choix de sa fille, & vous jugez bien que Protis n'eut pas de peine ensuite à obtenir la permission qu'il demandoit, ni même toute l'aide & le secours dont il eut besoin. En effet, tant que ce Roi vécut, ils jouirent d'un parfait repos, & à l'ombre de sa protection, ils travaillèrent avec tant de succès à l'établissement ferme & solide de leur Ville, qu'au tems de sa mort, ils furent en état de causer de la jalousie à leurs voisins. Cette jalousie leur attira dans la suite des guerres, dont ils eurent pourtant le bonheur de se tirer toujours à leur avantage.

La première & la plus considérable fut contre les Génois qui ne se sentant pas assez forts pour leur tenir tête, eurent recours à l'artifice, & engagerent adroitement dans leur parti Comanus fils de ce même Nannus qui les avoit si bien reçus. Celui-ci

gagné

DE PROVENCE ET LANGUEDOC. 151
gagné par leurs discours artificieux resolut avec eux la perte de Marseille, & fit dessein de la prendre par surprise. Il choisit le jour que l'on célébroit la fête de Flore, & pour cet effet il envoya dans la Ville des hommes affidés qui y allèrent sous prétexte de devotion, & qui y furent reçus honnêtement, comme on avoit accoutumé de recevoir les Etrangers. Outre ceux là, il y en fit conduire beaucoup d'autres sous des chariots couverts de joncs & de paille, & pour soutenir les uns & les autres, il fit avancer à la faveur de la nuit une armée considérable jusques derriere la montagne voisine. Cette armée avoit ordre d'entrer dans la Ville à un certain signal qui leur seroit donné un peu avant le jour, & lorsque (tout le Peuple étant endormi) les soldats, qui étoient entrez le jour précédent, se seroient saisis des portes & de toutes les avenues: mais l'entreprise fut découverte par une Dame parente du Roi même. Cette Dame allarmée pour la mort presque certaine d'un jeune Grec qu'elle aimoit avec passion, lui découvrit tout le secret de la conspiration dans les momens de leurs embrassemens. Aussi tôt il courut en avertir les Magistrats, qui firent faire main basse sur les Génois & sur les Segobrigiens, tant ceux que l'on prit dans la Ville, que ceux qui étoient cachez dans les chariots, & de cette sorte elle fut délivrée. Cependant ils ne se contenterent pas de cet avantage, ils marcherent contre le Roi qui étoit caché derriere les montagnes avec

G 4

son

son armée, & le prenant au dépourvû, lui tuèrent sept mille hommes de ses troupes. Lui-même demeura mort sur le champ de Bataille. C'est de là, dit Justin, que les Marseillois prirent la coutume de fermer leurs portes les jours de fêtes, de faire le Guet & la Garde, & d'examiner les Etrangers.

Depuis ce tems, ils s'augmenterent toujours en force & en puissance, & se rendirent redoutables à leurs voisins. Comme ils avoient fait alliance avec les Romains avant même que d'avoir bâti leur Ville, on peut dire qu'elle est née dans l'Alliance de ces Maîtres de la Terre. En effet, les Romains la considérèrent toujours sur ce pied là. Il est vrai que jamais Alliez n'ont été plus fidelles que le furent les Marseillois à leur égard. Justin en rapporte un exemple qui merite d'être mis ici comme l'un des plus rares dont l'Histoire ait jamais fait mention. Les Marseillois, dit-il, ayant appris au retour des Ambassadeurs qu'ils avoient envoyez porter leurs offrandes au Temple d'Apollon de Delphes, que la Ville de Rome avoit été prise & sacagée par les Gaulois, furent si véritablement touchés de cette nouvelle qu'ils en ordonnerent un deuil public. C'étoit beaucoup faire sans doute que de témoigner tant d'amitié pour une malheureuse Ville Alliée, dans le tems que les Victorieux pouvoient venir fondre sur eux mêmes; cependant ils n'en demeurèrent pas au simple deuil. Ils passerent jus-

DE PROVENCE ET LANGUEDOC. 153
jusques au secours, & sachant que les Romains avoient acheté la paix de leurs ennemis à un prix si haut, qu'il leur étoit impossible de fournir la somme dont ils étoient convenus, ils vendirent jusques aux bagues & aux oreillettes de leurs femmes, & en envoyèrent l'argent à leurs misérables Alliez. En recompense d'un service si essentiel & si extraordinaire, les Romains accorderent aux Marseillois des Privilèges qui les exemptoient pour jamais de toute sorte de Tribut & d'hommage, & de plus, firent avec eux une Alliance en des termes si honorables que la Ville de Marseille y paroissoit presque en égalité d'honneur & de rang avec celle de Rome. Ils firent même quelque chose de plus; car depuis ce tems là, les Bourgeois de Marseille eurent place aux jeux & aux spectacles dans les bancs des Senateurs de la Republique. Honneur qui depuis ne fut accordé qu'avec peine aux plus grands Princes.

Je serois trop long si je voulois faire ici la continuation de cette Histoire, quelque soin que je prisse de l'abrèger. Il suffira donc de vous dire en peu de mots, que le Gouvernement de cette Ville fut premièrement Aristocratique, & qu'après avoir reçu quelques changemens à diverses fois, le pouvoir Souverain fut enfin remis entre les mains de six cent Notables, entre lesquels on en choisissoit quinze qui avoient le soin du détail des affaires. Marseille se rendit encore considérable en ce tems là par le grand nombre de Sçavans & d'Hommes

Illustres, par les Sciences & par les Arts qu'elle produisit. Il y avoit des Colléges & des Académies si célèbres & si estimées, que l'on y venoit étudier de toutes les parties du monde. D'ailleurs il n'y avoit point de peuples qui entendissent ni qui observassent mieux que les Marseillois, les véritables règles de la Police, de la civilité, des bonnes mœurs, & généralement de tout ce qui peut rendre la société civile douce & commode. Ce qui a fait dire à Justin & à Strabon, qu'il sembloit que la Grèce eût été transportée en Gaule, & que la Gaule eût été transportée en Grèce.

Un des premiers Illustres de Marseille, fut un célèbre Medecin nommé Critias ou Crinias, qui parut peu de tems après Hippocrates. Il fut selon Plin l'Inventeur d'une nouvelle sorte de Medecine, mais qui étoit aussi superstitieuse qu'extraordinaire, car il observoit le cours des Astres, & ne faisoit prendre ses remedes qu'encertains tems & certains momens, & il faisoit observer les mêmes règles dans le boire & le manger. En ce tems ici, & au pais où nous vivons, on se mocqueroit assurément d'un tel Medecin, mais comme l'on avoit alors des idées fort différentes des nôtres, cette invention lui réussit parfaitement bien. Le Peuple ignorant & toujours admirateur des choses qu'il n'entend pas, ne se trouvant desabusé par aucun Sçavant, admira si bien cet homme qu'il étoit regardé comme un Dieu, & en effet il gagna tant de bien qu'après avoir fait des dépenses

DE PROVENCE ET LANGUEDOC. 155
ces Royales pendant sa vie, & avoir fait rebâtir plusieurs Villes, il laissa en testament à sa mort dix mille Sesterces, valant 250000 écus pour faire rebâtir les murailles de Marseille.

Un autre Medecin nommé Charmis, qui ne fut guères moins fameux que celui ci, lui succeda, & quoique sa methode fût tout à fait extravagante & cruelle, puisqu'il faisoit baigner ses malades dans l'eau^(a) froide, même au cœur de l'hiver, vieillards & jeunes gens, il ne fut ni moins suivi ni moins riche que Critias, tant il est vrai qu'il suffisoit de promettre aux hommes la guérison de leurs maux, & une prolongation de vie, pour les faire donner aveuglement en tout ce qu'on voudra.

Quelque considérable & puissante que fût la Republique de Marseille, elle ne l'étoit pourtant pas assez pour se maintenir par ses propres forces contre tous les voisins qui étoient ses ennemis. Cela fut cause qu'elle ne subsista pas long tems après la chute de l'Empire Romain, & si nous en croyons plusieurs Historiens, elle fit hommage à la France dès le tems de Louis le Debonnaire. Il est pourtant inconteftable que long tems depuis elle fut gouvernée Souverainement par des Comtes particuliers, la race desquels ayant fini en

G 6 la

(a) Antonius Musa Medecin d'Auguste suivit depuis la même methode, & la mit en pratique avec succès en la personne d'Auguste même, qui le recompensa magnifiquement. Mais peu de tems après ayant ordonné un semblable bain à Marcellus, Neveu d'Auguste, ce jeune Prince en mourut.

la personne de Roncelin qui se fit Moine, la Souveraineté de la Ville demeura aux habitans mêmes qui se Gouvernerent encore en Republicains jusques à l'année 1257. Ce fut en ce tems là que se sentans trop foibles ils se donnerent volontairement au Roi Charles I., à condition que la Ville de Marseille & son territoire, qui s'étend deux lieues à la ronde, seroit exempt de toute sorte de Tailles, Charges & Impôts; que le Roi ne pouroit non plus tirer aucune Douane d'entrée, ni de sortie du Port; qu'elle seroit gouvernée par quatre Consuls perpetuels, dont l'élection apartiendroit aux Bourgeois; & que le Roi y pouroit seulement envoyer de sa part un Viguiier; Qu'elle ne seroit point tenuë de recevoir aucune garnison, ni de souffrir aucune Citadelle, autre que celle de nôtre Dame de la Garde. Il y avoit encore plusieurs autres articles de cette nature qui subsisterent, jusques au voyage que le Roi y fit, à l'occasion d'une mutinerie qui étoit arrivée contre le Duc de Guise General des Galeres, & qui fut cause que le Roi abolit tous ses Privileges. Il y fut avec une Armée & y entra par la Brèche, comme dans une Ville de Conquête. Les Marseillois qui mouroient de déplaisir, firent pourtant bonne mine à mechant jeu autant qu'ils purent, & reçurent le Roi avec toutes les marques de respect & d'amour, qu'ils pûrent lui donner. Cependant Sa Majesté fit entrer dix mille hommes qui se saisirent des Postes, & logerent chez les Bourgeois; après quoi elle

elle leur dit, qu'ayant remarqué le grand nombre de jolies Bastides qu'ils avoient dans le Territoire, elles lui avoient tellement plu, qu'elle avoit resolu d'en faire aussi bâtir une, & ce fut la Citadelle qu'on voit à l'embouchure du Port sur la main droite en entrant, avec le Fort S. Jean qui est de l'autre côté. Les Marseillois voyant bien, que toutes leurs raisons seroient inutiles, se teurent & souffrirent de bonne grace ce qu'ils ne pouvoient empêcher, sur quoi on fit en ce tems là une chanson assez plaisante, dont je ne scaurois m'empêcher de vous rapporter deux couplets, je ne sçai si vous les entendrez c'est du Provençal.

*A dit que voulié, bastir Citadelle
Et n'autres d'abort
Sian esta d'acord
Par force.*

*Serein ses souldats, ferein seintinelle
Li seiren fideau
Jusques au tombeau
Par force.*

Que ce soit par force ou non, il est certain que la plupart des anciens habitans de cette Ville, soupirent encore profondément, toutes les fois qu'ils racontent cette histoire; & même que depuis ce tems-là ils ont conçu une aversion horrible contre tous les François, qu'ils apelent *Boutillons*, & *Marjeasses*. Lors qu'entr'eux, ils parlent

d'un *Francillot*, c'est toujours comme d'un homme de rien, & d'un misérable; aussi tiennent ils à injure qu'on les apele François, ni qu'on les prenne pour tels. On me contoit l'autre jour à propos de cela, que dans la dernière Paix que le Roi fit avec les Algériens, il envoya des Commissaires sur toutes leurs Galeres, & dans tous les Bains d'Alger pour en retirer les Esclaves François; & que s'étant adressez à un Provençal, qui ne faisoit aucun mouvement pour se faire enregistrer sur le rôle, ils lui demanderent s'il n'étoit pas François, à quoi il repondit que non; & d'où est tu donc? Lui demanda l'un des Commissaires, je suis de *Marseille*, repondit il; hé bien repartit l'autre, écris à ton Roi de *Marseille* afin qu'il te retire d'ici. Cette histoire qui vous paroitra sans doute un conte fait à plaisir, est si vraie, que je connois des gens, qui en ont été eux mêmes les témoins, & si vous aviez été ici vous n'y trouveriez rien d'incroyable. Leur animosité contre les François paroît en toutes rencontres, jusques là que si quelque *Marseillois* donne sa fille à un homme de notre Nation, ou seulement fait amitié particulière avec lui, il s'expose par là, à la haine & au mepris de tous les autres, & une fille ne trouveroit pas non plus à se marier, qui auroit reçu les visites d'un François; enfin ils leur sont opposés en tout & par tout. Il faut pourtant excepter la Noblesse de cette regle generale, il n'y en a point en France de plus ancienne, ni de plus polie que celle de Provence; à quoi on peut

DE PROVENCE ET LANGUEDOC. 159
peut ajouter, de mieux intentionnée pour le service du Roi.

Le langage Provençal est extrêmement dur & désagréable, principalement celui de *Marseille* & du territoire. Il n'est pas croyable combien l'accent & la prononciation change le parler, il n'y a presque point de différence dans les mots entre le Languedocien & le Provençal, & toutefois, l'un est amoureux & agréable, & l'autre fait peur à entendre. On ne s'en aperçoit jamais mieux qu'en arrivant. Il me souvient que le premier jour que je fus venu en cette Ville, je vis une Demoiselle de bon air, qui voulant détourner son parent de quereler avec une femme du commun, lui disoit, *hai mon Cousin laché sta quelle fremme, non sabais pas qua cau à la teste dau Diable, ce quelle prononçoit si grossierement que j'en fus étonné.* Cela me fit dire quelques jours après à un Gentilhomme qui me demandoit ce qu'il me sembloit de leurs *Marseilloises*, que je les trouvois très belles & très bien faites, mais qu'il faudroit qu'elles fussent muètes; & sur ce qu'il me demanda pourquoi cela, je lui repondis que c'étoit parce que leur langage assommant feroit fuir tous les Amans François, que leur beauté leur auroit attiré. Mais il me repartit fort bien, que cela n'étoit point nécessaire parce qu'elles n'en veulent point de cette Nation.

La Ville de *Marseille* est une des plus peuplées de France, mais il y a le tiers d'Etran-

trangers. Ce qu'il y a de vieux dans cette Ville, n'est ni grand ni beau, au contraire les ruës y sont petites, tortuës, hautes, & basses à cause de la Coline sur laquelle cette partie est située, mais on y en a bien ajouté une bonne fois autant depuis trente ans en ça. Le Cours qu'on y a fait se trouve justement au milieu d'une longue ruë fort droite, qui prend depuis la Porte d'Aix jusques à celle de Rome, & qui separe ainsi la vieille Ville d'avec la nouvelle. Ce Cours qui fait le tiers de la ruë dont je vous parle, à mille pas de longueur, quant au reste il est tout pareil à celui d'Aix. La Ville gage quatre hommes, qui ont le soin de l'aroser deux fois le jour en Eté, afin que la poussiere n'incommode point la Noblesse & la Bourgeoisie, qui s'y va promener le soir, en si grande abondance qu'on a de la peine à s'y tourner. Il est bordé de maisons bien regulieres, mais elles ne sont pas si belles qu'à Aix.

La nouvelle Ville est bien bâtie. Les ruës en sont larges, droites, & claires. Tous les Officiers des Galeres, la Noblesse, & la bonne Bourgeoisie, y est venuë demeurer, ce qui rend ce quartier fort beau. Les murailles de la Ville qui ne contenoient, que ce que je viens de vous dire, ont été accrues, depuis trois ans d'un espace fort considerable qu'on a renfermé derriere l'Arcenal pour y faire une Place d'armes, qui aura trois cens pas en quarré de tous les côtez. Le Roi donne le fond des environs à ceux qui veulent y faire bâtir, pour

DE PROVENCE ET LANGUEDOC. 161
vu qu'ils suivent l'alignement qu'on leur designe. Par le moyen de cet agrandissement, l'Abaye de St. Victor se trouvera bien avant dans la Ville. C'est un Monastere de Benedictins non reformez, qui ne reconnoissent que le Pape pour Superieur dans le spirituel. Il y a dixhuit ou vingt Moines qui vivent fort grassément, au depens de cinquante mille livres de rente, qui sont anexées à cette Maison. L'Evêque de Marseille, qui ne voit qu'avec peine ces independans si près de lui, les a voulu tenter plusieurs fois, en leur proposant la réunion au Chapitre de la Cathedrale, avec les mêmes libertez & privileges que les Chanoines, & la Coadjutorerie à l'Evêché pour leur Prieur; mais jusques ici ils ne se sont pas laissez éblouir par cette proposition. Cet Evêque est de la Maison de Vintimille, des anciens Comtes de Marseille, & Neveu du Cardinal de Fourbin Janson aussi Evêque de Marseille avant lui: c'est un homme qui n'a pas plus de trente ans, il a fort l'air de Cour, il est bien fait, & a l'esprit aussi solide que civil & poli. Mais pour revenir à la description que vous souhaitez avoir de la Ville de Marseille, je vous diray que le Port, qui en fait une des principales beautez, est renfermé dans la Ville, qui le met de tous les côtez à l'abri des vents. Son embouchûre qui n'avoit pas plus de trente pas de large, a été retreffie par deux Mòles qui ne laissent aux Galeres pour leur passage, qu'une distance fort petite,

tite, laquelle est encore fermée la nuit, par une chaîne qui ne s'ouvre que le matin à sept heures. Sa longueur peut être de douze cens pas, & sa largeur de trois cens; c'est tout le plus. Les Vaisseaux de Guerre ni viennent point parce qu'il n'a pas assez de profondeur, mais toutes les Galeres du Roi y sont. Il y en a quarante cinq, y compris la vieille Patronne, qui ne sert plus que de montre, & pour faire voir combien la France est devenuë puissante depuis quelque tems, car c'est la moins belle, toutes les autres étant magnifiquement peintes & dorées; & particulièrement la Patronne neuve qui est ornée des plus beaux reliefs qui se fassent aujourd'hui, aussi bien que de flammes, de bannieres, de banderolles, & de guidons d'une richesse incroyable. Tout cela est d'un damas rouge, le plus fort & le plus beau qui se puisse trouver; avec des fleurs de lis, des devises & des armoiries en broderie d'or, qui font un effet admirable. Il faut vous imaginer que la principale flamme, a plus de quarante pieds de long & dix de large, & que tous les autres ornemens de la Galere sont grands à proportion de celui là. La couverture qui couvre la Poupe, où est la chambre du General, est pareille aux flammes, & enrichie de plus d'une crépine d'or & de soye. Toutes les autres Galeres sont ornées de la même façon, à la réserve, qu'au lieu d'or, il n'y a que de la soye aurore, dont l'effet ne plait gueres moins à la vuë que celui

DE PROVENCE ET LANGUEDOC. 163
celui de l'or, principalement de loin; & certainement il ne se peut rien de plus superbe que ces Galeres ainsi parées comme elles le sont tous les jours de Fêtes & de Dimanches. Mais si vous entrez dedans vous y trouverez la misere même. De pauvres Forçats mêlez indifféremment avec les esclaves, & enchainez les uns avec les autres, rongez de vermine & de gale; bâtus du matin jusques au soir; n'ayant pour tout habit qu'une méchante espee de hoqueton, large & court, & nullement capable de les garantir du froid, sans bas, sans souliers, sans chemise pour changer, sans paille pour se coucher, sans autre manger qu'un peu de pain bis, & enfin sans esperance de sortir jamais de cette éfroyable captivité, plus insupportable que celle des Turcs. Cependant il ne vient aucun personne de marque à Marseille, que Monsieur l'Intendant ne le regale de cette vuë. Pour cet éfet on va ordinairement sur la nouvelle Patronne, qu'on embellit de tous ses ornemens, puis on fait faire l'exercice aux Forçats au son du fisquet comme à des soldats; mais mon Dieu la pitoyable chose. Ils commencent d'abord par saluër Mr. d'Intendant & ceux qu'il a amenez avec lui; ce qu'ils font en criant par trois fois tous ensemble *hou, hou, hou*, comme si c'étoient des Ours & non pas des hommes. Après cela on leur fait passer une corde d'un côté à l'autre de la Galere, puis une antène, puis ils baissent la tente &

la relevent, & en suite vient l'exercice qui leur est le plus necessaire. On leur fait ôter le hoqueton, & la chemise, & à chaque fois secouër les pous dans la mer, & les abatre avec la main. Cela fait, ils remettent leurs habits, & les hautbois de la Galere donnent un plat de leur metier à la compagnie jusques à ce qu'elle sorte, & alors on la saluë derechef de trois huées, comme auparavant. Je vous assure Monsieur que cela me fit la plus grande compassion du monde quand je le vis, & que je sortis de là tout contrit. De crainte de vous inspirer la même tristesse que je ressentis, je passerai sous silence toutes les singularitez que j'aurois pû vous dire sur ce sujet; & je consens à vous entretenir de quelque chose de plus guai. Ces Galeres sont armées d'un regiment composé d'autant de compagnies qu'il ya de Galeres, chaque compagnie étant de six vingts hommes, tous les plus beaux, les plus grands, & les mieux faits que le Roi ait à son service, aussi les Capitaines, n'épargnent-ils jamais dix louis d'or pour en avoir un à leur fantaisie, & ils n'en manquent guères, parceque la paye est d'un sou plus grosse, que celle de l'armée de terre, & qu'on ne fait jamais plus de deux mois de campagne sur les Galeres. Il ya encore une compagnie distinguée qu'on appelle les Gardes de l'Etendart, ils sont vêtus de rouge avec un galon d'or, & sortent pour être Enseignes de Galeres. Cette compagnie qui n'étoit que de cinquante

DE PROVENCE ET LANGUEDOC. 165
quante hommes a été mise à cent cet hiver, & personne n'y entrera desormais que par brevet.

Monsieur le Duc du Maine est Général des Galeres; mais comme ce n'est qu'une charge honoraire, il en laisse tout l'emploi à Monsieur le Chevalier de Noailles frere du Duc de ce nom, & qui est Lieutenant General, au grand deplaisir de plusieurs Chefs d'Escadre plus anciens que lui, auxquels il a été preferé, & qui pour cette raison ne l'aiment gueres. Toutefois comme il est fort brave homme & bien dans l'esprit du Roi, sa Cour est toujours assez nombreuse. Il fit, il y a quelque jours, la visite de l'Arcenal, & je me servis de cette occasion pour le voir par dedans, ce qui m'auroit été fort difficile dans un autre tems, parce que Monsieur de Montmor Intendant, garde toujours lui même les clefs des endroits les plus considerables, & ne les donne qu'à mesure qu'il faut y faire quelque chose. Bien que cet Arcenal soit tout bâti depuis trente ans, il peut être divisé en vieux & nouveau, le Roi l'ayant tellement fait acroître depuis quatre ans qu'il est deux fois plus grand qu'il n'étoit. Le vieux contient toute la largeur du Port auquel il fait face. Il y a un Magazin pour chaque Galere marqué par nom, & dans lequel on entre par une grande & belle porte ronde, c'est ce qui fait l'étage d'embas de ce côté ici. De l'autre côté sont d'autres Magazins remplis de Canons, Bombes, Car-

Carcasses, & Poudre. On dit qu'il y a deux mille Canons, & trois mille cinq cens Bombes. L'étage du dessus est divisé par chambres où l'on conserve les bannières, flames, voiles, & autres choses pareilles; cependant la plupart sont vuides, il y a seulement une très belle sale d'armes, dont les murailles sont tapissées de six mille mousquets & autant de sabres, très bien entretenus, & auprès de celle-là une autre, où il y a cinq cens Armûres, toutes entieres, claires comme de l'argent. Cet Arsenal n'est qu'un seul corps de Bâtiment, au milieu duquel il y a un Dôme qui s'éleve au dessus avec une Horloge. Cet Edifice peut passer pour beau sans toutefois qu'il y ait rien de fort extraordinaire. Quant au nouvel Arcenal, il prend depuis le bout de celui-ci, & continuë tout le long du Port, presque jusques à la Citadelle. Celui-ci est bien plus grand que l'autre, mais il n'est pas si bien bâti, néanmoins quand il sera achevé il sera beaucoup plus beau, tant par son étendue, qu'à cause du beau Canal qu'on y a fait, & dans lequel les Galères pourront venir des- armer jusques à la porte de leur Magazin. On a aussi resolu d'y faire des bains pour la commodité des Esclaves, afin qu'ils ne patissent pas tant l'hiver. C'est dans cet Arsenal que les Galères se fabriquent, dans un certain bassin sec, où l'on fait venir l'eau quand on veut, par une Ecluse, de sorte que la Galère se trouve à l'eau sans qu'il soit besoin de faire aucun effort pour la lancer.

La

DE PROVENCE ET LANGUEDOC. 167
La place d'armes, qu'on a dessein de bâtir, & dont je vous ai parlé tantôt, sera derriere cet Arsenal.

Il n'y a pas une Eglise qu'on puisse dire belle dans Marseille, mais il y en a de fort anciennes. Celle de Notre Dame des Accoules fut autrefois un Temple consacré à Pallas, celle de S. Sauveur à Apollon, & celle de la Major ou la Cathedrale, étoit dediée, dit-on, à Diane. On y voit une Châsse d'argent qui renferme le corps de Saint Lazare, premier Evêque de cette Ville. Il y a encore plusieurs saintes raretez de cette nature, tant à la Major qu'à Saint Victor, où l'on garde, outre le Chef de ce Saint, la véritable Croix de S. André, qui est longue de sept pieds; ce sont deux gros soliveaux croisez en X. & enchassés dans un autre bois que l'on a fait exprés pour conserver cette Croix. Le Tombeau de quatre des sept Dormans. Les Reliques de sept des onze mille Vierges. La Barbe de S. Paul. La Boëte de la Magdeleine, & plusieurs autres saintes curiolitez, dont le denombrement seroit trop long à faire. On y voit aussi une Grote où Sainte Magdelaine fit penitence quelque tems. Tout est plein ici de semblables endroits; mais la devotion n'y est pas si grande qu'à la Sainte Baume, où l'on pretend qu'elle demeura trente trois ans. Ma curiosité m'a porté à faire ce Pelerinage, quelque rebuté que je fusse de marcher dans les Montagnes, afin de n'avoir pas à me reprocher d'en être venu si près

prés sans l'avoir vûë, je vous en entretien-
drai au premier jour, pour le present il faut
finir. Je suis, Monsieur, &c.

De Marseille le Fevrier 1690.



LET-



LET TRE VIII.

Description de la Sainte Baume. Reflexion sur la pretendüe merveille du dégoutement perpetuel qu'on y voit. Taille extraordinaire de Sainte Magdelaine. Par quel sort elle vint en France. Reliques de cette Sainte à S. Maximin. Histoire de la Ville & du Royaume d'Arles. Diverses sortes d'épreuves auxquelles on obligeoit autrefois ceux qui étoient accusez de quelque crime. De l'Obelisque. De l'Amphithéâtre de la Maison de Ville. De l'Academie Royale des Sciences & des Langues. De l'Amphithéâtre de Nismes. Fondation de cette Ville. Temple de Diane. Tour Remagne. Maison quarrée. Manieres honêtes & libres des Languedociennes. Histoire de Magdelaine de la Palud & de Gofredi. Femmes Barbieres à Mar-
Tom. I. H seille,

seille, & de quelle maniere elles ra-
sent.



MONSIEUR,

La Sainte Baume n'est autre chose qu'une Caverne, qui s'est rencontrée dans le cœur d'un Rocher extrêmement haut & escarpé; desorteque, quand on aperçoit ce lieu là de loin, il semble absolument impossible d'y monter. Il est certain du moins que l'on n'a pu y aller les premières fois qu'avec des difficultez fort grandes, puisque presentement que le chemin est fort bien taillé dans le Roc par degrez, c'est encore tout ce qu'on peut faire que d'en venir à bout marchant à pied & conduisant son cheval par la bride; & je vous juré que, quand on est arrivé en haut, on a besoin de se reposer. Le Rocher dans lequel se trouve la Ste. Baume fait le sommet de la plus haute montagne de Provence, entre Marseille & Toulon; & pour y aller il faut monter plus de deux heures. Ce lieu est tenu par des Religieux Dominiquains, que le Prieur de S. Maximin y envoie, & auxquels il fournit mille livres par an pour chacun, sans leurs Messes, pour leur subsistance & entretien; & tout bien compté, je ne pense pas qu'ils en

DE PROVENCE ET LANGUEDOC. 171
en doivent avoir beaucoup de reste, vûs les grands frais qu'il faut faire pour y transporter presque journellement les choses nécessaires à la vie; le lieu ne permettant pas de faire de grandes provisions. C'est encore beaucoup qu'ils ayent pu pratiquer leur Couvent dans ce Rocher, à la faveur d'une petite avance, qui s'est trouvée là par fortune. Ce Couvent est composé de dix-sept Cellules, & de trois Chambres, une pour le Roi, une pour l'Evêque, & une pour le Gouverneur de la Province. Tout cela est à la main droite de la Ste. Baume en entrant; & de l'autre côté il y a une Auberge, où l'on nous vendit bien cher ce que nous mangeâmes. Quant au reste je ne sçaurois vous dire autre chose de cette Caverne, sinon qu'il est humainement impossible qu'on y ait demeuré, non pas trente trois ans, mais seulement trente trois jours; vûs la grande froideur & l'humidité du lieu. L'eau dégoute continuellement de la voûte avec tant d'abondance qu'elle remplit un Puis ou espèce de Citerne qui est embas, & les Religieux disent, que ce dégoutement perpetuel est un emblème miraculeux des larmes que la Sainte y a répandues, soutenant que naturellement il ne peut pas foudre de l'eau d'un Rocher si élevé. Voilà comment les hommes toujours entêtés du merveilleux & toujours fidèles à leur entêtement, n'écoûtent & ne croient que lui. Toutes leurs actions, tous leurs discours, toutes leurs opinions en portent le caractère & l'impression, & il

n'est point de ridicule qu'ils ne soient prêts de se donner, pour le faire entrer en toutes choses. Le miracle prétendu du Rocher de la Sainte Baume, en est à mon avis un exemple sensible. Car enfin voici le raisonnement de ces bons Peres. Sainte Magdelaine a logé l'espace de trente trois ans dans ce Rocher, il en dégoute journellement & continuellement de l'eau, donc ce dégoutement est un miracle. On a beau leur dire, qu'il n'est pas extraordinaire de voir des sources d'eau au sommet des plus hautes montagnes, & leur en nommer cent pour une, ils avoient que c'est une chose naturelle dans celles-là, mais ils prétendent avoir raison de croire, que dans celle-ci, c'est un miracle. J'eus l'autre jour une longue dispute sur ce sujet avec un Pere Dominicain, qui a demeuré plusieurs années à la Ste. Baume. Il convint sans peine avec moi, qu'une Fontaine au haut d'une montagne, ne seroit pas nécessairement une merveille; mais il croyoit & maintenoit que celui de la Sainte Baume en est un visible, parce, disoit-il, que l'on n'en pouvoit découvrir la source. Je lui répondis qu'elle n'étoit cachée qu'à ceux qui ne se soucioient point de la voir, & lui alleguai le raisonnement que l'on fait d'ordinaire quand on veut expliquer la génération des Roches & des Rochers. Il est suffisamment reconnu, lui dis je, que les Rochers tirent de la terre une certaine substance liquide qui les nourrit. Une preuve de cela, c'est que dès que par trop de viel-

lesse

lesse cette substance vient à leur manquer ils tombent en ruine par morceaux. J'ai ouï affirmer par un Voyageur fidèle & véritable, qu'en certaine route d'Allemagne, laquelle il avoit faite plus de cent fois en sa vie, il avoit remarqué plusieurs Rochers croissant à vûe d'œil, en sorte qu'au bout de quelques années ils avoient avancé considérablement sur les chemins, jusques à faire craindre leur chute aux passans. Il ajoutoit qu'en ces mêmes endroits, qui sont toujours des vallées & des coupures de montagnes, il se détachoit effectivement fort souvent de gros morceaux de Rochers qui rouloient tout du long de la pente, & tomboient jusques en bas. A l'égard de cette première circonstance, je n'en sçauois rapporter d'autres preuves que le témoignage de ce Voyageur, soutenu de la vrai-semblance; mais pour ce qui est de la dernière, j'en ai vû moi-même plusieurs fois l'expérience, & je ne doute pas que mille autres personnes n'ayent fait cette remarque aussi bien que moi. Il me semble qu'il n'est pas difficile de discerner une pierre décrepite, ou morte sur sa racine, d'avec une autre pierre vive, & pour ainsi dire dans sa jeunesse. Supposé donc, comme il est très vrai, qu'il y ait des Rochers vieux & nouveaux, & qu'ils ne se forment & ne se nourrissent que d'un certain suc qu'ils tirent de la terre, pourquoi ne veut-on pas que ceux qui en tirent trop abondamment, le réjettent au dehors par une espèce de sueur? Ou à peu près de la même maniere que la Vigne qui pleure au Prin-

H 3

tems

tems quand on la coupe ? Mais sans qu'il soit besoin d'avoir recours à la Philosophie pour expliquer ce Phénomène, il ne faut que rappeler sa mémoire. Il est certain qu'il y a peu de gens qui n'en ayent vû de semblables. A Orange, par exemple, il y a une Fontaine toute pareille à celle de la Ste. Baume, je veux dire, qui n'a point d'autre source qu'un pareil dégoutement. Ceux du País l'appellent communément la Fontaine de *Lave Talon*, quand ils ne veulent pas dire une oblénité, & les Antres des Alpes ou des Pirenées en fourniroient sans doute bien d'autres, si l'on se vouloit donner la peine de les rechercher. A toutes ces raisons le bon Pere crut me répondre suffisamment par celles d'une Tradition pieuse, reçûe depuis plusieurs siècles par touté la Provence, & nous nous séparâmes comme l'on fait presque toujours en pareil cas, c'est à dire, sans nous être rien persuadé l'un à l'autre.

Dans le fond de la Caverne, il y a un petit Rocher, que l'on montre comme une autre Sainte merveille. Il ressemble assez à une espèce de lit avec son chevet, & il y a un petit enfoncement au milieu, comme pourroit être la marque du corps d'une personne. Ici la credule devotion du peuple pretend établir un nouveau miracle de la Providence, en soutenant que ce Rocher a été ainsi formé dès le commencement du monde, exprès pour servir de lit à la Sainte, pendant les années de sa Pénitence. Les Religieux tâchent à le persuader ainsi à tous
les

les Pelerins, mais comme ils n'ont d'autre preuve de cette merveille que la tradition, ils rencontrent assez souvent des incredulés, & j'ai même vû de très bons Catholiques qui ne pouvoient s'empêcher de soupçonner que les hommes n'eussent donné la dernière main à la merveille, que la Providence n'avoit peut-être qu'ébauchée dans cette pierre. A dire vrai, il est difficile de concevoir la raison pourquoi Dieu ayant bien voulu pourvoir aux commoditez de la Sainte, jusques à lui préparer lui-même un lit, le lui ait donné si dur & si froid. Quoi qu'il en soit, cette espèce de lit de pierre est renfermé au fond de la Grotte, par de grosses grilles de fer, dans lesquelles on a fait une porte que l'on ouvre, pour donner lieu aux Pelerins de satisfaire leur devotion en baissant le Rocher.

Au dedans de la clôture on voit l'image de la Sainte couchée tout de son long sur le Rocher, la tête appuyée sur la main droite, & tenant de l'autre un Ciboire, dans lequel elle conservoit des Hosties. Cette figure est plus grande de beaucoup que lenaturel, ayant sept pieds, & cependant on dit que c'est sa vraie ressemblance, tant de taille que de visage. Ce qui m'étonne, est que l'Ecriture Sainte ne parle point de cette extraordinaire grandeur, non plus que de son voyage & de sa qualité (car on prétend qu'elle étoit Princesse.)

Au reste, je ne sçaurois vous dire pourquoi Mr. Robe, qui parle comme ayant vû la Sainte Baume, veut que ce Rocher

foit de Marbre; car je ne lui en trouve ni la dureté, ni la solidité, ni la couleur. C'est véritable pierre que Dieu fit, encore n'est-ce pas de la plus compacte. Les pierres blanches que l'on voit à Venise, & en Hollande, approchent bien d'avantage du Marbre.

Quand on a vû le dedans du Rocher, on monte ordinairement sur la cime, qu'on appelle le S. Pilon, où l'on dit que la Ste. étoit transportée sept fois le jour par les Anges, pour y faire sa priere. Je ne m'amuserai point à vous conter tout ce qu'on dit la dessus; mais comme vous serez peut-être curieux de sçavoir comment & par quelle aventure elle vint en ce Pais ici, je veus bien vous apprendre ce qu'on m'en a dit. Après l'ascension de nôtre Seigneur, il s'éleva une violente persecution contre ses disciples, ce que vous avez vû fort au long dans les Actes des Apôtres. Toute la famille de St. Lazare y tomba comme les autres. Toutes fois comme elle tenoit un rang considerable, les Juifs ne purent se refoudre à faire mourir ceux qui en étoient. Le parti qu'ils prirent donc fut de mettre S. Lazare, & sa sœur, & S. Maximin, & quelques autres dont il ne me souvient pas bien, dans une Barque sans rames, ni timon, ni voiles, & de les abandonner ainsi à la merci des vents, qui par la Providence Divine les conduisirent droit au Port de Marseille, où ils prêcherent l'Evangile assez long tems. On n'y voit même de toutes parts que Chapelles, dans les lieux où l'on pretend que le St. & la Sainte faisoient leurs

OBELISQUE DE GRANITE D'EGYPTE, trouvé à Arles, & élevé à la gloire du Roi le 20. de Mars 1676.

Inscriptiones in quatuor Stylobata Lateribus incisæ.

I.

LUDOVICO MAGNO

Omnes omnium ante se Principum virtutes amplexo,

*Imperatori Inviçtissimo,
Legislatori Sapientissimo,
Æquissimo Judici,
Clementissimo Domino,
Benefactori Amplissimo,
Patri Populorum Optimo,
Verè Regi
S. P. Q. A.*

II.

Olim Soli sacrum,

Gentium Deo,

Nunc felicioribus auspiciis

LUDOVICO MAGNO

Splendore ac sublimitate fortune,

Ingenii Lumine, Perspicacitate,

Vi, Celeritate,

Mentis magnitudine ac beneficentia,

Vero Orbis Gallici Soli,

Nec pluribus Impari,

Qui nec errat nec cessat,

Quieto similis,

Proque ejus incoluntate atque salute,

In qua salus publica versatur,

Deo Optimo Maximo,

Dicat, vovet, consecrat,

S. P. Q. A.

III.

LUDOVICO MAGNO,

Ad Æternitatem Gallici nominis nato,

Semper Victori,

Semper Pacifico,

Studiorum, Artium, Virtutum omnium

Parenti Mitissimo & Liberalissimo,

Ejusque Justitiæ, Pietati, Providentiæ,

Munificentia

S. P. Q. A.

IV.

LUDOVICO MAGNO,

Quod labefactatam Rempublicam

Restituerit,

Auctoritatem Regibus, Vim Legibus,

Rebus Ordinem

Reddiderit,

Impiam singularium Certaminum rabiem

Extinxerit,

Terrâ Marique in immensum

Francorum vires, Commercia, Imperium,

Auxerit, propagaverit,

Gentes Fœderatas Armis,

Ipsam Invidiam Gloriâ

Vicerit

S. P. Q. A.

Inscriptions gravées sur les quatre faces du Piédestal.

I.

A Louïs le Grand, à qui il ne manque pas une des Vertus de tous les Princes qui l'ont devancé, Empereur Invincible, Législateur très-Sage, Juge très-Equitable, Seigneur très-Humain, très-grand Bienfaiteur, le meilleur Pere du Peuple qui fut jamais, véritablement Roi, le Senat & le Peuple de la Ville d'Arles.

II.

Ce qui étoit autrefois dédié au Soleil, le Dieu des Gentils, & maintenant sous des meilleurs Auspices à Louïs le Grand, qui par la splendeur, & l'éclat de sa fortune, par la pénétration de son grand Genie, par sa force, par sa rapidité, par sa grandeur d'Ame, par sa liberalité, est le vrai Soleil de la France, qui n'est point insuffisant à plusieurs, qui n'erre ni ne cesse point, semblable à celui qui est en repos; & pour le rétablissement de sa santé, qui fait le salut public, est dédié, voué, & consacré à Dieu tout-Puissant & tout bon, par le Senat & le Peuple d'Arles.

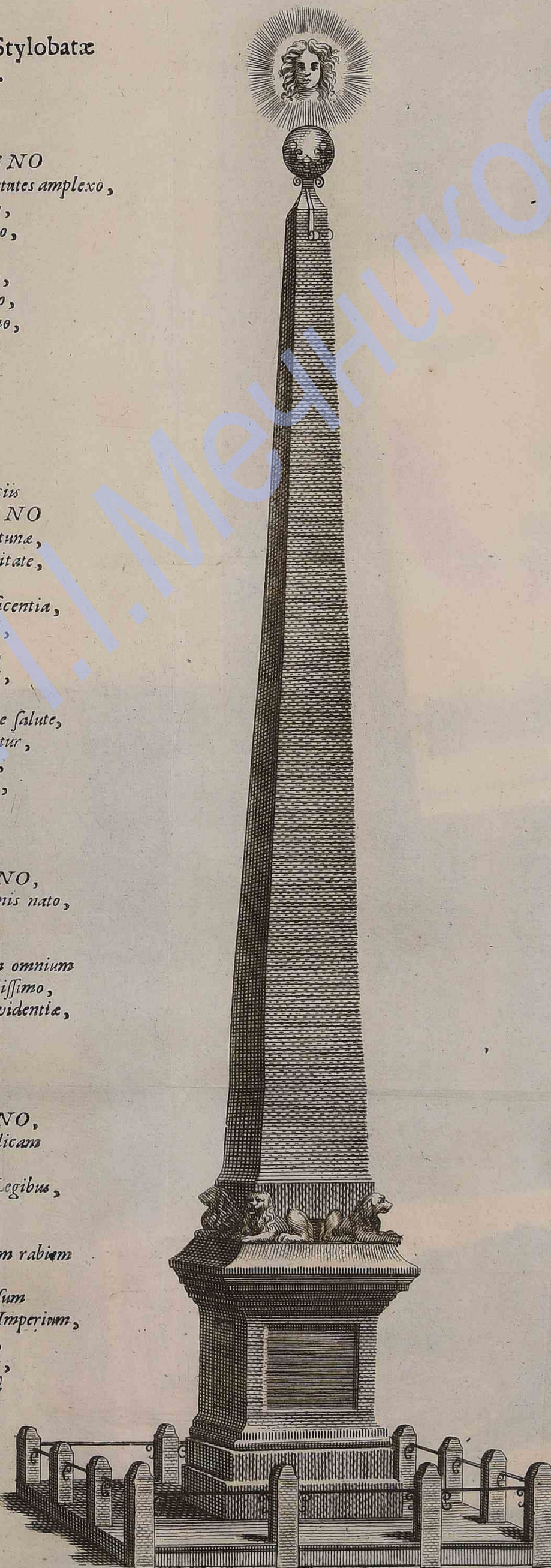
III.

A Louïs le Grand, né pour l'Eternité du Nom François; toujours Victorieux, toujours Pacifique, le Père très-affable & très-liberal des Etudes, des Arts & des Vertus, & à sa Justice, à sa Piété, à sa Prevoyance, & à ses Bienfaits, le Senat & le Peuple d'Arles.

IV.

Pour avoir rétabli la République ruinée, pour avoir rendu l'Autorité aux Rois, la force aux Loix, l'ordre aux choses; pour avoir aboli les Duëls; pour avoir extraordinairement accru & augmenté par Mer & par Terre les Forces, le Commerce, & l'Empire des François; pour avoir vaincu par les Armes les Nations Etrangères, & l'Envie même par sa propre Gloire, le Senat & le Peuple d'Arles.

Cet Obélisque de 36. piez de hauteur, & de 7. piez de base, fut découvert par l'ordre du Roi Charles IX. & de la Reine Catherine de Medicis sa Mère, dans un Jardin près de la Porte de la Roquette.



Echelle de 3. toises

DE PROVENCE ET LANGUEDOC. 177
leurs ordinaires predications, lesquelles eurent tant de fruit que toute la Ville se convertit. S. Lazare en fut fait Evêque, & quant à Magdelaine, elle alla faire pénitence dans l'affreuse retraite dont je viens de vous parler. Sa tête & son bras se voyent à St. Maximin, parmi un grand nombre d'autres belles Reliques. Sa tête est enchassée dans un espee de Buste d'or, qui finit un peu au dessous des épaules & qui est enrichi d'un grand nombre de pierreries très belles; entre lesquelles on admire un rubis large & long comme le pouce. Le Buste est un present de Charles second Roi de Sicile & Comte de Provence. Toute la face de ce Chef est decouverte, ce qui est une rareté; car par tout ailleurs on ne montre d'ordinaire, qu'une châsse au lieu de Reliques, de sorte qu'il faut user de sa Foi pour croire qu'elles sont dedans. Quant à celle-ci, il n'en est pas de même, & l'on voit très distinctement une tête de mort, si grande qu'asseurement si c'est veritablement celle de la Magdeleine, on ne se trompe point en assurant, qu'elle avoit sept pieds de haut. On fait remarquer aux Pelerins une petite croute sèche, qu'elle a presque au milieu du front & un peu du côté de l'œil gauche, & l'on dit que c'est la place ou notre Seigneur lui mit le doit, lors qu'après sa Resurrection il lui dit, *Nolli me tangere*. Comme je n'avois pas remarqué dans l'Ecriture, qu'il lui eût mis le doit sur le front en lui disant ces paroles, je demandai au

Religieux qui montrait le Thrésor, comment on avoit appris cette circonstance, & il m'allegua de nouveau la Tradition, après quoi il m'assura, que pendant les quarante jours que Jesus-Christ avoit conversé avec ses Disciples, il n'en avoit point été touché, hors de la main de St. Thomas, qui a cause de cela étoit aussi demeurée en son entier, aussi bien que cet endroit du front de la Magdeleine.

Ce Chef est conservé dans une Cave souterraine fermée de quatre portes de fer, & laquelle dit-on fut faite exprés pour y ensevelir les corps de Ste. Magdeleine, St. Maximin, St. Marcel, & St. Sidoine; dans quatre tombeaux de marbre qui y sont encore, mais on en a ôté ces corps Saints pour les mettre dans des lieux plus honorables. Dans la même Cave ou Chapelle souterraine, on montre aussi une petite Phiole où il y a de petits caillous, qui furent mouillez du sang que le Seigneur répandit de dessus la croix, & l'on veut persuader aux regardans, que ce sang y est encore visible. Pour moi, quelque soin que j'aye pris de considerer ces caillous de tout mon mieux, je n'y ai aperçu aucune teinture de sang, c'est pure prévention. Sortant de là, nous montâmes en haut, où l'on nous fit voir une châsse de Porphire, dans laquelle sont le reste des os de la Sainte, hors un bras qui est enchassé dans de l'argent, & qui est proportionné en grandeur à la tête. Les cheveux, qui sont de couleur blonde, se voyent dans un autre Reliquaire.

L'E.

L'Eglise de ce Couvent est grande, bien éclairée & d'une Architecture fort estimée. Elle est ornée au dedans de plusieurs belles colonnes de marbre, & particulièrement le Maître Autel, qui est un voeu de Louis XIII. & qui passe pour un des plus grands & des plus magnifiques de France. Tout le reste de l'Eglise est tapissé d'ex voto en Peintures de la main des plus habiles Peintres, & chaque Autel est enrichi de toutes sortes de Vases, Chandeliers, Lampes, & autres ornemens d'or & d'argent en grand nombre. Cette Eglise fut bâtie par Charles Duc d'Anjou, Roi de Sicile. Il y attacha des revenus fort grands, qui ayant été augmentez depuis par la pieté de nos Rois, sont presentement suffisans pour entretenir honnêtement cinquante Religieux qui y demeurent.

Il y a si long tems que je ne vous entretiens que de Saintetez, qu'apparemment vous ne serez pas fâché que je diversifie un peu. Le voyage que j'ai fait exprés à Arles & à Nîmes, pour y voir les admirables Antiquitez qui y sont restées de la grandeur Romaine, nous en fournit l'occasion.

Arles est une Ville si ancienne, que l'on ne sçait rien de fort assuré touchant sa fondation. Il n'est pas croyable combien les Auteurs sont opposez à cet égard dans leurs sentimens, aussi bien que sur l'Etimologie du nom. Les uns l'attribuent à Aurulus neveu de Priam, d'autres à Arulus fils de Gad & d'autres aux mêmes Peuples qui bâ-

H 6

tèrent

tirent Marseille. Ce qu'il y a de (a) certain, c'est qu'Arles est une des plus anciennes Villes des Gaules, qu'elle fut autrefois Colonie Romaine, & que les Romains en firent tant d'état qu'ils n'épargnerent rien pour l'embellir de Temples, de Palais, d'Amphithéâtres & d'autres ouvrages semblables, par lesquels ils se plaisoient à marquer leur pouvoir & leur inclination pour les beaux Arts. Elle fut depuis Capitale d'un Royaume qui porta son nom. Ce fut en 879. qu'il commença sous Boson lequel en fut le dernier Comte & le premier Roi. Comme l'Histoire de cette érection a quelque chose d'assez agreable, & d'assez particulier, vous ne serez peut être pas fâché que je la raporte ici.

Louis II. Empereur avoit épousé Engelberde fille, à ce que l'on croit, d'un Duc de Spolète. Quoiqu'il en soit, elle n'étoit pas d'une naissance égale à celle de son Epoux, ce qui lui attira le mépris & la haine de beaucoup de Princes, & de Princesses d'Allemagne, qui ne pouvoient la voir élevée à la dignité Imperiale, & par consequent au dessus d'eux, sans depot & sans jalousie. Quelques uns même pousserent leurs pas-

(a) C'est l'Arclatum de Ptolomée, l'Arclate Sexanorum de Pline, laquelle il nomme ainsi à cause que les Soldats de la sixieme legion y furent envoyez en colonie. Marcellin l'appelle l'ornement de beaucoup de Cités, & Ausone la Rome Gauloise. L'Empereur Fl. Const. ordonna qu'elle seroit apellée Constantina. Quelques uns tiennent aussi qu'elle a tiré son nom Arclate d'un Autel sur lequel on immoloit tous les ans deux jeunes hommes nourris aux depens du public pour expier les pechez qui se commettoient dans la Ville.

DE PROVENCE ET LANGUEDOC. 181
sions si loin qu'ils resolurent de la perdre. Le Prince d'Anhalt & le Comte de Mansfeld furent de ceux là, & se rendirent accusateurs de la pudicité de l'Imperatrice, soutenant qu'ils l'avoient surprise en adultere. La pauvre Princesse qui étoit entièrement innocente, fut fort surprise & se defendit autant quelle put. Malheureusement pour elle, la coutume de ce tems là autorisoit les accusations sans preuves, & il ne restoit point d'autre moyen aux femmes de se justifier que de passer par de certaines épreuves de (b) feu ou d'eau (c) que la superstition avoit mis en usage. L'épreuve par eau, se faisoit en jettant les accusées pieds & mains liez dans une eau profonde, comme une Riviere ou un Etang &c. Si elles submergeoient, elles étoient innocentes, & si elles nageoient elles étoient criminelles. Celle du feu se faisoit en prenant de la main un fer ardent qui ne devoit point

H 7

of-

(b) On voit dans le Recueil des Histoires des Archevêques & Evêques d'Angleterre par Warton, qu'Edouard second Roy d'Angleterre ayant accusé sa mere Emme de plusieurs crimes, & entr'autres d'adultere avec Aswin Evêque de Winchester, elle fut condamnée à l'épreuve du feu qui étoit alors de passer sur sept focs de charité rouges de feu. Elle le fit, aidée de quelques Evêques qui la tenoient sous les bras; mais le Roi n'y étoit point, ce qui rend un peu le miracle douteux. Cependant les mêmes Evêques l'ayant menée en triomphe à son fils, il se jeta à genoux devant elle, lui demanda pardon, & souffrit même par pénitence qu'elle lui donnât le foier assistée de ses Evêques en cette occasion comme en la precedente.

(c) Il y avoit encore plusieurs autres sortes d'épreuves. Voyez ce qu'en a écrit Mr. Saldenus Ministre de la Haye dans ses Dissertations Theologiques & Monég. liv. 2.

offencer les accusées, si elles étoient innocentes. Ce fut de cette manière qu'Otthon III. fit éprouver Marie d'Aragon sa femme aussi accusée, non pas d'adultère, mais seulement d'y avoir sollicité un jeune Comte Italien. Heifs (d) dit que la femme de ce Comte qui s'étoit rendue l'accusatrice, avoit passé elle même par l'épreuve la première, sans en avoir été incommodée, ce qui étonna l'Empereur, & le déterminà à faire brûler la femme toute vive. Rien n'étoit plus ordinaire alors que ces sortes d'épreuves. Les lombards s'en servoient même contre les Esclaves, & l'Eglise (e) Catholique ne fit point difficulté d'ordonner que l'on éprouveroit ainsi les Heretiques, si bien que l'on en fit une Constitution dans les Canons du Concile de Triburin tenu en 895. Vous verrez dans l'Histoire de Sablé par Monsieur Menage qu'un Vicomte du Maine, ayant été arrêté prisonnier dans une Eglise, se plaignit de cette violence comme d'un sacrilege, mais que n'en ayant aucune preuve, parce que malheureusement il n'y avoit point de témoins quand la chose fut faite, le Concile de Chartres tenu en 1128. autorisé par le Pape Calixte, lui ordonna de subir l'épreuve du fer chaud, pour vérifier sa plainte. C'est d'une lettre d'Ildeberd Evêque du Mans, que Mr. Menage a tiré ce fait, & il ajoute que ce même Ildeberd pensa subir la même épreuve en sa propre personne pour se disculper du crime de leze Majesté, dont il étoit

(d) Hist. de l'Empire.

(e) Banage Hist. des Eglises Réfor.]

DE PROVENCE EN LANGUEDOC. 183
étoit accusé contre Guillaume le Roux Roy d'Anglererre. Vous trouverez encore dans Cette Histoire plusieurs autres manières d'épreuves à peu près de la même nature, soit en cas de larcin, ou autrement, avec la formule des prieres & des Oraisons que l'on disoit pour cet effet. Je vous en rapporterai seulement une pour la rareté du fait. On la recitoit sur un pain d'orge posé sur l'Autel, & qui devoit tourner de lui même au moment que le larron s'approchoit pour le prendre.

Domine Jesu-Christe appareat hic magna virtus tua, & magna misericordia tua, super hunc panem, ut quotiens de illo acceperit homo iste, si veritas est quod culpabilis sit de hac re, unde reus putatur, aut factus aut consensu, torquet se panis iste in gyro. Deus Abraham, Deus Isaac, Deus Jacob: Deus qui Susannam de falso crimine liberaisti, Lot de Sodomis, tres pueros de camino ignis ardentis; Agios, Agios, Agios, Exaudi Christe famulum tuum Amen.

La persuasion que Dieu n'abandonne jamais les innocens, étoit si grande en ce tems là, que personne ne s'advisoit de se plaindre d'un usage si dangereux & si tyrannique. Les Espagnols furent les premiers qui s'aperçurent des abus funestes qu'il causoit tous les jours. Cependant ils ne purent se résoudre à le reformer autrement que par un autre, qui bien que plus équitable, & plus noble en apparence, n'exposoit guères moins la vertu & l'innocence à l'infamie d'une conviction supposée, & à la cruauté d'une

d'une mort violente, dont elle étoit ordinairement suivie. Je veux parler de la Coutume qui s'établit insensiblement chez eux, & ensuite parmi les autres Nations, de combattre en champ clos pour soutenir l'honneur & l'innocence d'un accusé contre ses accusateurs. Mais sans nous jeter mal à propos dans une question problématique, il suffira de rapporter ici avec simplicité le fait dont il s'agit.

L'Empereur s'étant malheureusement trouvé de l'humeur de ces maris, qui sont toujours prêts à prendre les mauvaises impressions qu'on veut leur donner de leurs épouses, & même à en croire encore plus qu'on ne leur en dit, se persuada que la sienne étoit une femme perdue, & sur l'accusation de ces deux Seigneurs, dont je vous ai parlé, se disposoit à la faire passer par l'épreuve de l'eau. Le Comte d'Arles qui croyoit connoître la vertu de cette Princesse d'une manière à n'en point douter, touché de la voir opprimée si injustement, ou peut-être aussi se sentant porté à la secourir dans ce besoin pressant, par quelque autre motif plus fort que l'estime ordinaire que l'on a pour la vertu, prit la résolution de lui sauver l'honneur & la vie au peril de la sienne propre. Pour cet effet il partit de chez lui incognito, & se rendit de même à la Cour de l'Empereur, deux jours avant celui qui étoit destiné pour faire subir l'épreuve à l'Impératrice. Il se presenta armé de toutes pieces, & monté sur un beau cheval à la porte du Palais de l'Empereur, où il afficha un cartel

DE PROVENCE ET LANGUEDOC. 185
tel de défi contre les accusateurs de la pudicité de l'Impératrice, par lequel il les appelloit au combat pour les faire mentir & mourir, ou avoier leur calomnie. L'Empereur qui dans le fond de l'ame aimoit assez sa femme, fut ravi de voir qu'il y eût encore des hommes dans le monde qui eussent assez bonne opinion de sa vertu pour en entreprendre la deffence, & fit venir le Prince & le Comte pour soutenir ce qu'ils avoient avancé. Ils furent battus l'un & l'autre, & plusieurs autres après eux qui se mirent en tête de les soutenir pour gens d'honneur; si bien que Bozon délivra l'Impératrice, & remporta je ne sçai combien de victoires signalées. Cependant au milieu de tant de gloire, soit par modestie, ou pour ne donner aucun sujet de soupçon contre celle pour le service de laquelle il venoit d'exposer sa vie, il se retira sans hauffer la visiere. L'Empereur charmé d'une manière d'agir si généreuse ne voulut point lui commander de se découvrir, & ne pouvant néanmoins se résoudre à le laisser partir sans le connoître, il le fit suivre par des gens exprès qui revinrent bientôt lui dire que c'étoit le Généreux Bozon. Aussitôt l'Empereur nomma des Ambassadeurs pour aller le remercier, & lui porter en même tems la Couronne avec l'Erection du Comté d'Arles & de Provence en Royaume, en reconnoissance du service qu'il lui avoit rendu, ajoutant à cela que la dignité de Roi étoit la moindre chose qu'il pût offrir à un Prince dont l'ame étoit toute Royale. Il ne s'en tint même pas là, car

car peu de tems après, il lui donna en mariage sa fille Hermengarde, de laquelle Bozon eut pour fils & successeur Louis Bozon dit l'Aveugle, qui étoit aussi Prince de Vianne.

Ce Royaume dura si peu, qu'à peine en trouve-t-on quelques vestiges dans l'Histoire. Il ne subsista que quarante sept ans, encore ne fut ce pas sans interruption, car Constantin fils de Louis l'Aveugle n'eut jamais d'autre qualité que celle de Prince de Vianne, & ce ne fut qu'après sa mort que Hugues osa reprendre & le titre & les marques de la Royauté. Depuis ce Hugues il n'y a point eu de Rois particuliers d'Arles; cet Etat fut réuni avec les deux Bourgognes en la personne de Rodolphe second, qui le laissa ensuite à Conrad le Pacifique.

Voilà, Monsieur, en peu de mots quels furent autrefois les avantages de la Ville d'Arles. Pour à présent, on peut dire tout au plus que c'est une des bonnes Villes du Pays, & qu'elle est d'ailleurs considérable aux curieux à cause des beaux restes d'Antiquité qu'on y trouve encore aujourd'hui. De plus, il y a un Archevêché qui a pour suffragans Marseille, Toulon, S. Paul trois Châteaux, & Orange. Autrefois Avignon en dépendoit aussi, mais il en a été démembré avec trois Evêchez, dont il a été fait Métropolitain, qui sont Carpentras, Cavaillon, & Vaison. Aureste, Monsieur, vous n'ignorez pas qu'Arles est présentement en possession d'une Académie de beaux Esprits, connue sous le nom d'Académie Royale des Sciences

Sciences & des Langues. Elle commença par des conférences qui se faisoient entre quelques Gentilshommes d'Arles, qui aimoient les belles Lettres; mais l'année 1668. elle fut confirmée, ou pour mieux dire érigée par Lettres patentes du Roi, avec les mêmes privilèges dont jouit l'Académie Françoisse, & fixée au nombre de vingt Académiciens, qui doivent être Nobles de naissance. Mr. le Duc de S. Aignan qui étoit de celle de Paris, en fut le premier Protecteur. C'est aux empressements & aux sollicitations de ces Messieurs, que la Ville doit son plus considérable ornement; je veux dire, ce fameux Obélisque de Granite, que les Consuls firent élever en 1676. & embellir l'année suivante de plusieurs ornemens. Il a 52. pieds de haut sur sept de base, quoi qu'il ne soit que d'une seule pierre. Il fut trouvé dans le jardin d'un particulier, où il étoit enterré d'une telle manière qu'il n'en paroissoit que la pointe, & on l'avoit laissé là depuis plusieurs siècles, sans songer à le retirer, soit pour n'en vouloir pas faire la dépense, ou par manque de curiosité. On dit pourtant que Charles IX. en passant à Arles avoit donné ordre qu'on le déterrât, mais on n'en fit rien. Il est présentement dans une des principales places de la Ville, avec quantité de magnifiques Inscriptions à la gloire du Roi. Il est terminé en haut par un monde chargé des armes de France, & surmonté d'un soleil. Cet Obélisque a cela de singulier & de rare, qu'il est tout uni & sans aucun hieroglyphe qui fasse connoître son

son antiquité, ce qui a fourni à Mr. Roubin cette belle pensée, qui fait la chute du Sonner qu'il presenta au Roi avec l'Estampe de l'Obelisque.

*Puisqu'on voit que les ans ne l'ont tant respecté
Qu'afin de préparer une table d'attente,
Pour y graver ton nom à la postérité.*

On ne doute pourtant pas que ce ne soit un ouvrage des Egyptiens, mais ceux qui viendront après nous, & qui n'en jugeront que par les Inscriptions, feront l'honneur à notre siècle de croire qu'on y sçavoit travailler de telles pièces, à moins que la matière ne leur en fasse juger autrement. C'est la seule de cette nature qui soit en France, & peut-être en Europe, à la réserve de celles que l'on voit à Rome. Ainsi je n'aurai pas de peine à vous persuader que Mr. Roubin fut très bien reçu à la Cour, quand il y vint à cette occasion de la part de Messieurs les Magistrats d'Arles & de l'Académie Royale. Le Roi lui fit beaucoup de caresses, & lui fit expedier d'une maniere toute obligeante des Lettres patentes pour une augmentation de dix Académiciens, qu'il avoit demandé au nom de sa Compagnie, de sorte qu'elle est à present composée de trente Membres, qui sont tous Gentilshommes & la plupart Officiers.

Je n'entrerai point dans le détail des Antiquitez, & des curiositez de la Ville d'Arles, parceque ce sont les choses auxquelles je m'arrête d'ordinaire le moins. Je vous dirai

DE PROVENCE ET LANGUEDOC. 189
dirai seulement qu'entre toutes celles qu'on y trouve, l'Amphithéâtre est remarquable, quoiqu'il ne soit pas entier, & que l'on doute (a) même s'il l'a jamais été. La Maison de Ville ne l'est pas moins, elle est bâtie dans le même lieu où fut autrefois le Temple de Diane, ce qui se reconnoît par les fondemens & par certaines Arcades assez entieres qui sont sous la Tour de l'Horloge. Les murailles de la Ville sont pleines de morceaux de Statues, de Corniches & de Colannes qui font juger de la quantité de beaux ouvrages qu'il y avoit. Le plus entier & le plus beau qui soit resté après l'Obelisque, est la Statue de Diane, qui étoit adorée dans le Temple, dont je vous ai parlé, où elle rendoit ses Oracles; on la voit dans la Maison de Ville.

Arles est, comme vous sçavez, Monsieur, situé sur le Rhône à sept lieues de son embouchure, cependant il n'y peut venir aucun Vaisseau ni grosse Barque, à cause des Bancs de sable, dont cette Riviere est pleine.

De là je fus à Nismes, Ville des plus considérables du Bas Languedoc, par ses Antiquitez, par son Commerce, & par sa grandeur, quoiqu'elle soit bien moindre que du tems de sa fondation, que l'on attribue à Nemausus fils de Hercule l'Egyptien. Car vous sçavez qu'il y en a eu six de ce nom. Stephanus de Urbibus est dans ce
senti-

(a) C'est Lipsé qui a donné lieu à cela, quand il a dit, *Arelate etiam esse ajunt Amphitheatrum sed parum integrum.* Lips. de Amphit.

sentiment; je ne vous rapporterai pas ses paroles en Grec, les voici en Latin. *Nemausus Civitas Italia à Nemauso Herculis filio.* Ne croyez pourtant pas qu'il parle d'une Ville d'Italie qui portât ce nom là, c'est de celle dont il s'agit à présent, & où les Empereurs Romains avoient envoyé des Colonies. Auguste César après la défaite de Marc Antoine & de Cleopatre à la Bataille d'Actium, & après qu'il eut soumis l'Egypte à sa domination, envoya une Colonie à Nîmes; c'est ce qui se justifie par les Medailles qu'on trouve encore en grand nombre, sur lesquelles il y a d'un côté un Crocodile enchainé à un Palmier, avec ces lettres *Col. Nim.*, & ce sont aujourd'hui les Armes de cette Ville. De l'autre côté on y voit les têtes de Lucius & de Cajus, si je ne me trompe. Vous n'ignorez pas, Monsieur, que le Crocodile dénote l'Egypte, que c'est un Animal Amphibie fort commun dans le Nil, & que les Egyptiens adoroient, dit-on, autrefois. *Crocodylon adorat*, dit Juvenal (a), parlant de l'Egypte.

On dit que Nîmes avoit onze mille huit cent cinquante-huit pas de tour, auquel compte Rome du tems de Vespasien n'en auroit eu que deux mille cinq cent (b) d'avantage. Mais Lipse (c) dans son *Traité de Magnitudine Romana*, pretend qu'elle avoit vint-deux mille pas de circuit.

Quelques Auteurs ont écrit, qu'elle avoit été

(a) Sat. 15. v. 2.

(b) Plin l. 3. c. 5.

(c) L. 3. c. 2.

DE PROVENCE ET LANGUEDOC. 191
été rebâtie sur le modèle de Rome, y observant jusques à la même grandeur, mêmes proportions, mêmes Places, & mêmes Bâtimens; mais ce sentiment ne paroît pas trop bien fondé. Elle enfermoit, a dit un (d) Anonime, sept Montagnes, comme l'ancienne Rome, & elle avoit mille Tours autour de ses murailles, dont la Tour Remagne en étoit une. Je vous en parlerai tout presentement.

La premiere & la plus considerable des Antiquitez de Nîmes est l'Amphitéâtre le plus entier qui soit au Monde. C'est dommage que l'on ait permis aux particuliers de le remplir de Maisons, car cela en dérobe presque toute la vue, & par conséquent la beauté. Il est ovale, & son circuit est de quatre cent soixante à quatre cent soixante dix pas. On y voit soixante Arceaux ou Arcades, sur la plupart desquelles on remarque quelques figures en relief; entr'autres la Louve allaitant Remus & Romulus, les Vautours qui furent vûs par ces deux Fondateurs, lorsqu'ils voulurent bâtir Rome, deux Athletes ou Gladiateurs luttans, deux Priapes ailez & quelques autres representations de cette nature. Cet Amphithéâtre à trois entrées, dont la plus ancienne, qui est maintenant fermée, est du côté du logis des Arènes vers le marché, ce que l'on remarque aisément par les têtes de Bœuf qui sont au dessus. La seconde est vis à vis des prisons & du Palais, & la troisième est opposée diamétralement à celle là.

(d) Delices de la France.

là. La Porte qui est du côté de la prison a sur sa gauche deux grosses Tours qui ne sont pas du même ouvrage que le reste de l'Amphithéâtre, aussi tient-on qu'elles furent bâties long tems depuis par les Gots, qui en avoient fait un Fort que l'on appelloit le Fort des Arènes. Tout ce magnifique & durable Bâtiment est composé de grosses pierres de taille qui ne paroissent liées d'aucun ciment. Elles ne sont pas toutes égales en grosseur, mais les plus petites n'ont guères moins de quatre ou cinq pieds de long, & elles sont épaisses & larges à proportion.

Le même Auteur Anonyme, dont j'ai déjà parlé, pretend que cet Amphithéâtre ait été bâti par l'un des Antonins, peut-être parce qu'ils étoient originaires de Nîmes, mais beaucoup d'autres en doutent, & ne sçavent à qui en attribuer la gloire. On est dans la même incertitude à l'égard des autres Antiquitez dont cette Ville est enrichie, faute d'inscriptions, qui en donnent l'éclaircissement. Il est même difficile de dire au vrai ce qu'elles pouvoient être, & à quel usage elles étoient destinées. Je n'en excepte pas le Temple de Diane, que l'on voit hors la Ville; car bien que pour me conformer à la commune façon de parler, je l'appelle Temple de Diane, il y a néanmoins beaucoup de gens qui la rejettent, aimant mieux attribuer ce Temple à la Déesse Isis. D'autres aussi veulent qu'il fut consacré à Vesta, mais

DE PROVENCE ET LANGUEDOC. 193
il n'y a guères d'apparence, car les Temples de cette Déesse étoient d'ordinaire au milieu des Villes, & non pas à l'extrémité, comme celui-ci; outre que les Temples de Vesta étoient de figure ronde, & que celui-ci étoit carré. Il étoit bâti de grosses pierres comme l'Amphithéâtre, de sorte qu'en cas de nécessité, on auroit pu s'y retrancher, & y tenir bon même contre le Canon. A présent il est ruiné, & il n'y reste d'entier que le côté droit, où l'on voit plusieurs niches, & plusieurs Colonnes. Il y a aussi un Victimaire, qui n'est pas si endommagé qu'on ne le reconnoisse aisément.

À l'égard de la Tour-Remagne, (a) c'est un autre Monument qui n'est pas moins considérable, & que je prendrois aisément pour un espece de Mausolée élevé à l'imitation de ceux d'Egypte, quoiqu'il ne soit pas fait sur le même modèle. Je ne l'avance aussi que par forme de conjecture, & sans pretendre decider une chose sur laquelle les plus Sçavans n'ont osé prononcer. D'ailleurs, les sentimens sont differens. Ne vous ay je pas dit que quelques uns pensoient que ce fut l'une des Mille Tours qui defendoient les anciennes murailles de Nîmes? Quoiqu'il en soit, cette Tour est un ouvrage Romain & fort solide, quoiqu'il ne soit pas massif, comme

Tom. I.

I

je

(a) On pretend que ce nom lui ait été donné par corruption de *Turris magna* parce qu'elle étoit plus grande que les autres, ou de *Turris Romana* supposant qu'elle ait été bâtie par les Romains.

je l'avois crû d'abord. Il est Piramidal, & l'on a pû autrefois monter jusques au haut par des degrez qui étoient ménagez tout au tour.

Je ne sçai si je dois vous parler de la Fontaine si renommée, car c'est une des singularitez de Nismes la plus connue. C'est un grand Bassin, au milieu duquel il y a un gouffre, que l'on n'a jamais pû fonder, mais dont l'eau sort en si grande abondance qu'elle fait tourner plusieurs moulins dans la Ville. C'est la même dont Ausone fait mention quand il dit *Vitrea non luce Nemausus*. Léau en est fort bonne & fort claire. Elle se partage auprès du Couvent des Recolez en deux Canaux, dont l'un traverse la Ville, & en sort auprès de la porte des Carmes sous le Château. L'autre partie coule le long des murailles & après avoir arrosé en partie toute cette étendue de Jardins qui sont du côté de l'Esplanade, se va joindre avec la première dans la Vistre.

Vers cette fontaine, & peu loin de la Tour-Remagne on remarque une merveille de la Nature, qui est positivement le contraire du rocher sourd d'Ecosse que les Géographes ont tant vanté. C'est un petit trou creusé au pied d'un Rocher, & qui n'a que très peu de profondeur. Cependant si l'on y chante, ou que l'on y prononce quelques parolles, les personnes qui sont de l'autre côté de la Montagne entendent très distinctement ce que l'on chante, ou ce que l'on dit.

Rentré dans la Ville, je fus voir un ancien

ancien Bâtiment qui sert de demeure à un particulier, & que l'on nomme communément la maison quarrée. Il est beaucoup plus long que large, bâtie de grosses pierres de taille, & orné au dehors de plusieurs belles Colomnes. Il y en a six au frontispice, autant au bout opposé, & dix à chacun des côtés. On dit que cette maison seroit anciennement de Prétoire pour rendre la justice, mais d'autres tiennent que c'étoit un Capitole, se fondant sur la conformité du mot de Capitole à celui de *Cap duvil*, que porte aujourd'hui ce quartier; & d'autres enfin croient que ce fut un Temple construit par Trajan à l'honneur de sa femme Plotine.

Nismes est une Ville remplie de beau monde, & quoiqu'elle soit fort voisine de la Provence, les coutumes y sont toutes différentes & même toutes opposées. Car au lieu qu'à Marseille on ne peut pas souffrir les François, ici on les chérit, on les prévient, & on les comble de civilité & d'amitié. Cela va plus loin que vous ne le sçauriez croire. Les Dames se font un plaisir d'accoster le soir à la promenade, un Etranger qui est seul, & qui marque quelque distinction & l'on trouve dans leur société toute la gayeté, & l'honnête liberté qu'on peut desirer. Enfin, quoiqu'elles soient aussi sages que dans tout le reste de la France, leur vertu n'est point tigresse, & pourvû qu'un homme ait du mérite & de la tendresse avec un peu d'exterieur, il ne demeure guères sans quelque attachement,

ment, dont les Languedociennes ne font point du tout ennemies. On m'a fait cent Histoires de mariages, qui se sont faits par des inclinations de cette nature, prises à une promenade, avec des Etrangers qu'on n'avoit jamais vus, & dont pourtant les suites n'ont rien eu que d'agréable. On dit qu'il n'y a pas d'engagemens plus doux que ceux qu'on peut prendre avec des Languedociennes; qu'elles sont tendres, & complaisantes; adjouons à cela, qu'elles sont généralement parlant fort jolies; & d'un petit air amoureux qui semble toujours demander le cœur, & il se trouvera que nous ne ferons pas éloigner de croire ce qu'on dit.

Je finirois ici ma Lettre, comme je vous l'ai promis, si l'apostille de la vôtre ne me faisoit souvenir que je dois vous rendre compte de ce que j'ai appris touchant l'Histoire de la fameuse Magdelaine de la Palud, mais ne vous attendez pas à en devenir plus sçavant. Après m'en être informé avec tout le soin imaginable de diverses personnes dignes de foi, qui toutes croient sçavoir très certainement la chose, je me suis trouvé moi-même aussi peu instruit du principal point, que je l'étois avant que de leur avoir parlé: ainsi je ne sçaurois vous bien satisfaire dessus. Tout ce que je puis vous en dire de positif; c'est que les sentimens sont aussi partagés à Aix qu'à Paris, sur le fait de la possession de la Palud, & de la force de Goffredi. Les uns n'en doutent nullement, & feroient même un cas de science

science d'en douter. Cinquante ou soixante témoins l'ont déposé, Goffredi & la Palud l'ont eux mêmes confessé, & enfin un Senat Illustre par la sagesse, l'équité, & la capacité de ses membres, l'a ainsi déclaré, & jugé authentiquement. A cela ils ajoutent, pour surabondance de preuves, les Stigmates Diaboliques qui se trouverent sur le corps de la Palud, & vingt Histoires qui ne sont point inferées dans le procès, vraies ou fausses, mais desquelles on n'est pas en peine de citer des témoins. Voila en général qu'elles sont les raisons des premiers. Celles de ceux qui leur sont opposés en sentiment & que l'on appelle d'ordinaire ici les incredules, sont un peu plus longues, & quoiqu'elles ne soient pas fondées sur des faits tout à fait si authentiques, elles ne laissent pas d'être assez vraisemblables. Je vais vous les rapporter telles que je les ay apprises de plusieurs personnes, & en particulier d'un fort habile homme, qui a connu la Palud & Goffredi, & qui leur a parlé plusieurs fois.

Il dit que de tout l'exposé du procès, il n'y a que la moindre partie de vrai & que le reste est entierement faux ou mal interpreté. Que beaucoup de membres du Parlement en étoient eux mêmes persuadés; mais qu'ils étoient obligés de juger, & qui plus est de juger, non pas selon leurs conjectures, quelques fortes quelles pussent être, mais selon les depositions des témoins, & les confessions des prevenus, ce qui tout ensemble condamnoit Goffredi. Qu'il ne

faut point s'étonner de ce que l'une & l'autre de ces malheureuses personnes confesferent si facilement des choses qui leur devoient être si funestes; parce que Goffredy étoit un fou mélancolique qui s'étoit mille fois imaginé de voir divers objets, & de parler à diverses créatures, quoique toutes ses visions, & ses conversations n'eussent aucune réalité que dans son imagination déréglée. Que, quant à Magdelaine de la Palud, c'étoit une pauvre fille tourmentée d'une maladie aussi peu connue que violente, qui la faisoit tomber dans des convulsions, & dans des mouvemens involontaires si terribles & si étonnans, qu'elle même étoit la première à en accuser le Demon, quoique dans le fond, il n'y eût aucune part. Il prétend que ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on s'est avisé de confondre ces sortes de maladies extraordinaires avec les possessions, & ne craint pas d'avancer que l'ignorance (a) des Medecins n'a guères moins contribué que la mauvaise Demonomanie à introduire cette erreur dans l'esprit des peuples. Ils ne connoissoient point, dit il, la cause de ces maladies, & par conséquent ils étoient bien éloignés d'y pouvoir apporter du remède; mais la presomption, qui leur est comme naturelle, ne leur permettant pas d'en faire l'a-

(a) C'a été aussi la pensée de Messieurs de Haute Feuille & de Santeur dans un plaidoyé sur les Magiciens à la Cour de Liege, & particulièrement celui de Mr. Conig dans son Royaume des Plantes, où il assure que le tout n'est que maladie d'esprit, guerissable par le bon usage des simples.

l'aveu sincère, ils ont mieux aimé mettre leur honneur à couvert sous le manteau de la Diablerie en se rendant auteurs des erreurs du vulgaire, que d'avouer leur ignorance. Il assure qu'il a vû la Palud plusieurs fois dans les accès de son mal, qu'il en a examiné curieusement tous les symptômes, & qu'il n'y avoit rien reconnu que de naturel. A cela il ajoute que son mariage prétendu avec le Diable, ses fréquentes allées & venues au Sabath, les stigmates insensibles dont elle étoit marquée, & vingt autres pareilles circonstances qui se lisent dans son Histoire, & même dans le procès de Goffredi sont des faits, ou reconnus pour entièrement faux, ou du moins fort mal établis; & il se moque de ce qu'en ont écrit le Pere Michaeli, Fontaine &c. Enfin il prétend que tout ce qu'il y a de certain en cette affaire, c'est que Magdelaine de la Palud étoit une fille fort simple, que Goffredy étoit visionnaire, & que l'un & l'autre eurent le malheur de s'attirer sur les bras une Legion de Devots & de Devotes, à la sainte fureur de qui le Parlement ne put se dispenser de les sacrifier. Goffredy, comme vous sçavez, expia dans les flames le crime dont on l'accusoit, & quant à la Palud, quoique depuis ce temps là elle se fût retirée à la Campagne où elle vivoit fort régulièrement, sa retraite ne la mit pas à couvert pour long tems des atteintes inevitables de ses ennemis. Elle fut remise en prison sous pretexte de malefice, son bien fut confisqué, & elle fut réduite à s'enfuir

que cet usage, qui est ici tenu par les personnes sévères pour un soin excessif & même condamnable de sa beauté, n'est regardé en Italie que comme une propriété essentielle & indispensable à toute fille ou femme qui ne passe point soixante ans. En un mot l'entière dépilation est en telle estime chez les Italiennes, qu'à la réserve de leurs cheveux & des sourcils, dont elles prennent un soin fort curieux, elles ne feroient pas grace au moindre petit poil. Au reste ni en Italie ni ici, les femmes Barbieres ne se servent pas des rasoirs ordinaires, parceque le fil n'en est pas assez délicat. Elles ont de certaines Bulles de verre de la grosseur d'une Grenade, plus ou moins, quoiqu'elles soient toutes d'une égale ténuité; les Verriers les enflent toujours avec le chalumeau jusques à leur dernier point d'extension, de la même manière que l'on voit quelques fois les enfans enfler des Bulles de savon avec une paille, pour les faire voler dans l'air. Imaginez vous donc que ces Bulles fussent de verre, & vous aurez la juste idée de celles, dont les femmes usent. Elles les rompent, & c'est avec les morceaux qui leur en demeurent qu'elles se rasent les sourcils, le menton, les bras &c.

Quelque peu considérable que soit cette remarque en elle même, je suis persuadé que vous ne laisserez pas de la rendre utile par le bon usage que vous savez faire de toutes choses. Elle pourra vous donner lieu par exemple de faire des réflexions sur la vanité, que l'on découvre inmançablement, toutes les fois que l'on se veut donner la peine d'examiner ce que nous appellons d'ordinaire Beauté; car enfin

cette

DE PROVENCE ET LANGUEDOC. 203
cette Beauté dépend entièrement du goût, & de l'opinion. Ce goût & cette opinion, dépendent du temperament, & des impressions desquelles on est prevenu. Ce Temperament & ces impressions dépendent, l'une du climat & des aliments, & l'autre d'une habitude à voir & entendre toujours les mêmes choses; & si vous remontez à la source de tout cela, vous trouverez que c'est le cours admirable de la Nature, dont l'ordre & la concurrence nous sont si inconnus, que les plus pénétrants n'y voyent goutte. Faut il donc s'étonner de ce que d'un principe si obscur, si inconnu, si contingent en lui même, il emane tant d'obscuritez, d'erreurs & de contingences, tant dans la Morale que dans la Physique.

La longueur de ma lettre ne m'ayant pas permis d'y insérer, ce que j'avois à vous dire sur les Amphithéâtres à l'occasion de celui de Nismes, j'en ay fait un discours que je vous envoie séparément afin que vous puissiez le voir à votre loisir.

De Marseille le ... Mars 1690.





DES
 AMPHITHEATRES,
 ET DES
 SPECTACLES
 que l'on y donnoit au Peuple.
 DISSERTATION.

JE commencerois par expliquer le mot d'Amphithéâtre, si de lui même il n'étoit assez intelligible, mais il suffit de l'entendre prononcer pour concevoir que c'est un double Théâtre, ou, si l'on veut, deux Théâtres joints ensemble, ce qui fait connoître d'abord que les Théâtres ont été inventez les premiers. Chacun sçait au reste qu'ils étoient également destinez pour la celebration des Jeux & des Spectacles que les Souverains, les Triomphateurs, ou les personnes qui se vouloient distinguer, donnoient au peuple. C'est donc dans l'antiquité de ces Jeux mêmes qu'il faut chercher l'origine des Théâtres. H

Il ne faut pas douter que dès les premiers siècles du Monde, la nécessité de se défendre & l'envie de se divertir, n'ait engagé les hommes à inventer diverses sortes de jeux & d'exercices, propres à recréer l'esprit, ou à donner au corps l'agilité & la force dont ils avoient besoin, mais on ne trouve point qu'avant Hercule, il y en ait eu aucune institution publique. C'est à ce Heros que l'on en attribue communément la gloire, & à la Grèce celle d'avoir religieusement conservé & maintenu cette belle institution, pendant tout le tems qu'elle a pu se dire maîtresse d'elle même.

Ces Jeux étoient celebres au commencement dans une vaste campagne voisine d'Olympie Ville d'Arcadie, d'où ils avoient tiré le nom d'Olympiques qu'ils conserverent toujours depuis en Grèce, & cette maniere de les célébrer dura quatre cens ans ou d'avantage, sans qu'on y remarquât de changement considerable. Mais au bout de ce tems là, les Grecs ayant reconnu l'utilité qui en revenoit à leur jeunesse, & se persuadans d'ailleurs que la Religion s'y trouvoit engagée, parce que Hercule avoit consacré ces jeux à Jupiter, firent une nouvelle institution dans laquelle le lieu, le tems, l'ordre, & toutes choses généralement, étoient plus précisément & plus particulièrement réglées. Il fut arrêté que ces jeux seroient celebres de cinq ans en cinq ans, ou si l'on veut de cinquante mois en cinquante mois, & que pour rendre cet-

I 7

te institution plus ferme & plus vénérable, on s'en serviroit à l'avenir pour compter le tems. C'est cette revolution de cinq ans ou de cinquante mois, que l'on appeloit Olympiades, & suivant laquelle les Grecs comptoient ainsi : la premiere, seconde, troisieme, ou quatrieme année de la dixieme, vingtieme, ou centieme Olympiade. La premiere Olympiade & par conséquent l'Epoque des Grecs se prend selon Eusebe sept cent quatre vint ans devant la naissance de nôtre Seigneur ; & la dernière fut l'an trois cent seize de nôtre salut, Constantin le Grand ayant aboli cette maniere de compter à laquelle il substitua ses Indictions. Je sçai que ce calcul n'est pas sans contradiction ; mais j'alongerois trop mon discours, si je voulois y faire entrer la question des Olympiades : il me suffit d'y avoir rencontré l'origine des jeux & des spectacles publics autorisez du Souverain.

Il y en avoit anciennement de cinq sortes, *le Ceste, le Disque, la Course, le Saut & la Lutte.* *Le Ceste* étoit un combat de coups de poing tel, ou a peu près qu'il se pratique encore aujourd'hui à Venise, à la reserve que dans ceux-ci, les Combatans ont le poing nud, & que dans ceux là, ils s'armoient d'un gauteler fait de couroyes de boeuf desseichées. *Le Disque* n'étoit autre chose que le jeu du palet, & il se pratiquoit avec de larges pierres plates & raillées exprès pour cet usage. *Le Saut* étoit different selon les tems, les lieux, & l'occasion. *La Course* de même, & la *Lutte* aussi ; d'ailleurs il n'est pas

ne-

DE PROVENCE ET LANGUEDOC. 207
nécessaire d'en faire ici la description. Il suffit de dire qu'à ces cinq jeux, les Grecs ajoutèrent en suite la *Comedie*, & la *Musique*.

Du tems qu'on les celebroit en pleine campagne on choissoit ordinairement quelque place enfoncée, afin que le peuple se tenant sur les collines & les hauteurs voisines pût voir plus aisément, sans que ceux de devant incommodassent ceux qui étoient derriere. Que si l'on ne trouvoit pas de lieu naturellement bien disposé, on élevoit tout autour des places avec des gasons plus hauts les uns que les autres, & qui formoient ainsi des degrez sur lesquels les Spectateurs se tenoient, à moins qu'ils n'eussent eu la précaution & le moyen de faire apporter des sièges de chez eux. Mais l'experience aiant fait sentir l'embarras, & l'incommodité qui étoient comme inevitables à ceux qui assistoient à ces sortes de spectacles, & même à ceux qui les donnoient, parce qu'un même lieu n'étoit pas propre à toutes sortes de jeux, on se determina enfin à ériger des Bâtimens & des lieux publics, qui ne fussent destinez qu'à cet usage. Ces Bâtimens furent premierement de deux sortes sçavoir des *Stades* & des *Théâtres*. Les *Stades* étoient destinez pour les exercices du Corps, & les *Théâtres* pour la Comédie & la Musique. Mais dans la suite, on fit servir les *Théâtres* à tout. On peut juger de la figure des uns & des autres par les mesures anciennes qui en restent en divers lieux de la Grece, ou

des

des païs qui ont été soumis aux Grecs. Il y en a à Athènes, à Delph, à Smirne, à Ephése & en plusieurs autres endroits, qui sont d'une fort grande antiquité. Le Stadium d'Athènes est large de vint sept pieds ou environ, fermé des deux côtez par deux murailles paralleles qui se joignent en rond à l'une des extrémitéz, mais l'autre est ouverte. Il a six vint pas géométriques de long, qui est la mesure du Stade des Grecs, dont il falloit huit pour faire un mille Romain, & c'est aussi à cause de cette mesure qu'on appelloit ces lieux des Stades. Celui de Delph ne diferoit en rien de celui d'Athènes, mais celui de Smirne étoit deux fois plus long, quoique de la même figures. Ces sortes de Stades étoient particulièrement destinez pour la course des Chevaux, & on les appelloit par distinction *Diaules*. L'Hipodrome de Constantinople, par exemple, étoit un *Diaule*, mais s'il n'avoit eu que six vint pas de longueur, sçauroit été un *Stade*.

Il y avoit d'ordinaire en chaque *Diaule* trois Colomnes, la premiere à un bout, la seconde au milieu, & la troisiéme à l'autre extrémité. Sur la premiere d'où l'on faisoit partir les chevaux, étoit écrit ce mot *ΑΡΙΣΤΕΥΕ*, *Courage* sur la seconde *ΣΤΕΥΔΕ* *bâte toy*, & sur la dernière *ΚΑΜΨΟΝ* *retourne d'où tu es parti*. Celui d'Ephése étoit aussi un *Diaule*, mais il a cela de particulier, que l'une de ses extrémitéz est formée par un espece de Théâtre.

Pour ce qui est des Théâtres, ils étoient

tous

tous faits en demi cercle, dont la corde, le Diametre ou la tranche faisoit la façade; en sorte que les Spectateurs qui étoient assis sur les degrez du demi cercle, l'avoient en vüe. Cette Façade avoit ordinairement plusieurs étages, tant pour l'utilité que pour l'embellissement, & chaque étage étoit orné d'Arches, & de Colomnes. Le plus bas étage de tous servoit le plus souvent pour y loger les bêtes sauvages, ou pour y tenir de l'eau, ou enfin pour y renfermer les instrumens & les choses nécessaires dans les jeux. Quelques fois aussi l'on y faisoit l'entrée du Théâtre par une grande & large Arcade comme par exemple à celui d'Athènes, qui, outre celle du milieu, il y en avoit encore deux autres plus petits aux deux côtez. C'étoit au dessus de ces Grottes que la Scene & l'Avant-Scene étoit bâtie. Par la Scene il faut entendre la place ou les Acteurs chantoient ou recitoient, & par l'Avant Scene, l'espace qui étoit au devant, le tout ensemble representant assez bien cet échafaut sur lequel nos Comediens jouent, & que l'on appelle aujourd'hui Théâtre.

Le second étage de la Façade occupoit l'enfoncement de la Scene, orné comme celui de dessous de Colomnes & d'Arches, qui servoient pour y faire retirer les Acteurs & les faire paroître selon que leurs Rôles le demandoient. S'il y avoit quelque autre étage au dessus de celui là, c'étoit plus tôt pour l'ornement que pour la nécessité.

Aux extrémitéz de l'Avant-Scene, & de la Scene vers le bout des sieges des Spectateurs,

teurs,

teurs, il y avoit d'ordinaire deux Autels l'un consacré à Bachus, & l'autre au Dieu en l'honneur de qui se celebrent les Jeux.

A l'égard du sol ou champ bas qui se trouvoit compris entre l'étage qui soutenoit la Scene & la courbure du demi cercle, il étoit uniquement destiné pour les jeux d'exercice.

Vous sçavez au reste que ces Jeux étoient ouverts à tout le monde, & que cependant les personnes de la premiere distinction se faisoient un honneur d'y venir disputer les prix avec tous ceux qui se presentoient, & il arrivoit souvent que l'on érigeoit des monumens publics à la gloire de ceux qui les avoient remportez, ce qui se peut aisément verifier, par le raport de divers Auteurs, & plus certainement encore par un grand nombre d'inscriptions (a) qui se voyent en Grèce encore aujourd'hui.

On voit par là que ces Prix étoient en très grande consideration parmi les Grecs, car autrement ils n'auroient pas tant pris de soin, ni tant fait de dépence pour en consacrer la mémoire. On en tenoit aussi des Registres publics qui étoient gardez par des Officiers fort considerables, & generalement tous ceux qui avoient quelque inspection sur ces jeux, de quelque maniere que ce pût être, étoient des hommes d'autorité

(a) Il y en a une entr'autres à Athenes qui est de l'115. Olympiades : c'est à dire 320. ans avant la naissance de Jesus-Christ.

té dans les Villes. Les principaux de ces Officiers étoient les *Arobantes* : c'étoient eux qui présidoient aux Jeux & qui distribuoient les prix à ceux qui les avoient mérités.

Comme toute la Grèce prit bien tôt goût à la celebration de ces jeux ; que chacun néanmoins n'avoit pas la commodité de quitter sa maison pour se rendre à Olympie, afin d'y prendre part ; & que d'ailleurs, comme je vous ay dit, on en avoit fait un culte religieux, les Villes les plus aisées en voulurent avoir chez (b) elles, & en instituerent en effet sous la protection des Dieux pour lesquels elles avoient le plus de devotion, ou même en l'honneur des Héros & des Grands Capitaines, quelles estimoient le plus. En cetems-là, les Arts, les Sciences

(b) Il y a avoit les Jeux Pythiens à l'honneur d'Appollon à Delphes. Les Neméens à Argos. Les Panathénées à Athenes. Les Eleusiniens, Les Isthmiques dans l'Isthme de Corinte. Les Pantelleniens, c'est à dire de toute la Grèce, encore à Athenes. Les Heracliens à l'honneur d'Hercules à Thebes. Les Trophoniens, à Lebadia. Les Eleutheriens à Platée. Le Bouclier de Junon à Argos. Les Phytiens à Milet dans l'Ionie. Les Phytiens à Magnésie. Les Jeux communs de l'Asie à Phyladelphie. Les Jeux Actiens pour Appollon à Nicopolis. Les Pythiens à Side. Les mêmes à Bergame. Les mêmes à Thessaloniques. Les Asclepiadiens à l'honneur d'Esculape à Epidandre. Les Capitoliens à Rome. Ceux de Minerve à Promachos. Les mêmes à Rome. Ceux qu'on appelloit Euseberia à Pouzzol. Les Jeux à l'honneur des Empereurs à Naples, & une infinité d'autres. Car je ne rapporte ici que ceux qui se trouvent marquez dans une vieille inscription trouvée à Megare, par laquelle il paroît, qu'un seul homme avoit remporté tous ces prix. Welser. lib. 3.

ces, & les Armes fleurissoient également en Grece, & elle fleurissoit par leur moyen; c'étoit ce qui lui donnoit moyen de faire tant de belles institutions, & de se rendre ainsi de plus en plus l'admiration de toute la Terre. Rome au contraire étoit encore foible, & de peu de consideration, & sa plus fine politique se bornoit à bien étudier celle de l'Aréopage, & à se former sur un modèle si universellement applaudi. Caton le Censeur, quoique peu ami des Grecs, fut au rapport de Strabon celui qui apporta leurs jeux à Rome, & ils y furent si bien reçus, que les Romains devinrent dans la suite les gens du monde les plus adonnés à ces sortes de spectacles; aussi ne s'en tinrent-ils pas à ce qu'on leur avoit enseigné, ils surpasserent bien tôt les Inventeurs, & leur Republique s'étant accrûe avec le tems, de la maniere que vous sçavez, ils poussèrent à cet égard le luxe, & la profusion jusques où elle pouvoit aller. La Comedie, la Tragedie, la Musique, & les exercices moderez ne furent plus capables de les toucher. Il leur falut des Naumachies, des chasses, de combats effectifs & sanglans; & comme si tout cela eût été peu de chose, ils ne se purent satisfaire qu'en faisant combattre des miserables hommes contre les bêtes les plus feroces & les plus sauvages.

Alors les Théâtres & les Stades qu'ils avoient construits sur le modèle de ceux qu'ils avoient vûs en Grece, se trouverent trop simples & trop petits pour l'exécution

DE PROVENCE EN LANGUEDOC. 213
tion de leurs grands projets. Il leur falut des Cirques & des Amphithéâtres d'une grandeur & d'une magnificence incroyable, & à mesure que leur puissance s'augmenta, ils augmenterent aussi la dépense & la somptuosité. Pour en être convaincu, il ne faut que voir Rome toute ruinée qu'elle est. Cette Ville a été cruellement pillée, sacagée & brulée trois diverses fois, ou par des Barbares ou par des Peuples voisins qui n'étoient pas moins avides de richesses que de sang. Elle a souffert d'ailleurs plusieurs autres fois toutes les miseres de la Guerre, de la famine & de la contagion, & dans les derniers siècles le peu qui lui restoit de ses premieres beautés, a été abandonné à tous ceux qui ont crû y pouvoir trouver de quoi s'accommoder; de maniere que la plus part des maisons modernes de Rome & des environs, ne sont fabriquées que des dépoüilles des anciennes. Cependant elle fait encore aujourd'hui l'admiration de tous les Voyageurs, par rapport à ses Antiquitez. Je laisse à part ces Temples superbes, ces Mausolées, ces Arcs de Triomphe, & ces autres monumens de l'Orgueil Romain, dont les ruines ont échappé à la desolation generale & continuelle; & pour ne me point écarter de mon sujet, je ne veux parler que des ceux qui servoient aux plaisirs du Peuple.

On croit que M. Val. Massalla & Cassius Longinus qui étoient Consuls l'année 599. de la fondation de Rome, furent les premiers qui firent construire un Théâtre,
&

& qu'auparavant tous les jeux se célébroient, aussi bien que ceux de Grece, dans les places ordinaires de la Ville, ou bien en pleine campagne. Ce qui confirme cette opinioin, c'est que P. Scipion surnommé Nasica, fit vendre à l'enchère tout l'appareil de ce Théâtre, supposant apparemment que c'étoit une nouveauté de mauvaise conséquence, & il fut même ordonné par un Decret du Senat, que personne n'affisteroit assis aux jeux publics de plus près que de mille pas; mais la pompe & la dépence de ces mêmes jeux, ayant beaucoup augmenté sous les Consulats de Marcus Antonius, & d'Aulus Postumius, Claudius Pulcher étant Edile Curule, & de Pompée le Grand, ce dernier fit bâtir un Théâtre public de pierre sur le modèle de celui qu'il avoit vû à Mitrilène. C'est sur les ruines de ce Théâtre que l'Eglise de S. Andrea della Valle est aujourd'hui bâtie. Auguste César en fit depuis construire un autre à l'honneur de son neveu Marcellus, & donna la dernière main au Cirque que Jules César avoit commencé.

Quant aux Amphithéâtres, Lipse avouë qu'il en a long-tems, & curieusement recherché l'origine, mais toujours en vain, & il se borne à dire qu'ils peuvent avoir commencé vers la fin de la République Romaine. Cette conjecture se trouve fortifiée par le rapport de Pline liv. 36. chap. 15. lequel après avoir décrit la magnificence excessive du (a) Théâtre de Scaurus, qui conte-

noit

(a) Ce Théâtre avoit trois étages. Le premier étoit de

noit trois mille Colonnes, & un infinité de Statuës, dit, que Cajus Curius voulant célébrer les funeraillles de son Père, & desespérant de pouvoir égaler cette somptuosité jusques à lors inouïe, s'avisâ d'y suppléer par la nouveauté & la rareté de l'invention, en faisant construire deux grands Théâtres de bois, qui tournoient chacun sur un Pivot, en sorte qu'on les pouvoit affronter & adosser, ou aligner, le Peuple étant dessus selon que le spectacle le demandoit. On peut en quelque façon inferer de là, que les Romains n'avoient point encore vû d'Amphithéâtre, autrement Pliné ne se récrieroit pas tant qu'il fait sur la nouveauté de l'invention. Car pour celle du Pivot en elle même, je ne voi pas qu'elle méritât de grands applaudissemens, puisqu'elle exposoit tout le Peuple Romain en un visible danger. Il paroît même que Pliné étoit de ce sentiment, puisqu'après avoir depeint le grand peril où étoit ce Peuple dominateur & distributeur des Couronnes, il s'écrie, *Quel bon marché d'hommes! Peut-on croire que la Journée de Cannes fut plus dangereuse.*

Quoiqu'il en soit, l'Histoire ne fait point mention d'Amphithéâtre plus ancien, que celui-là, du moins que je sçache, mais bien de plusieurs autres qui furent faits depuis, tant de pierre que de bois, pour toujours ou pour un tems.

Statilius Taurus en fit construire un de pierre

de Marbre, entremêlé de Statuës de bronze. Le second étoit de Verre; & le troisième de Peintures, & de dorures.

Pierre à la persuasion d'Auguste César l'an 725. de Rome, & ce fut le seul que l'on y vit jusques au tems de Vespasien qui fit commencer sous son huitième Consulat, celui qu'on voit aujourd'hui à Rome, comme il se justifie par une Medaille qui a d'un côté *Imp. Caesar Vespasian. Aug. Cos. VIII. P. P.*, & de l'autre la figure de l'Amphithéâtre, que Tite son fils fit achever, & qu'il consacra. Il est vrai que l'Empereur Caligula en avoit aussi commencé un, mais il ne fut point achevé, Claudius en ayant fait cesser l'ouvrage.

Pour ce qui est du magnifique Amphithéâtre que Néron fit dans le Champ de Mars, il n'étoit que de bois, non plus que tous ceux que l'on avoit vus jusques à celui de Statilius. Les malheurs qui arrivoient souvent par la chute des Amphithéâtres de bois, qui succomboient quelques fois sous le poids des spectateurs, furent sans doute les principales raisons qui porterent les Romains à en abolir l'usage, & à se servir de la pierre pour les construire.

Les Anciens appelloient ces superbes bâtimens *Amphitheatrum, Cavea, & Arena* indifferemment. *Amphitheatrum*, parce qu'ils étoient composez de deux Théâtres; *Cavea* à cause du creus ou de la cavité qui étoit comprise au milieu, dans laquelle se faisoient les combats de Gladiateurs, ceux des Bêtes sauvages, & les autres Spectacles; & *Arena*, parce que l'on y repandoit d'ordinaire beaucoup de sable, afin que le sang ne parut pas aux yeux du peuple, & que les

Gladi-

DE PROVENCE ET LANGUEDOC. 217
 Gladiateurs pussent combattre d'un pied ferme ou fuir devant leurs adversaires sans glisser. Au lieu de sable, on se servoit quelques fois de la raclure d'une pierre très blanche; & il y a eu des Empereurs qui non contents de faire paroître leur magnificence par cette dépence, qui aloit fort loin, & par la somptuosité des spectacles, ont voulu que l'on foulât aux pieds, & le vermillon & la (a) Chrysocole.

Au milieu de l'Arène il y avoit un Autel consacré, ordinairement à Diane: les Amphithéâtres, & les Spectacles lui étoient particulièrement dediez. Tertulien veut aussi, qu'ils le fussent à Mars, *Martem & Dianam utriusque ludi Gladiatorum, scilicet & venatorii, praesidem novimus*. Quelques fois aussi l'Autel étoit consacré à Jupiter Stigijs, qui est le même que Pluton, & à Saturne que les anciens metoient au nombre des Divinitez Infernales & mal faisantes. A dire vrai je ne croi pas qu'il y eût rien de fort réglé sur la dédicace, chaque Dieu y avoit sa part, & cela dependoit de la disposition d'esprit où étoient ceux qui faisoient bâtir les Amphithéâtres ou qui donnoient les jeux. Le Théâtre d'Athenes, & celui de Delph étoient dediez à Bacchus, & il n'y a point eu de Divinité dans le Paganisme à l'honneur de qui l'on n'ait célébré quelques jeux.

Ce Sol ou cette Arène qui étoit ordinaire
 Tom. I. K

(a) C'est un espece de Mineral qui se trouve dans les mines de Cuivre & d'Argent. Il y en a de quatre sortes, de blanche, de jaune, de verte & de noirâtre,

nairement d'une figure ovale, comme l'Amphithéâtre, n'avoit aucun autre bâtiment extérieur que l'Autel, dont je vous ay parlé; mais au dessous il y avoit des cloaques ou des égouts pour recevoir les eaux, desquelles on s'étoit servi à la représentation du spectacle, ou pour les faire venir d'ailleurs par le moyen des Aqueducs dont la pente suffisoit pour faire remonter l'eau jusques à la hauteur où on la vouloit avoir.

C'étoit dans l'Arène que se donnoient tous ces sanglans & divers combats, dont les Romains étoient si amateurs; car, comme je croi l'avoir déjà dit, les jeux innocens de la Grece devinrent en peu de tems méprisables pour eux. Les Empereurs, les Triomphateurs, les Consuls & les autres personnes élevées en dignité, connoissant le goût du peuple là dessus, & cherchant à lui plaire pour s'élever de plus en plus ou pour affermir leur puissance, contribuèrent de leur côté tout ce qui dépendoit d'eux pour introduire quelque nouveauté dans les Spectacles, soit par le luxe soit par la cruauté. La férocité des Romains à cet égard vint enfin à un tel point, qu'un spectacle ne leur sembloit plus ni rare, ni beau qu'au prix de ce qu'il étoit sanglant & meurtrier. Voila comment à force de voir répandre du sang, on s'accoutume insensiblement à s'y delecter. Pline dit que Pompée le Grand ayant donné un combat d'Elephans contre des hommes, qui fut le second de cette nature que l'on vit à Rome,

DE PROVENCE ET LANGUEDOC. 219
me, le peuple en fut tellement touché de compassion, qu'il s'en retourna pleurant, & maudissant la cruauté de Pompée. Mais cette humeur tendre ne lui dura pas longtems, & dans la suite le plus grand soin des Ediles, & de ceux qui voulurent gagner son affection par la voye des Spectacles, ne fut qu'à rassembler de toutes les parties du monde un grand nombre de Bêtes sauvages pour les faire combattre à l'Amphithéâtre. L'Edile Claudius (a) Pulcher y avoit fait paroître les Elephans comme une chose nouvelle. Vingt ans après les Luculles y amenèrent encore les Taureaux. Pompée le Grand y fit combattre six cent Lions tout à la fois, dont il y en avoit trois cent quinze avec le crin. Le même après Scæurus y fit amener plusieurs centaines de Lubernes; & ceux qui les suivirent rassemblèrent à l'envi des milliers de Loups, de Tigres, de Pantheres & generalement de toutes sortes de Bêtes carnacieres, soit pour combattre les unes contre les autres, ou contre des hommes, selon que le peuple témoignoit le souhaiter.

Ces Bêtes devenoient extrêmement dangereuses lorsqu'elles avoient combattu quelque tems; & comme dans la fureur où elles tomboient quelques fois, elles auroient pû se jeter parmi les Spectateurs, & y faire de terribles ravages, on prevenoit ce malheur par le moyen d'une muraille haute de douze ou quinze pieds que l'on bâtissoit toujours autour de l'Arène, & par

K 2

(a) L'an de Rome 650.

des rouleaux de bois qui étoient sur le bord de l'Orchestre, afin que si elles y sautoient par hasard, ces rouleaux venant à tomber les fissent tomber aussi. Outre cela on y mettoit une Balustrade de fer, & de filets de soye de couleur de pourpre, dont les noeuds étoient quelques fois d'ambre. Voilà de quelle maniere on sçavoit mettre les Spectateurs à couvert des insultes des Bêtes farouches; & l'on ajoûtoit encore à toutes ces précautions, des canaux pleins d'eau, lors que l'on faisoit combattre des Elephans, parceque cet animal la craint beaucoup.

Après vous avoir donné une description de l'Arène, disons aussi quelque chose de l'Amphithéâtre en lui même. Je veux dire de ces degrez, dont l'Arène étoit environnée, & qui servoient pour asseoir les Spectateurs.

Vous sçavez que la Republique Romaine étoit composée de trois Ordres. Celui des Senateurs, celui des Chevaliers, & celui de la Comune où du Peuple. Du Tems de sa liberté, j'entends celui auquel elle étoit gouvernée par les Consuls, tout le monde indifferemment assistoit aux Spectacles du Cirque & de l'Amphithéâtre pêle-mêle sans aucune distinction de rang. C'est ce que vous remarquerez dans la vie de Silla par Plutarque; mais cela fut changé sous les Empereurs, & ces degrez qui s'élevoient en forme d'Amphithéâtre pour la commodité commune du Peuple, furent divisés en trois parties. *Orchestra*, *Equestría*, & *Popularia*. L'Or-

L'Orchestre étoit le lieu, où étoient assis les Senateurs, les Vestales, les Prêtres, & les Ambassadeurs des Nations étrangères alliées des Romains. Il étoit le plus bas, & contenoit quatre ou cinq rangées de degrez, ou même davantage. Sur la premiere rangée étoit le *Podium*, c'est à dire un espece de Balcon orné de colonnes, & de petites Victoires. Vitruve marque quelle en étoit la grandeur lib. 5. chap. 7. Comme l'Orchestre étoit de plusieurs rangs de degrez, il est bon d'expliquer que le plus honorable étoit le plus proche du Balcon & de l'Arène. Juvenal le témoigne quand il dit :

*... Generosior & Marcellis
Et Catulis paulique minoribus & fabius &
Omnibus ad podium spectantibus.*

On pretend même que cette dernière place la plus proche du Balcon, & qui le separoit des degrez, étoit vuide, ou occupée seulement par les personnes de la plus haute distinction. Les Consuls, & les Préteurs s'y plaçoient dans leurs chaises curules, environnez de leurs Licteurs, de leurs autres Officiers, & de cette pompe qui accompagnoit toujours les Magistrats Romains. Le siege des Empereurs même y paroïssoit dans un lieu un peu élevé, & tout auprès étoit la chaise de celui qui donnoit le Spectacle, où il étoit assis revêtu d'une Robbe appellée *prætecta*, dont le bord étoit de pourpre. On croit aussi que c'étoit là

que les chaises des absens ou des morts Illustres étoient mises pour faire honneur à leur memoire.

L'Equestre contenoit les quatorze degrez qui suivoient immédiatement au dessus de l'Ochestre, & étoit reservée pour les Chevaliers qui vouloient assister aux Spectacles.

Le reste des degrez à compter depuis l'extremité superieure de l'Equestre jusques au haut de l'Amphithéâtre étoit ce que les Romains apelloient *Popularia*, parce que toute cette place étoit remplie par le Peuple. Mais comme elle contenoit dans son étendue deux fois autant d'espace que les deux autres, on la partageoit encore suivant la condition, l'âge & le sexe. Dans l'Amphithéâtre de Nismes, on ne peut pas remarquer toutes ces distinctions, parce que l'on n'en peut voir que la partie la plus éloignée de l'Arène, destinée aux femmes & à ceux qui étoient en deuil, le reste étant couvert par des maisons, que l'on y a bâties, & que divers particuliers possèdent; mais il ne faut pas douter qu'il ne fût disposé de cette maniere.

Vous jugez bien qu'il étoit très difficile que parmi une prodigieuse quantité de gens de toutes conditions, quoique également avides de ces sortes de spectacles, il n'arrivât souvent de la confusion. C'étoit aussi pour quoi on avoit établi certains Officiers appelez *designatores* ou *Locarii*, qui avoient le soin de marquer à chacun sa place; selon son rang & sa qualité, & de faire sortir

tir ceux qui en avoient pris quelqu'une qui ne leur étoit pas due. Je croi même qu'ils tiroient quelque argent du Peuple pour le loüage des places, & que c'est ce qui leur avoit fait donner le nom de *Locarii*, peut-être aussi qu'ils fournissoient des ais, ou quelques tapis pour étendre sur les degrez dont la froideur auroit pu incommoder les personnes delicates, & que le prix qu'ils en retiroient étoit léger. Ne pourroit on point expliquer par là, ce bon mot d'Aristipe qui repondit, lorsqu'on lui demanda à quoi servoit l'érudition & le sçavoir à cela au moins que l'on ne soit pas au Théâtre assis comme une pierre sur une pierre. Dans la suite du tems les Senateurs eurent des carreaux sur leurs sieges par la permission de Caligula, qui le premier leur accorda cette commodité suivant Dion Cassius. Ce fut aussi le même Empereur qui leur permit de se servir de chapeaux à grands bords pour se garantir des ardeurs du soleil. Jusques là tous les Romains en general avoient assisté aux Spectacles nûe tête; mais dans la suite le peuple obtint la même liberté. Il paroît d'ailleurs en Martial qu'ils se servoient de parasols, quoique tout l'Amphithéâtre fût environné de hautes (a) voiles qui faisoient ombre presque par tout. On voit encore à celui de Nismes beaucoup de Modillons & de pierres percées à jour, dont l'usage étoit pour ficher les perches qui soutenoient les voiles. K 4 Je

(a) Les voilles dont Neron se servit à son Amphithéâtre étoient teintes en pourpre, & celles de Sévère étoient de toille d'or.

Je ne m'amuserai point à examiner ici en détail les dimensions qui devoient être observées dans toute la structure d'un Amphithéâtre bien bâti, parce que cela ne me semble pas nécessaire à sçavoir. Je me contenterai seulement de vous dire que l'Orchestre, l'Equestre, & la Populaire, étoient séparées les unes des autres par deux (a) espaces assez larges, pour y placer encore plusieurs personnes qui n'avoient point de lieu assigné, comme les Etrangers, ceux qui pretendoient au rang de Chevalier &c. qu'à l'extrémité des degrez, il y avoit de petits canaux ménagés dans la pierre pour écouler les eaux de la pluie, & que d'espace en espace il y avoit des trous faits exprès pour y placer des tuyaux secrets par le moyen desquels on repandoit quelques fois des eaux de senteur sur les Spectateurs. Vous sçavez au reste que ces eaux étoient composées ordinairement de safran, detrempé dans du vin.

J'ai oublié, en vous parlant des portes que l'on remarque à l'Amphithéâtre de Nismes, de vous dire que, selon ma pensée, celle qui est vis à vis du Palais, & que j'ai mis la seconde en ordre, étoit peut-être celle que l'on appelloit *Libitinensis*, parce que c'étoit par là que l'on emportoit ceux qui avoient été tuez. *Libitina* étoit la Déesse des funeraillies, & c'étoit dans son Temple que l'on gardoit tout ce qui étoit nécessaire pour les Pompes funebres. Tout auprès de cette porte, étoit le lieu que l'on ap-

(a) *Præinjectiones.*

appelloit *Spoliarium*, c'est à dire le lieu où l'on trainoit, & où l'on depouilloit les corps des Gladiateurs qui avoient été tuez sur l'Arène. Plus je fais reflexion sur la condition de ces miserables victimes, dont la plupart se devoient volontairement à la mort, & plus j'admire ce que peut sur les hommes la force de la coutume & de l'exemple jointe à la pauvreté. Vous avez vû dans Pétrone la formule du serment qu'ils prêtoient, & vous sçavez par conséquent si c'est improprement que je les nomme victimes, *Juravimus, uri, vinciri, verberari, ferroque Necari.* Ces paroles seules sont capables d'inspirer de la frayeur à une ame timide, mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est que ces hommes eussent la force de garder, & d'exécuter leur serment avec une fermeté de courage, telle qu'elle nous est décrite dans tous les livres. Rien n'étoit plus ordinaire que de voir sur l'Arène mille ou deux mille hommes armez les uns contre les autres, combattre avec une fureur cruelle, & rien n'étoit plus rare que d'en voir un seul faire quelque mouvement lâche. Quelque blessé qu'ils fussent & presque sur le point de rendre l'ame, on ne les entendoit pas seulement se plaindre ni lâcher un soupir. Ils mouroient avec la même constance qu'ils avoient combattu, & ils s'en est trouvé, qui après avoir tué plusieurs adversaires, & se voyant prêts à mourir couverts de blessures, ont envoyé demander au peuple s'il étoit content d'eux, sans quoi ils n'auroient pas voulu se coucher pour rendre l'esprit en repos.

Ces sortes de gens, qui étoient appellez *Arenarii*, parcequ'ils combattoient sur l'arène, étoient, comme je croi, consacrez à Hercule, car il étoit reconnu pour leur Dieu, & quand l'on en recevoit quelqu'un la cérémonie se faisoit dans sa Chapelle. Il faut placer, dit Vitruve, les Temples de Hercule dans le Cirque, lorsqu'il n'y a point d'Amphithéâtre ni d'autres lieux d'exercice.

Comme ils avoient besoin de beaucoup d'adresse aussi bien que de force pour garantir leur vie & pour vaincre leurs ennemis, ils s'exerçoient journellement dans des lieux destinez à cela, que l'on appelloit *Ludi*. *Ludus Gladiatorius inquit Isidorus inde dictus quod in eo juvenes usum armorum condiscant.* Il y en avoit plusieurs dans la Ville de Rome. Chacun de ces lieux avoit son nom, & contenoit plusieurs chambretes pour les Gladiateurs. On y entrenoit des Maîtres d'armes qui enseignoient avec des épées de bois, ou des baguettes qui n'étoient point polies, que l'on appelloit *Rudis*, & leur Exercice *Rudibus batuere*. Ces Baguettes ou fleurets étoient beaucoup plus pesantes, que les armes dont ils se servoient dans les Cirques ou Amphithéâtres, afin qu'ils ne perdissent rien de leur adresse accoutumée lorsqu'ils viendroient à se battre tout de bon, & lors qu'on donnoit congé à quelqu'un d'entreux, on lui en mettoit une entre les mains, à peu près comme l'on pouroit faire aujourd'hui d'un fleuret à l'égard d'un Prevôt de Salle, que l'on recevoit Maître d'Armes. Mais quand on vouloit leur accorder une

DE PROVENCE ET LANGUEDOC. 227
entiere liberté on leur mettoit aussi le chapeau sur la tête.

Les Gladiateurs étoient, comme vous sçavez, partagez en plusieurs differens ordres, dont les noms & l'employ étoient aussi differens. Les uns étoient appellez *Bustuarii* parce qu'ils combattoient auprez des Buchers pour honorer la mort des Grands. Les autres *Convivales* parce que c'étoient eux que les Empereurs, & même les particuliers faisoient battre pendant les repas qu'ils donnoient à leurs amis.

Il y en avoit d'autres qui étoient nommez *Bestiarii* à cause qu'ils combattoient contre les Bêtes sauvages, & d'autres *Naumachiarii*, parce qu'ils servoient à représenter des combats de mer.

Outre ceux là, il y avoit plusieurs autres sortes de Gladiateurs qui tiroient leurs noms, ou de leur pays, ou des armes qu'ils portoient, ou de quelque autre cause. Les *Retiarii* par exemple portoient pour armes un trident à la main droite, & un rest à la gauche, lequel ils j'étoient sur la tête de leur adversaire pour l'embarasser. Les *Secutores* étoient ainsi appellez parcequ'ils suivoient leurs ennemis, & ils portoient une épée à la main droite, un bouclier à la gauche, & un casque sur la tête. Voyez la huitième Satire de Juvenal. Il y en a qui croient aussi, que ceux qui succedoient à un Gladiateur qui avoit été tué, étoient ainsi appellez, & ainsi ils seroient les mêmes que les *Subditicii*, *Suppositicii*, *Secundarii*, & *Tertiarii* &c. Les *Threces*, ou

Thraces étoient des Gladiateurs ainsi nommez, parce qu'ils étoient de Thrace ou parce qu'ils étoient armez comme ceux de cette nation. Ils avoient un petit bouclier à la main droite, un sabre recourbé à l'autre, & un petit casque sur la tête. Les *Mirmillones* étoient armez à la Gauloise & portoient sur leur casque une figure de poisson, d'où vient que leurs Adversaires qui étoient ordinairement *Retiarii*, chantoient *Non te peto, Piscem peto quid me fugis Galle!* Ce n'est pas à toi que j'en veux, c'est au poisson qui est sur ta tête, pourquoi me fuis tu Gaulois? Les *Hoplomachi* étoient des Gladiateurs qui combattoient armez. Les *Sammites* étoient ainsi appellez parce qu'ils étoient armez comme ceux de cette Nation. Les *Essedarii* combattoient de dessus des Chariots, & ceux que l'on nommoit *Audabatae* combattoient ayant les yeux bandez. Les *Laquearii* avoient une épée dans une main, & une corde dans l'autre où il y avoit un noeud coulant. Les *Caternarii* combattoient en troupe, & enfin les *Postulaticii* étoient ceux qui étoient demandez par le Peuple.

Ces Gladiateurs étoient ordinairement ou des Esclaves, ou des prisonniers de guerre, ou des hommes condamnez à cela. Mais ils n'étoient pas les seuls qui combattoient dans ces lieux. On y voyoit souvent paroître des personnes de condition libre, & même des Chevaliers & des Senateurs qui de leur propre mouvement, & par plaisir, donnoient ce divertissement au peuple.

Les

Les femmes mêmes, malgré leur sexe naturellement craintif & timide, ne se font pas toujours contentées d'être spectatrices. Elles ont voulu descendre dans l'Arène & s'y battre avec la même fureur que les Gladiateurs. Ce que l'Empereur Severus défendit dans la suite. Quelques fois on faisoit combattre des Nains les uns contre les autres, ou des personnes de condition libre, que l'on appelloit *Auctorati*, lesquels s'y engageoient pour un certain prix que l'on appelloit *Auctoramentum*.

A l'égard de ceux qui donnoient au public ces sortes de Spectacles, ils étoient appellez *Munerarii*. C'étoient ordinairement Les Empereurs & les Magistrats, comme les Ediles, les Préteurs, les Questeurs, les Consuls, & les Prêtres; & quelques fois aussi de simples Particuliers. Martial parle d'un Savetier.

*Dás Gladiatores Sutorum regule cerdo
Quodque tibi tribuit subula sica rapit.*

Sans doute qu'en ce tems là, le métier de Savetier étoit plus honorable & plus lucratif que de nos jours, car la depence de ces jeux étoit excessive & en quelque façon incroyable.

Lorsque les Empereurs donnoient ces Spectacles aux Peuple, c'étoit au jour de leur avènement à l'Empire, à celui de leur naissance, après une victoire, ou le jour du Triomphe, dans les fêtes sollemnelles, comme les Saturnales, & la fête célébrée en l'honneur de Minerve; ou enfin lors de

la consecration de quelque ouvrage public, & ils duroient plusieurs jours. On remarque que ceux que l'Empereur Tite donna, lors qu'il fit la dedicace de son Amphithéâtre, durerent cent jours, & que ceux que donna en suite l'Empereur Adrien, durerent cent vingt jours, avec une depeuce & une magnificence admirable. vid. Lips. de Magnitud. Rom. lib. 2. chap. II.

Dion raporte que dans une pareille fête, Neron donna premierement le divertissement d'une chasse dans l'Amphithéâtre, & qu'après qu'elle fut finie, & que les Bêtes furent tuées, tout d'un coup il fit remplir l'Arène d'eau, & fit représenter un Combat Naval. Il fit ensuite combattre les Gladiateurs à pied sec dans le même lieu, & finit cette journée par un Repas public de la dernière magnificence.

Mais, quelque superbe que fut cette fête, elle ne pouvoit l'être d'avantage que celle de Scaurus, qui sans parler des sommes immenses qu'il lui avoit falu depenser en Bêtes sauvages, en marbre, en Statues, en Ouvriers pour fabriquer, en Gladiateurs pour combattre, en eaux de senteur pour regaler le peuple, & en faux fraix qui étoient de suites inévitable de ces sortes d'entreprises, perdit de plus à sa maison de Tusculum pour dix mille Sesterces de Tapisseries, de toiles d'or, & de peintures qu'il y avoit employées, ses Esclaves y ayant mis le feu par indignation d'une profusion si excessive. Plin. lib. 36. e. 15. Je n'entrerais point plus avant dans le detail de ces
su-

DE PROVENCE ET LANGUEDOC. 231
superfluitez, cela me meneroit plus loin que je ne me le suis proposé; & comme je n'écris rien ici que par maniere d'Essay, je laisse à ceux qui auront envie de traiter les matieres à fond, toute l'occasion de le pouvoir faire.





L E T T R E I X.

Des Isles d'If. Bravoure des Provençaux. De la Republique de Génnes. Quelques Remarques sur les Bâtimens de la Ville. Differente maniere de compter les heures du jour. Maniere d'empêcher l'effet des Bombes & des Grenades. Remarques générales sur l'Italie. Différens exemples de filles & de femmes qui ont changé de sexe.

MONSIEUR,

Nous partimes de Marseille le vingt-cinquième du mois de Mars : de vous dire avec quel vent, c'est ce qui vous seroit fort inutile, ainsi ne vous attendez point de lire dans le recit de mes trajets, que le Grec & Levant nous étant contraires, nous avons donné un

un Bort vers le Ponant, ou la Tramontane. Comme je ne prétens point faire mon métier de celui de la Mer, je ne me sens pas seulement la moindre curiosité sur ce chapitre. D'ailleurs je me souviens qu'il m'est quelques fois arrivé de sauter par dessus ces endroits en lisant des Voyages, & comme je juge toujours des autres par moi même, je m'imagine que vous en pourriez bien faire autant. C'est pourquoi, pour vous en éviter la peine, je passerai tout d'un coup d'un Port à l'autre, sans vous fatiguer de la manœuvre qu'il nous aura fallu faire pour y arriver. Toutefois, comme après être sortis de Marseille, nous donnâmes fond pendant un jour aux Isles voisines, je vous y ferai faire, s'il vous plaît, une petite station avec nous.

Ce sont trois petites Isles situées à trois mille de Marseille qui font entr'elles un Port très assuré contre toutes sortes de vents, & gardé par deux forts Châteaux, dans lesquels le Roi entretient garnison. Ces Isles sont d'une très grande importance pour faciliter le commerce de Marseille, qui sans cela deviendroit une prison, d'où il seroit impossible de sortir, sans s'exposer visiblement à être pris. D'ailleurs, comme cette Mer est fort orageuse, elles sont absolument nécessaires pour y relâcher, sans quoi les Vaisseaux courroient grande risque de se rompre sur la côte. De quelque conséquence qu'elles soient, un de nos Rois les avoit cependant engagées à un Duc de Florence, pour une somme de six cent mille écus, & pen-

pendant tout le tems qu'elles demeurerent entre les mains de ces Ducs, l'Espagnol fit tout ce qu'il pût pour les avoir; mais soit qu'ils voulussent les garder pour eux-mêmes, où qu'en s'en défaisant en faveur de l'Espagne, ils craignissent de s'attirer la France sur les bras, ils ne le firent point, & elles revinrent à la Couronne par le mariage de Marie de Medicis avec Henri IV. En ce tems-là, il y avoit pour Gouverneur un Marquis de Pile, qui ne contribua pas peu par ses conseils à les faire rendre au Roi, remontrant au Duc François, qu'il lui seroit fort difficile de les garder malgré lui, & pour ce service le gouvernement lui en fut continué, avec une bonne pension, & à son fils en survivance, lequel y est mort, & ayant laissé deux fils, l'aîné nommé le Marquis de Pile lui a succédé, & le second qui s'appelle le Comte de Forville, a été fait Gouverneur Viguier de Marseille, & Capitaine d'une des Galères du Roi, ce qui lui vaut tout ensemble plus de vingt mille livres de rente.

Comme je me souviens de vous avoir dit quelque chose contre les Provençaux, & que j'aime à rendre justice à tout le monde, je veux réparer cela d'un autre côté, afin de me racommoder avec eux avant que de sortir de leur País. Ils sont très bons Mariniers, & passent pour les plus diligens qui soient en Europe; intrepides au reste, & qui se battoient contre dix aussi forts qu'eux. Il n'y a pas encore bien long tems que l'oncle de nôtre Capitaine, nommé Blaise Marin, montant un Vaisseau de quarante piéces, se barit

pen-

pendant trois jours dans un calme, contre cinq Vaisseaux de guerre de Tripoli & se fit quiter. Une autre mechante Barque équipée seulement de trente Hommes, se sauva aussi l'année passée des mains des Algeriens par la prudence & la bravoure du Nocher. Elle étoit poursuivie par un de leurs plus gros Vaisseaux, dans lequel il y avoit quatre cents hommes & ne pouvant fuir, elle prit le parti d'aramber sans abaïsser ses voiles & sans s'acrocher. Le Nocher sauta dans le bort Algerien le sabre à la main, & coupa la corde qui soutenoit leur grande voile, laquelle tomba aussi-tôt sans qu'il fût possible de la relever de plus de trois heures, après quoi ce brave homme ressaillant legerement dans sa barque se separa du Vaisseau, en criant aux siens courage enfans nous sommes sauvez. Effectivement le Vaisseau Barbarois ne pût plus les joindre. Pour cette belle action, le Commerce lui a fait present d'une medaille d'or, & sans doute qu'il la meritoit bien. Il est seur qu'on n'en fera pas de même à un Capitaine nommé Curer, qui a eu le malheur d'être pris il y a trois mois ou environ par les Galeres de Naples; car, bien qu'elles fussent sept, & qu'il n'eût que cent hommes sur son Bort, & vint quatre Canons, cependant les Provençaux crient sur lui comme sur le dernier des lâches, & je ne sçai s'il osera jamais reparoitre à Marseille. Pour moi je trouve qu'il y a un peu de bravade là dedans, car par toute Mer sept Galeres prendront un Vaisseau marchand, sans peine.

Trois

Trois jours après nôtre départ des Isles nous arrivâmes à Gennes, celle même qu'on appelle communement Gennes la superbe, mais qui à mon avis ne merite rien moins que ce titre. Elle est Capitale de la Ligurie, & tire son nom suivant quelques uns de Janus premier Roi d'Italie; d'autres disent de Janus Roi des Toïens, d'autres de Janus à deux fronts, & d'autres encore de *Janua*, Porte, parce qu'effectivement elle est comme la Porte d'Italie. Au reste peu d'Auteurs conviennent de son véritable nom, Luitprand, Tircin, & quelques autres la nomment *Janua*; Tite Live, Ptolomée & Strabon, l'appellent *Genua* avec plus de raison ce semble que les premiers; leur sentiment se trouvant confirmé, par une petite planche de cuivre qu'on voit ici, laquelle fut trouvée l'an 1507 par un Païsan qui travailloit à la terre. Elle est gravée en lettres Romaines fort petites, mais encore assez distinctes, & les Genoïis y sont appellez *Genuates*.

La fondation de cette Ville est immémoriale, aucun Auteur ni ancien ni moderne ne nous ayant donné que je sache des lumieres certaines là-dessus. Elle est située dans le fond d'un petit Golphe, sur le penchant & au pied d'une montagne, ce qui la fait paroître par étage; son Port est fort ouvert du côté de la Mer, de sorte que les Vaisseaux n'y sont point en seureté. Elle a trente cinq Paroisses; les ruës sont hautes & basses, & fort petites quoique les Maisons soient d'une hauteur prodigieuse. Au
mi-

milieu de la Place on voit une Statue de marbre d'une grandeur extraordinaire, qui represente André Doria, Libérateur de cette Republique, foulant aux pieds trois têtes de Turcs, sur lesquels il avoit remporté des victoires signalées. On parle fort des Palais de Gennes, & la vérité est, qu'il y en a quelques uns de fort beaux, mais il ne sont pas si communs que l'on penseroit bien.

Le marbre n'est pourtant pas rare en ce Paysici. Les Eglises en sont toutes ornées, aussi bien que le Palais Royal, dans lequel la Serenité fait sa demeure: Il y en a même quelques-uns dans la Ville qui en sont entièrement bâtis, ou du moins revêtus, quoi qu'ils appartiennent à des particuliers, comme par exemple celui du Duc Doria dans la Strada Nuova, mais il ne faut pas croire que les ruës en soient pavées. Comme je n'ai resté que deux jours en cette Ville, je n'ai pû trouver l'occasion de voir aucun Palais par dedans: ainsi les Mémoires que vous aurez de moi là-dessus, seront assez abrégés pour vous laisser lieu d'en souhaiter une description plus circonstanciée. J'ai fait ici comme la plupart des jeunes gens, qui voyagent, sont d'ordinaire partout. J'ai visité deux ou trois Eglises sans trop les examiner. J'ai vû aussi le Port, la principale Place, & quelques unes des plus belles ruës, mais toujours avec la précipitation d'un homme qui croit partir de moment en moment. Enfin je n'ai rien vû qu'en courant, & vous jugez bien que ce
n'est

n'est pas le moyen de faire de grandes observations. Ne vous attendez donc à rien de nouveau ni de curieux, & si vous voulez absolument que j'allonge ma lettre de quelque chose, contentez vous d'une remarque si commune, qu'il n'y a point de femme ni d'enfant qui ne la pût faire aussi bien que moi.

Depuis que je suis ici je ne sçai plus quelle heure il est, quand ma montre marque neuf heures du matin, tout le monde me dit qu'il en est quinze, & si elle montre midi, l'on m'assure qu'il est dix-huit heures justes. Cela vient de ce que les Italiens ne distinguent point le jour (a) artificiel du jour naturel. Il est certain du moins que le vulgaire n'en connoît point d'autre que ce dernier, qui commence précisément au coucher du Soleil, & finit le lendemain à pareil instant, renfermant ainsi les vingt-quatre heures que les François ont divisée en deux fois douze. Cette manière de compter est assez embarrassante d'abord pour les Etrangers, mais on

(a) La manière de définir le jour, & de compter les heures a toujours été différente selon les Nations. Celle que les François suivent aujourd'hui étoit reçue autrefois par les Egyptiens, par les Jurisconsultes Romains, & par les Sacrificateurs. C'étoit celle que les Ordonnances Civiles autorisoient. Les Athéniens au contraire définissoient le jour & comptoient les heures comme font aujourd'hui les Italiens. Les Babiloniens avoient déterminé le jour d'un Soleil levant à l'autre, & les Gaulois avoient reçu d'eux cette définition. Les Peuples Modernes de l'Isle de Ceylan, qui se piquent d'être de grands Astronomes, en suivent aussi une qui n'est pas fort différente de celle-là, car quoiqu'ils divisent le jour en naturel & en artificiel, ils ne commencent pourtant à compter les heures qu'au Soleil levant.

on ne laisse pas de s'y accoutumer bientôt, & l'on y trouve même une commodité à mon avis fort grande, c'est que l'on juge aisément de l'heure qu'il est, par la hauteur du Soleil, sans le secours des Horloges, que l'on n'a pas toujours au besoin, & qui d'ailleurs sont rarement justes.

J'avois quelque envie de vous parler du Gouvernement des Génois, mais outre que je n'ai pas demeuré chez eux assez longtemps, pour en apprendre rien de fort particulier, je croi que vous n'ignorez pas quel il est. C'est pourquoi je ne vous en parlerai point. Je ne sçaurois pourtant m'empêcher de vous dire qu'il est bien déchu depuis le tems qu'il portoit ses conquêtes jusques au Tanais & qu'il possédoit en Souveraineté toute la côte d'Asie, & les Isle, de Chipre, de Chio, de Lesbos, &c. Il leur est cependant resté une petite Isle en titre de Royaume dont il font grande parade, quoi que ce ne soit pas grand chose. Les Nobles sont ici vêtus comme des Conseillers en France, ils n'oseroient porter d'Or ni d'Argent au dehors, mais à la maison ils ont de très riches Camisoles & des robes de Chambre de prix. Depuis le bombardement, les François ne sont pas bien venus à Gènes : on ne les peut pas souffrir. On m'a montré un Couvent de Filles qui n'a pas reçu une Bombe, quoi qu'on y en ait tiré plus de cent. On dit qu'on voyoit une main dans l'air, qu'il les rejettoit d'un autre côté. Les Juifs étoient en ce tems là fort chers ici. Ils avoient trouvé l'invention d'étein-

d'éteindre les Bombes avec des peaux de bœuf, mais elle n'est pas nouvelle. La même chose se fit à Groningue, quand l'Evêque de Munster la vint assieger dans la Guerre de septante deux, & depuis les Algeriens se servirent du même secret, pour éteindre celles qu'on leur jettoit, outre le sable dont ils avoient comblé toutes leurs ruës. Dans le fond il n'y a rien d'étonnant à cela, & pourvû qu'on arrive à tems pour boucher la Bombe, avant que la fusée soit finie, elle s'éteindra infailliblement. J'ai vû un Soldat prevenir l'effet des grenades de la même maniere. C'étoit à l'assaut qui se donna à l'ouvrage à Corne de Philisbourg. A mesure que les Allemands nous les jetoient, il les ramassoit & metant sa main sur l'ouverture il les éteignoit dans le moment, où bien les rejettoit aux ennemis. J'avouë néanmoins que s'il n'y a pas de la difficulté, il y a du danger; car on fait toujours la fusée la plus courte qu'on peut, & si le feu étoit parvenu à la poudre vive, dans le tems qu'on se seroit jetté sur la Bombe, ce seroit bien inutilement qu'on voudroit lui ôter l'air, elle n'en creveroit que plutôt.

Monseigneur, si mon peu de séjour à Gennes m'a servi valablement d'excuse, pour m'exempter de satisfaire vôtre curiosité touchant les beautés & singularitez de cette Ville, je confesse qu'il n'en est pas de même de celui que j'ai fait à Rome, à Florence, & ici. J'ai passé deux mois entiers dans

dans une exacte recherche de cette infinité de merveilles, qui semblent être rassemblées de toutes les parts du monde & renfermées dans ce Pais comme dans un tresor. Je me suis pour ainsi dire plongé à souhait dans l'admiration de tant de somptueux Bâtimens, de Bibliothèques inestimables, de Statües, de Tableaux, de Marbres, d'Antiquitez de toute espece, & de mille autres richesses qu'on trouve ici dans une abondance incroyable. J'ai vû toutes ces magnifiques choses, & quoique j'en aye encore l'imagination remplie, je ne scaurois me résoudre à vous en donner l'entiere description. Deux raisons également puissantes m'en empêchent; l'une est la trop grande étendue & l'importance de la matière qui demanderoit toute seule plusieurs Volumes pour être bien traitée; l'autre, le grand nombre de Relations qui ont déjà paru. Un Voyageur se hazardé plus qu'on ne pense, quand il entreprend de donner une nouvelle Relation. S'il ne dit rien de plus que ceux qui l'ont précédé, c'est un Copiste, & s'il ne convient pas en tout avec eux, c'est un Conteur. Je vous avouë que je tremble quand je songe qu'il est comme impossible que je puisse éviter l'un de ces deux blâmes, & peut être que je n'eusse jamais commencé l'ouvrage, si j'y avois bien reflechi auparavant. Je continuerai pourtant puisque j'en suis venu jusques ici, & si je ne puis échaper à la critique, je tâcherai du moins à ne lui point donner de prise légitime. Pour cet effet je m'impose dès à present une loi,

c'est de ne différer jamais à écrire les remarques que j'aurai faites dans la journée, & de ne juger de ce que j'aurai vu, ou oui dire, qu'après un meur examen. Je me flate qu'avec cette précaution, je n'avancerai rien, que je ne puisse maintenir, & surquoi, par conséquent, vous ne puissiez faire fond; mais je ne laisserai pourtant pas d'éviter autant que je pourrai de m'étendre sur les choses qui sont déjà trop généralement connues. C'est par cette raison, qu'au lieu d'un détail fort circonstancié, que vous attendiez dans mes Lettres de Rome, vous n'y trouverez qu'un petit abrégé, lequel je ne vous donne encore, que, parce que je ne le puis refuser à vos instances.

Rome, comme vous sçavez, s'attribue le titre de Capitale du Monde, *Roma caput mundi*. Elle prétend aussi en être la plus belle, à cause de la magnificence de ses Antiquitez & de ses Bâtimens modernes. Ce sont deux points importans dans lesquels il est certain qu'elle l'emporte sur toutes les autres Villes. Mais en celui de la grandeur & del'étendue, il faut qu'elle le cède à plusieurs autres. Je ne pense pas que Rome ait plus de quatre à cinq milles dans sa plus grande longueur, & elle n'est pas à moitié habitée. Elle est bâtie sur sept hauteurs principales, qui lui ont fait donner le nom de *Ville aux sept Montagnes*. 1. Le Mont *Capitolin*, ainsi appelé du Capitole qui y est bâti. 2. Le Mont *Palatin*, du Palais des Empereurs qui y étoit autrefois. 3. Le Mont *Aventin*, d'Aventinus Roi d'Albe qui

qui y fut enterré. 4. Le Mont *Cœlius*. 5. Le Mont *Esquilin*. 6. Le Mont *Viminal*, de la grande quantité d'Osiers qui étoient dessus, & qu'on appelle *Vimina*. 7. Et le Mont *Quirinal*, d'un Temple de Quirinus ou Romulus que l'on y voyoit. On y en ajoûte maintenant trois autres, qui sont le *Janicule*, le *Vatican*, & le Mont de la *Trinité*. Le premier est appelé *Janiculo*, de Janus qui y fut enterré au même lieu où est à présent l'Eglise de S. Pierre Montorio, & le second *Vaticano*, parce que c'étoit là où l'on tiroit les Augures dites *Vaticinie*.

Il me souvient d'avoir lu quelque part, que, quand les Gaulois vinrent en Italie, & prirent la Ville de Rome; ce qui arriva l'année 364. de sa fondation, on n'y trouva que mille livres d'or, mais qu'il y avoit cent cinquante deux mille personnes de condition libre, sans parler des Esclaves & des Etrangers, qui apparemment se montoient à plus de deux (a) millions d'ames. Les choses ont bien changé depuis ce tems-là, car je ne croi pas que tout bien compté l'on trouvât présentement cent cinquante mille personnes dans Rome; & je suis persuadé qu'il y a plus de deux cent mille livres pesant d'or. Un changement si extraordinaire, &

L 2

(a) Juste Lipse de *Maguetudine Romana* cap. 3. parle ainsi après avoir calculé que du tems d'Auguste il y avoit dans Rome au moins deux millions d'hommes libres sans les femmes & les enfans, croyez vous, dit-il, qu'il y eût moins d'Etrangers & d'Esclaves, vu qu'un seul *Pedanius* avoit 400. Esclaves. Ce sont donc quatre millions de personnes au moins, & combien pensez vous qu'il y eût d'ailleurs de soldats, de femmes, & d'enfans; certes le nombre en étoit grand.

même si opposé à l'ordre commun des choses, pourra, si vous voulez, servir de matière à vos réflexions. Car enfin, suivant toutes les règles de la Politique, il semble presque impossible qu'une Ville s'enrichisse à mesure qu'elle diminue d'habitans. L'histoire, l'expérience, & la raison nous enseignent également le contraire; & de tous tems la Politique des plus habiles Souverains a été d'attirer dans leur Pays autant d'Etrangers qu'ils ont pû, dans l'espérance d'y attirer en même tems l'abondance & la commodité. En effet, cela ne manque jamais d'arriver; témoin la Republique des Provinces Unies, qui par le moyen de cette Politique, dont elle ne s'est jamais éloignée, est enfin parvenue à ce haut degré de puissance & de grandeur où nous la voyons aujourd'hui. Tout cela est constamment vrai, & même entièrement hors de controverse. Mais après tout, il faut convenir qu'en Politique comme en toute autre chose, il n'y a point de règle ni de maxime pour générale qu'elle soit, qui n'ait ses exceptions, & celle-ci en est du nombre. Rome dans les premières années, & même dans les premiers siècles de sa fondation, ne cherchoit la seureté de son établissement, & l'éclat de sa gloire, que dans la magnanimité de ses Citoyens, leur courage invincible, leur zèle pour la Patrie, leur desintéressement, le mépris qu'ils avoient pour la vanité, & enfin dans l'étroite observance des loix & de la discipline. Au reste à mesure qu'elle faisoit des conquêtes, elle se fai-

soit

faisoit des Esclaves, des Amis, & des Citoyens, qui bien loin de diminuer, augmentoient chaque jour par le moyen du mariage, & par le grand nombre d'Etrangers qui y étoient attirés, ou de leur bon gré, ou par le sort des armes. Vous voyez bien, Monsieur, que de cette façon il falloit nécessairement que Rome fut extrêmement peuplée, & vous conclurez aisément que les mêmes moyens ne subsistant plus, on n'y peut plus trouver aussi la même abondance d'hommes qui y étoit en ce tems-là. A la vérité Rome est toujours opulente. Elle est toujours la Capitale du monde, & la plus florissante de toutes les Villes; ce qui semble d'abord incomparable, avec ce que je vous ai dit du petit nombre de ses habitans. Mais cette difficulté ne fait aucun embarras dès que l'on a fait quelque attention sur deux choses. Rome est en possession depuis plusieurs siècles d'un nombre incroyable de Benefices, dont le plus grand revenu se consume chez elle. Elle a eu l'adresse de se rendre Tributaire tout le monde Chrétien, & d'établir ce Tribut sur le fond solide & fixe de la devotion des Peuples. Voilà ce qui la rend opulente & riche. Cependant la température du climat est contraire à la génération, il rend la plûpart des femmes ou stériles ou peu fécondes; & ce qui est encore plus, la moitié toute entière des hommes & des femmes y vivent sous la Loi du Célibat; Loi que je ne sçaurois m'empêcher de nommer, après un de nos Poètes, le couteau fatal duquel Ste. Mere Eglise a jugé à propos

d'égorgier la Postérité. Voilà ce qui rend & Rome & toute l'Italie peu habitée. Je n'en dirai pas moins de ce nombre prodigieux de Courtisannes, dont la Ville & tout l'Etat Ecclesiastique est rempli. Car bien qu'elles fassent un métier qui semble d'abord assez propre à peupler en peu de tems un pays désert, l'expérience a fait reconnoître tout le contraire; & si je ne craignois de m'attirer le reproche d'avoir fait une comparaison odieuse, je dirois que l'Ordre des Courtisannes est du moins aussi stérile que celui des Moines & des Religieuses.

Mais à propos de Religieuses. Dois-je vous parler de la Benedictine & de l'Ursuline, qui changèrent de sexe il y a cinq ou six ans? Si vous avez lu le Voyage de Mr. Burnet, l'histoire ne vous en fera pas inconnuë. En tout cas je vous dirai, que ces deux bonnes Dames, qui avoient passé chacune dix ou douze années sous la Guimpe, sont à présent deux hommes portant l'épée, & auxquels il ne manque autre chose qu'une Barbe épaisse & noire, pour leur donner entièrement la mine de ce qu'elles sont en effet. Il est vrai qu'elles ont encore un sein qui semble démentir leur sexe présent, mais à cela près la métamorphose a été si entière en elles, que beaucoup de gens & même des Médecins ont douté, si elles avoient jamais été femmes. Quelques rares que soient ces mutations de sexe, elles ne sont pourtant pas sans exemples. J'ai oui dire à un vieux Nôcher de la Seine en Provence, qu'il avoit une Cousine Germaine, qui devint très

parfai-

parfaitement son Cousin par une semblable aventure. Que depuis cette métamorphose il s'étoit établi à Rochefort, où il faisoit le métier de pêcheur, & où il s'étoit marié sous le nom de Pierre Maugeux; ajoutant qu'il avoit eu trois enfans, & qu'il s'étoit si bien acquitté du devoir de mari, que sa femme ne sçût jamais rien de son aventure. Le Naturaliste Pline rapporte plusieurs exemples semblables; entr'autres celui d'une femme d'Argos, qui étoit mariée sous le nom d'Arescusa, & qui étant devenue homme se maria encore, & se fit appeller Arescon; & celui d'une autre fille de la Ville de Cursula dans le Duché de Spolere, qui étant encore sous la tutelle de son père & de sa mère, devint Garçon, & fut confinée dans une Ile déserte par arrêt des Aruspices. Il est vrai que tout ce que Pline rapport par ouï dire, n'est pas article de foi, mais il assure qu'il avoit lui-même vu en Afrique un nommé Lucius Cossitius Bourgeois de Tisdrita, qui avoit été changé de femme en homme le propre jour de ses nocces, & quand les gens disent qu'ils ont vu, il me semble que l'on doit les croire, à moins que ce ne soient des imposteurs avezez, ou qu'il n'y ait une impossibilité absolue dans le fait. Or, c'est ce qui ne se rencontre pas en celui-ci, du moins si l'on doit ajouter foi à beaucoup d'Auteurs graves qui rapportent plusieurs Histoires semblables. Hipocrates même, que tout le monde reconnoît pour le Prince de la Médecine, & duquel par conséquent le témoignage peut

L 4

passer

passer pour Autorité, raconte au sixième *De Morbis Popularibus*, qu'en la Ville d'Abdere une femme nommée Phetula, ayant été quelque tems séparée de son mari, que l'on appelloit Pirée, parce qu'il avoit été banni, se trouva pendant plusieurs mois dans un état, qui lui fit juger qu'elle étoit grosse: mais qu'au bout de ce tems-là, elle s'aperçût d'un changement bien plus extraordinaire, puisque de femme elle étoit devenue homme, avec cette circonstance remarquable que la Barbe lui sortit, & que même le corps lui devint vêtu comme celui d'un homme fort & robuste. Il dit, que cet accident fut précédé en elle de beaucoup de violentes douleurs qu'elle souffrit dans tous ses membres. Et il ajoute, que la même chose arriva en Tase à Anamia femme de Gorgipe. Que si de l'Antiquité la plus vénérable nous voulons descendre à des tems moins reculez, nous ne manquerons pas de semblables exemples. Amatus Medecin Portugais, a écrit qu'en un lieu nommé l'Egierre, à neuf lieuës de la Ville de Coymbre, il demouroit un Chevalier qui avoit une fille appelée Marie Pacheco, & que cette Demoiselle étant parvenue à l'âge de douze ans ou environ, se trouva tout d'un coup metamorphosée en homme, ce que le père ayant sçu, il lui fit changer d'habit & de nom, l'appellant Manuel Pacheco. Ce nouveau Cavalier, soit par honneur, soit par curiosité, passa aux Indes Orientales, où il acquit beaucoup de bien, & en revint avec la reputation d'un Gentilhomme

homme de merite. L'Auteur ajoute qu'il se maria ensuite, & qu'il n'a pas sçu s'il avoit eu des enfans ou non; mais qu'il avoit très bien remarqué que la Barbe ne lui étoit point venue, & qu'il avoit toujours le visage féminin. Pontanus dit aussi la même chose d'une femme de la Ville de Cayette, qui avoit été mariée quatorze ans à un pêcheur, & d'une autre nommée Emilie femme d'Antoine Spenfa, laquelle après avoir demeuré douze ans avec son mari fut changée en homme, se maria à une autre femme, & en eut des enfans.

Je ne pousserai point plus loin la recherche sur cette matière, ce que j'en ai dit étant plus que suffisant pour faire voir qu'à proprement parler, on ne peut pas mettre ces sortes de mutations (a) de sexe au rang des Prodiges. Je suis, Monsieur, vôtre &c.

De Rome le ... Mai 1690.

(a) Lisez là-dessus Charondas, Réponses du Droit François, & Del Rio dans ses Disquisitions Magiques. Voyez aussi Sonneret. Les exemples de femmes changées en hommes se trouvent en grand nombres dans les Livres, mais je n'y ai jamais vu aucun homme changé en femme. Ne pourroit-on point en donner la raison, en disant que la Nature tend à la perfection en tous ses ouvrages?



L E T T R E X.

Curiositez antiques & modernes de la Ville de Rome, y compris les Temples Palais, Places, Monumens, Sculptures & Peintures, avec des observations particulieres sur toutes ces choses.

MONSIEUR,

Comme je suis fort éloigné d'entreprendre une description entiere d'une Ville, qu'on peut nommer avec plus de raison qu'aucune autre, l'abregé du Monde, le peu de sejour que j'y ai fait ne mayant pas permis de la visiter assez a loisir ni assez exactement pour cela, je vous prie de vous contenter de quelques remarques, & même de trouver bon que je vous les communique dans le même ordre & dans les mêmes termes où elles se trouvent sur mes Memoires, sans

me donner la peine d'arranger ce qui de soi-même n'a pas besoin d'arrangement.

Moles Adriani

C'est un Bâtiment tout rond & construit de fort grosses pierres. L'Empereur Adrien y avoit été (a) enterré, & c'est à cause de cela qu'il portoit le nom de *Moles Adriani*: mais depuis que Gregoire le Grand y vit un Ange qui remettoit son épée dans le fourreau après une Peste qui avoit desolé toute la Ville, il a pris celui de *Château St. Ange*. Le Pape Urbain VIII. fit une depece fort considerable pour le fortifier, & aujourd'hui c'est une Citadelle fort reguliere. On y va par le Pont St. Ange sur les bords duquel on voit douze grandes & belles Statues de Marbre que Clement IX. y fit mettre; mais on y peut aussi venir du Vatican par une Galerie de communication que les Papes ont fait faire, pour s'y pouvoir retirer seurement en cas d'émotion seditieuse, ou d'autre pressante necessité. C'est dans ce Château que l'on garde la Triple Couronne du Pape. Il y avoit aussi autrefois une grosse pomme de Pin de cuivre doré, dans laquelle on pretend que fussent

L 6

les

(a) Voici une Epigramme de Theodore de Beze sur ce Mausolée, qui n'est pas moins spirituelle que mordante.

*Cæsareos Cineres qua moles clauserat Olim
Arx est Romano nunc Sacra Pontifici,
Quam bene; qui mortis nunc est mortalibus anchor
Morti Sacratas obtinet iste domos.*

les cendres de l'Empereur Adrien. Elle est presentement au Jardin du Vatican qui n'en est pas éloigné.

Le Vatican.

C'est le Palais où le Pape demeure en hiver. On y va de l'Eglise St. Pierre par un Escalier où dix perfonnes de front peuvent monter. On entre après dans la Sale Royale, où le Pape donne les audiences publiques aux Ambassadeurs. Cette Sale est enrichie d'un nombre prodigieux de très belles Peintures. On y voit entr'autres l'Empereur Frideric (a) Barberousse prosterné aux Pieds du Pape, à la Porte de l'Eglise St. Marc. Un Tableau representant la Bataille de Lepante : Un autre dans lequel l'Empereur Charles magne est depeint signant la donation qu'il fit à l'Eglise de l'Exar-

(a) Grotius rapporte qu'en 1036. ce tableau fut cause d'un grand demêlé entre le Pape & les Venitiens. Ce fut à l'occasion d'une inscription demi-effacée qu'on y voyoit pourtant encore assez distinctement ; mais comme elle étoit aussi glorieuse à la Republique qu'ou-vereuse au St. Siege, il la fit entierement ôter pour y en mettre une autre dont les Venitiens ne furent pas satisfaits. La premiere inscription étoit en ces termes. *Alexander Papa III. Friderici imperatoris iram & impetum fugiens abdidit se Venetias & a Senatu per honorifice susceptum, Ottone Imperatoris filio Navali praelio a Venetis victo captoque, Fridericus pace facta supplex adorat, fidem & obedientiam pollicitus. Ita Pontifici sua dignitas Veneta Republica beneficio restituta est.* Voici celle qui fut mise à la place. *Fridericus I. Imperator Alexandrum III. Pontificem, quem diu insectus fuerat, post constitutas cum eo pacis, conditiones & damnatum Schisma, Venetiis Supplex Veneratur.* Grotius. l. 1. p. 2.

l'Exarchat de Ravennes; & un portrait de la Foi. Aux deux côtez de cette Sale, il y a deux chapelles, la Pauline, & celle de Sixte. Cette dernière est magnifique, le Pape y tient chapelle. Il y a sur la muraille une peinture du dernier jugement de la main de Michel Ange qui est fort estimée. Les ornemens sacrez de l'autel & ceux du celebrant y sont d'un prix inestimable, & l'on y garde une grande quantité de reliques. Sortant de cette Sale, on entre dans un appartement où le Pape fait le Jeudi Saint la Ceremonie de laver les pieds à douze Pelerins.

Il y a au Vatican trois grandes Galeries, qui regnent autour de la Cour principale. L'Histoire du vieux & du nouveau Testament representée en divers tableaux de prix, fait l'ornement de celles de dessous; mais dans la plus haute il n'y a des Peintures qu'à la voute, & ce sont au reste des Cartes Geographiques, qui sont attachées aux murailles. Il y a pourtant une très belle perspective sur la porte par où l'on vient du grand Appartement.

Ces trois Galeries qui sont les principales du Palais introduisent dans la plus part des appartemens considerables, comme par exemple dans celui de Sa Sainteté, dans l'appartement doré & dans la Bibliothèque. L'appartement doré est celui où le Pape traite les grands Princes qui viennent à Rome. Pour la Bibliothèque, c'est comme vous sçavez, le lieu où l'on conserve les anciens registres de l'Eglise avec une

infinité de manuscrits de tous âges & de toutes langues. Elle est aussi enrichie d'un grand nombre de Tableaux choisis des meilleurs Maîtres. Il y en a une si prodigieuse quantité dans le Vatican qu'il faudroit plusieurs années & plusieurs volumes, pour en faire la description. Jugez en vous-même, puisque l'on y compte cinq mille soixante sales ou chambres logeables, & que chacune de ces chambres est pleine de tableaux. Il n'y a guères moins de Statües ou d'autres rares antiquitez, & par dessus tout cela on est contraint d'y admirer un amas inconcevable de tout ce que les quatre parties du monde peuvent fournir de plus riche & de plus éclatant pour les ameublemens. Dans la chambre où le Pape couche, on voit une pierre blanche transparente représentant la Vierge & son petit enfant Jesus, que l'on estime un million, & dans le cabinet il y a une infinité de semblables raretez. Le Belvedere est un appartement du Vatican, dans lequel les Conclaves se tiennent d'ordinaire, & où soixante Cardinaux sont toujours logez fort commodément. On y va par une grande & magnifique galerie au fond de laquelle il y a une très belle fontaine avec la Statüe de Cleopatre mourante toute environnée de jets d'eau. Le Belvedere est un lieu un peu élevé & d'une fort belle vüe, ce qui lui a fait donner le nom de Belvedere. Il y a tout autour de grandes niches & des Statües fort rares, entre lesquelles on estime particulièrement celles du Nil, & du Tibre,

bre, celle d'Antinous favori de l'Empereur Adrien, celle de Cleopatre, celle de Venus, & celle de Laocoon & des deux jeunes hommes qui sont à ses côtez entortillez d'un grand serpent. Cette dernière passe pour un chef d'oeuvre, de même qu'un tronc qui n'a ni bras ni jambes, & qui est un reste de la Statüe d'Hercule.

En descendant l'on voit l'Arcenal, où il y a des armes pour soixante mille hommes tant à pied qu'à cheval.

Le Jardin du Vatican est délicieux, par ses promenades, ses grands orangers, ses fontaines, & ses autres beautez. Il y a dans un grand bassin un Navire de cuivre doré, qui jette de l'eau de par tout, & près de là des Paons de bronze qui étoient sur le tombeau de Scipion l'Africain.

Le Palais de Monte Cavallo.

C'est la demeure du Pape pendant l'Été. Il s'en faut bien qu'il soit si grand que le Vatican, mais il n'est pas moins enrichi. Les appartemens en sont magnifiques, & fort spacieux, & les Peintures admirables. Pour les promenades du Jardin, elles ne cèdent en rien à celles du Vatican. On y voit entr'autres curiositez un Orgue qui joue par le moyen de l'eau, sans que personne y touche.

Le Palais du Prince Pamphile.

C'est un des plus beaux & des plus riches
ment

ment meublez qui soit en Italie. Il est situé sur le Cours où il y a encore beaucoup d'autres Palais superbes, comme celui du Prince Carbone, de Francioli, de Ludovico, de Cajetani, de Vitelleschi, & enfin comme j'ai dit celui de Pamphilio où il y plus de meubles & de richesses qu'en aucun qui soit à Rome. Le Palais du Duc de Mathei est aussi fort embelli de beaucoup de Statües & de peintures.

Le Palais Farnese.

Il appartient au Duc de Parme, c'est un des plus superbes Batimens modernes de Rome. La Cour est entourée de Colomnes & d'Arcades avec des Statües. Celle d'Hercule appuyé sur sa massüe, passe pour un ouvrage inimitable. Elle fut trouvée dans les Bains d'Anthoninus Caracalla. On voit dans une galerie, la figure d'un Dauphin portant sur son dos un petit garçon qui est une piece fort estimée, & dans une autre un grand nombre de Statües qui representent les amours des Dieux & des Déesses. On y montre entr'autre chose comme une grande curiosité, une figure d'Appollon taillée dans un caillou, & la Statüe d'Alexandre Farnese Duc de Parme équipé en Hercule.

La grand Salle n'est pas moins riche en Statües que cette galerie. On y voit celle de la Charité, & celle de l'Abondance, celle de deux Rois Parthes enchainez, celle du même Alexandre Farnese tenant sous

les pieds l'heresie & la rebellion, & une Renommée qui lui met une Couronne sur la tête. Ces quatre figures sont d'une seule piece de marbre blanc. Tout autour de l'appartement il y une infinité de Gladiateurs l'épée à la main, dans les différentes postures que leur maniere de combattre leur faisoit prendre le plus souvent. Et dans les autres appartemens, une infinité de tableaux sur toutes sortes de sujets. On y remarque aussi les Statües de plusieurs anciens Philosophes & Poëtes, comme Euripides, Platon, Possidonius, Zenon, Seneque, Diogenes, Meleagre, &c. La fameuse Statüe du Taureau de Farnese sur tout, n'est jamais vüe sans admiration. Une femme paroît attachée par ses cheveux à l'une de ses cornes & deux puissans hommes font leurs efforts pour les pousser dans la Mer du haut d'un rocher. Une autre femme & un petit garçon accompagnez d'un chien regardent ce spectacle, & ce qu'il y a d'admirable ces sept figures sont taillées dans un seul & même bloc de marbre. Tout auprès de ce Palais on voit encore les Statües de Venus & d'Adonis qui sont aussi des pieces fort prisées.

Le Palais du Prince Justiniani.

Les appartemens en sont grands & enrichis de très beaux tableaux. La Galerie est tellement remplie de Statües qu'à peine y reste-t-il assez de place pour le passage. Toutes les Divinitez des Payens y sont, & plusieurs

seurs Idoles des Egyptiens. Entre les plus estimées, on remarque la mere Nature sur un Rocher d'où elle donne à vivre à toute sortes d'animaux qui sont autour. Le Satire Marfias attaché à un arbre à demi échorché par Appollon, trois petits Amours endormis qui se tiennent embrassez, deux Gladiateurs combatans, le vaincu est terrassé par l'autre & paroît expirant de ses blessures. La Statüe du Sphinx, celle d'Adonis & d'un Sanglier qui le tue d'un coup de ses defences, & plusieurs autres.

Le Palais Borgese.

C'est une des plus grandes & des mieux meublées Maisons de Rome. Les Statües & les Peintures y sont en grand nombre. On y voit la Reine de Sabba qui vient visiter Salomon, & le Rapt des Sabines. Mais la piece la plus estimée c'est le fameux crucifix de Michel Ange, pour lequel, on dit, qu'il tua un homme qui s'étoit laissé attacher à une croix pour servir de modele. On nous l'assura fortement ainsi en nous le montrant; mais il est à croire que si Michel Ange revenoit au monde, il n'avoueroit pas la dette. Je ne sçai d'où vient que dans la vue de faire passer les hommes illustres pour des prodiges de Science & de capacité dans leur profession, on affecte souvent de les depouiller de la qualité la plus essentielle, qui est celle d'homme de bien. Le Jardin de cette Maison est charmant.

Le Palais Salviati est plein de très rares Pein-

Peintures, & celui de la Reine de Suede, de riches ameublemens. Il y a des Tapisseries de drap d'or, d'autres de Flandre relevées d'or & d'argent, & quantité de Tableaux tous originaux.

La Villa Pamphilia hors de la Ville.

Les Tableaux en sont très finis, & les Statües achevées. Entre les Tableaux les plus estimez, on fait remarquer un St. Pierre à la Croix, la conversion de St. Paul, & l'entrée des animaux dans l'arche de Noé. Et entre les Statües celle de Jacob lutant contre l'Ange, celle de Seneque, celle de Jules Cæsar, celle d'Auguste, celle de Virgile, & celle du Satire Marfias. Il y dans le Jardin une fort belle grotte & quantité de jets d'eau.

La Vigne du Duc Mathei.

Il y a de fort belles Allées avec quantité de Statües placées tout du long, & quantité d'Urnes anciennes avec des inscriptions. On y voit aussi un ancien tombeau de marbre blanc sur lequel les neuf Muses sont représentées avec leurs instrumens de Musique, & plusieurs autres Antiques, comme les Statües de Brutus & de Porcia sa femme d'une seule pierre, celle de Cleopatre, celle d'Hercule, la tête de Ciceron, la Statüe de Marc Aurelle. Dans un autre endroit on montre la Statüe d'Andromede enchainée à une Roche, celle d'Ap-

d'Appollon qui attache le Satire Marfias à un arbre, & qui tient un couteau pour l'écorcher. Celle d'un Dieu Satire qui tire une épine du pied du Pere Silene, & trois petits Amours dormans embrassez. Il ne faut pas oublier non plus un tableau à la Mosaique de pierres rapportées, que l'on estime beaucoup, & moins encore l'Obelisque Egyptien qui est au milieu du Jardin, ni les eaux, & les fontaines qui en font l'agrément le plus naturel.

La Vigne de Montalto.

C'est un des Jardins de Rome le mieux entretenu. Il y a de fort belles promenades & quantité de jets d'eau. Il n'y manque pas non plus d'Urnes antiques ni de Statües. Une des plus belles, est le Buste d'Alexandre. Il y en a deux taillées dans une même pierre, que l'on estime beaucoup. Elles representent un mariage.

La Villa Borghese hors la Ville.

Ce n'est pas sans raison que Monsieur Misson a trouvé cette maison de Campagne, une des plus belles qui se voyent autour de Rome, car elle est en effet pleine de charmes. On ne sçauroit rien ajoûter à la beauté de ses promenades. Il y a un Etang, un Parc pour les Bêtes sauvages, des Grottes, des fontaines, des volieres, des Cabinets de verdure fort propres, & un monde de Statües antiques & Modernes. Dès que l'on entre

entre dans le Jardin, on voit un grand Cercle qui en est tout environné, & si l'on revient dans les appartemens, on y en trouve encore d'avantage. La grande Sale particulièrement en est extrêmement remplie. C'est là que sont ces deux belles Satües de Diane en Alabastré d'Orient dont on croit qu'Auguste se servoit en ses devotions, & celle d'un Gladiateur combattant qui marque dans ses yeux une extrême fureur, & dans sa posture une force extraordinaire. On y voit encore la Statüe de Seneque en marbre noir. Il est tout sanglant dans un bain & paroît prêt à expirer. La Statüe d'Appollon & de Daphné en Alabastré. Ce Dieu semble courir après elle, il l'embrasse, & les pieds de cette belle fille commencent à prendre racine en même tems que ses doigts & ses cheveux commencent aussi à se transformer en rameaux de laurier. Cette piece, quoique moderne, est fort estimée aussi bien que l'Enée qui porte son pere Anchise, & le David combattant Goliath qui sont du même Auteur. Il en est de même de la Venus & de l'Adonis en marbre d'une seule piece, des trois Graces aussi en marbre, de la tête d'Alexandre le Grand, des Bustes des douze Empereurs, de l'Appollon, de l'Agrippine, de la Diane sortant des Bains, de la Flore, du Narcisse, de la Ceres, du Pere Silene qui tient le petit Bacchus entre ses bras, & de plusieurs autres. Entre les bas reliefs qui y sont en quantité, on admire particulièrement le Tombeau de Meleagre avec

avec toute son histoire & un Triomphe de Bacchus.

La Villa Ludoviso.

Elle n'est pas moins riche en Statües que la Villa Borghese, mais elle n'est pas si bien entretenüe. En voici quelques unes. La Statüe d'Appollon, celle d'un Gladiateur mourant de ses blessures, les Bustes de Scipion, de Senèque & de Ciceron. Le Ravissement de Proserpine en marbre, un Cestius Marius se tuant sur le corps de sa fille, qui s'étoit aussi donné la mort pour éviter les poursuites de l'Empereur. Dans la Galerie sont les Statües de Junius, de Brutus, de Neron, de Domitian, & celles de deux Gladiateurs assis. Un saint François, une Lucreffe, & la conversion de St. Paul. On y voit aussi trois raretez fort remarquables & fort différentes. La première est une Horloge qui ayant la figure d'un homme marche seule quand elle est montée pour ce dessein. La seconde un bois de lit couvert de pierreries, & la troisième un homme pétrifié comme le prétendent ceux qui le montrent, ou bien les os d'un homme inscruté de pierre, comme le croit Mr. Misson.

La Place Navonne.

Cette Place est fort spacieuse, & embellie de plus par un grand nombre de Palais qui sont à l'entour. Il y aussi dans le milieu une magnifique Fontaine. C'est un Ro-

Rocher au dessus duquel il y a une pyramide toute couverte de Hieroglyphes. Il fort une grande quantité d'eau de tous les côtez de ce Rocher, & il est d'ailleurs orné de quatre grandes Statües qui y sont appuyées, & qui représentent les quatre parties du monde. Le tout est au milieu d'un grand Bassin d'eau.

La Place de Pasquin.

C'est proprement un grand Carrefour, auquel aboutissent quatre rües, ce qui donnoit moyen à ceux qui venoient attacher quelque satire à la Statüe, de se sauver promptement sans être decouverts. Ce Pasquin est une figure mutilée des bras & des Jambes & appuyée contre une maison, quelle desfigure plutôt qu'elle ne l'embellit. Son Camarade Marforio est dans une Cour du Capitole en aussi mechant état que lui.

Le Pont des Triompbes.

Sur la gauche de ce Pont, on voit les ruines de l'ancien Pont triomphal qui étoit ainsi appellé, parce que tous les Triompbes passoient par dessus pour aller au Capitole. Il étoit si considerable que le Senat défendit sur de grosses peines aux Paisans d'y passer.

Le Ponte Senatorio.

Il étoit appellé ainsi parce que les Senateurs

teurs passioient ordinairement par dessus quand ils alloient au Capitole, ou à quelque Sacrifice. Il n'étoit pas éloigné de l'Isle Tiberina, mais il n'en reste plus aujourd'hui qu'une Arcade qui soit entiere & quelques masures. La Maison de Pilate, ou du moins celle que l'on appelle de ce nom, en étoit fort voisine. Elle est toute ruinée d'un côté & le reste a été réparé par quelques habitans qui y logent. Pour le Pont, il est maintenant connu du Peuple sous le nom de *Ponte rotto*.

Pons Sublicius.

Ce fut dit on à l'entrée de ce Pont que Cocles tout seul arrêta l'ennemi, tandis qu'on le coupoit derrière lui; après quoi il se jeta en bas, & se sauva à la nage. Ce fut aussi de dessus ce Pont que l'on jeta l'Empereur Heliogabale dans l'eau avec une Pierre au cou.

Pons Fabricius, maintenant Pont des quatre rêes.

L'on va par ce Pont à l'Isle appelée *Insula Tiberina*, qui se forma après que l'on eût chassé Tarquin de Rome en cette manière. On avoit arraché tous les bleds qu'il avoit fait semer aux environs de la Ville, & on les jeta avec les racines dans le Tibre qui les charroya jusques à cet endroit où les eaux s'étant trouvées basses, tout cet amas de paille & de terre s'y arrêta & y for-

forma peu à peu l'Isle qu'on y voit. On en peut sortir aussi par le Pont *Cestius*.

Taberna meritoria

On distribuoit autrefois du pain aux pauvres Soldats estropiez en cet endroit. Il y a presentement une Eglise qui porte le titre de *Santa Maria Transtevere*.

Le Théâtre de Marcellus.

Le Palais du Prince Savelli est bâti sur ses ruines. Auguste l'avoit fait faire pour l'amitié qu'il portoit à son neveu, quatre vingt mille personnes s'y pouvoient placer commodément. On peut juger de sa magnificence par les masures qui en restent.

Le Temple de Jumo Matutina.

Cette Déesse étoit encore connue sous le nom d'*Alba Dea*, parce qu'elle presidoit à l'Aube du Jour. Le Temple qu'elle avoit à Rome, & dont je parle ici, est maintenant une Eglise dédiée à St. Etienne.

Tout près de là, il y a un grand égout qu'on appelloit *Cloaca magna* lequel se décharge dans le Tibre. Tarquinus Priscus l'avoit fait bâtir magnifiquement de pierres de taille.

Le Temple de la liberté & l'*Armillarium* des Romains étoit sur le Mont Aventin.

Le Tombeau de Caius Cestius hors la Ville.

C'est une grande & haute Piramide quarrée revêtuë de marbre blanc. C'est le plus entier monument de l'antiquité Romaine ; mais il ne le seroit pas tant, si quelques Papes n'avoient pris soin de le reparer. Vous en verrez la description dans le voyage de Mr. Misson. Ce Cestius étoit un des sept que l'on appelloit *Epulones* à cause qu'ils avoient soin des viandes que l'on presentoit aux Dieux & qu'il leur étoit permis d'en manger.

Le Tombeau de Metella.

C'est un Bâtiment de figure ronde fort grand & fort solide. Les murailles en sont d'une épaisseur extraordinaire & l'on remarque tout au tour des reliefs en marbre de plusieurs animaux qui y furent presentez en Sacrifice. Cette Metella étoit femme de Crassus, comme il paroît par cette inscription en gros caractères. *Caecilia q: cretici f: Metella Crassi.* Ce tombeau est sur la *via Apia.*

Le Cirque de Caracalla.

Il est aussi sur la voye Apienne. C'est une place très spacieuse, & qui est restée en assez bon état. On prétend quelle pouvoit contenir cent cinquante milles personnes. Acôté de ce Cirque, on voit une Place

ce quarrée au milieu de laquelle il y a un grand réservoir qui servoit à garder l'eau, pour s'en servir à la représentation des Batailles navales, par le moyen des aqueducs qui la conduisoient dans le Cirque. On y distingue aussi fort bien le lieu que l'on appelloit *Carceres* d'où partoient les Chariots, quand ils commençoient leur course, & à une fort petite distance du Cirque, sur une hauteur, on voit les masures du Temple de Mars & de celui de la Fortune.

Le Pretorium.

C'étoit le quartier où logeoient les Gardes Pretoriennes de l'Empereur. Il n'est pas fort éloigné du Cirque de Caracalla, & il y a de l'apparence qu'on l'avoit établi là plutôt qu'ailleurs pour la commodité du voisinage ; car on croit que le Cirque de Caracalla étoit le lieu où les Soldats s'assembloient pour faire l'exercice.

Le Tombeau de l'Empereur Gordien, & celui de Scipion l'Africain.

Les masures de ces deux Tombeaux sont des restes suffisans, pour faire juger de leur ancienne magnificence. On les voit hors de la Porte d'Ostie sur la *via Apia* qui est toute couverte de semblables antiquitez, parce que c'étoit en ces quartiers là que les plus Illustres Romains faisoient bâtir leurs Mausolées. On y montre aussi la place où le combat des trois Horaces & des trois

Curiaces se fit, supposé pourtant qu'il se soit jamais fait, car on en peut douter avec assez de fondement, vû l'incertitude & l'indécision avec laquelle les Auteurs en parlent. Tite Live avoüe que de son tems on ne sçavoit pas même à Rome pour quel parti les Horaces ou les Curiaces avoient combattu, & moins encore lesquels avoient remporté la victoire, ce qui a donné lieu à Mr. Baile de dire, & qui sçait si ce combat n'est pas une aventure de Roman? Quoi qu'il en soit, le lieu où l'on pretend qu'il se soit passé, est à trois milles de la Ville dans le pais du *Latium*.

Les Trophées de Marius.

Proche les Ruines du Palais de l'Empereur Gordien, il y a des grandes & hautes masures qui formoient autrefois un réservoir d'eau que C. Marius avoit fait construire pour donner de l'eau, par le moyen d'un Aqueduc, à plusieurs endroits de la Ville qui en manquoient. Au dessus de ce réservoir qui semble un Château ruiné, on avoit élevé deux magnifiques trophées d'armes à l'honneur de ce Grand General; mais depuis peu on les a mis dans la Cour du Capitole où ils sont maintenant.

Le Temple de Venus & de Cupidon hors la Ville.

Constantin ayant trouvé ce Temple en assez mauvais ordre, le repara & l'augmenta

ta pour en faire une Eglise, qui subsiste encore aujourd'hui sous le titre de St. Laurent hors la Ville. Il y a tout autour des colonnes de marbre, & l'on y voit deux Sepulchres aussi de marbre avec des bas-reliefs, dont l'un represente un Sacrifice, & l'autre la ceremonie d'un mariage.

L'Arc de Triomphe de Septime Severe & de Marc Aurelle.

Il est tout auprès de l'Eglise St. George. Sa figure est quarée & l'on y voit huit colonnes d'ouvrage Corinthien, avec un bas relief fort ruiné qui represente les victoires de ces deux Empereurs. C'étoient les Marchands & les Orfevres de Rome qui l'avoient fait bâti à leurs depens.

Le Temple de l'Honneur, & celui de la Vertu hors la Ville.

Ces deux Temples sont au bout du Cirque. Ils sont joints ensemble, & l'on ne pouvoit entrer dans le Temple de l'Honneur sans passer par celui de la Vertu. Il y a un Echo qui repete un vers tout entier.

Le Temple des Faunes & Silvains.

Cet ouvrage, qui est un des plus entiers de l'Antiquité, est soutenu par un grand nombre de fort belles Colonnes. Il est bâti sur le Mont Coelius, & porte à present le nom de St. Stefano rotondo à cause

de sa figure. C'est dans cette Eglise qu'est le Seminaire du College Allemand.

A quelque distance de là, on voit les Murailles de l'Aqueduc que Claudius fit faire.

Le Colisée.

C'étoit l'Amphithéâtre le plus magnifique qui ait jamais été, c'est grand dommage qu'au lieu de faire quelque dependance pour l'entretenir, on ait souvent contribué à le ruiner pour des Bâtimens modernes. Ce qui en reste ne laisse pas d'être l'un des plus majestueux monumens de Rome. Il contenoit, disent quelques uns, deux cent mille personnes, & dans une demie heure de tems tout ce monde pouvoit entrer ou sortir sans confusion, par le moyen des galeries spacieuses & des issues qui étoient embas. L'on voit tout auprès du Colisée les Masures de la belle fontaine appelée *Meta Sudans* au dessus de laquelle étoit la Statue de Jupiter. Je vous ay déjà dit ailleurs, qu'il avoit été commencé par Vespasien dans son huitième Consulat, & achevé & consacré par son fils Titus.

L'Arc de Triomphe de Constantin.

Il est bâti de Marbre & enrichi de quantité de bas reliefs, & de quantité de Statues. Il fut élevé à Constantin, comme au Libérateur de la Patrie après la victoire qu'il remporta sur Maxence, ainsi qu'on le voit par

par ces paroles qui y sont écrites. *Liberatori urbis, fundatori quietis.*

Les Bains d'Antoninus.

On peut aisément juger par ce qui en reste qu'ils étoient d'une très grande étendue, mais à cela près on n'y trouve plus aucun vestige de cette ancienne magnificence qu'on leur attribue. Ces pierres précieuses, ces bancs, & ces canaux couverts d'argent, ces Statues & ces tableaux innombrables, tout cela a été enlevé, & en leur place il ne reste plus que des ruines en fort mauvais état. C'est à l'occasion de cette somptuosité que Senèque dit. *Eò deliciarum venimus, ut vix gemmas calcare velimus.*

Palazzo Maggiore.

Autrement le Palais des Empereurs. Il étoit bâti sur le Mont Palatin, & l'occupoit presque tout entier. Il en reste encore de belles ruines, mais le Jardin Farnese qui est dessus, empêche qu'on n'en remarque aisément toute l'étendue. Proche de là sur le penchant du Mont, on voit aussi les mesures de la maison de Cicéron.

Le Grand Cirque.

L'on en voit les ruines entre le Mont Palatin & le Mont Aventin. Il fut commencé par Jules César & Auguste l'ache-

va. Il y avoit trois galeries couvertes, les unes sur les autres, dans lesquelles cent cinquante milles personnes pouvoient se placer. Il étoit d'ailleurs embelli d'un grand nombre de Statües, de belles Colomnes, & de deux Obelisques, mais il n'y a plus rien de tout cela. Les Obelisques sont maintenant devant St. Jean de Latran & devant St. Pierre.

Le Temple de Janus quadrifrons.

Ce Temple est presque tout entier, il est de figure quarée avec quatre portes, qui representoient les quatre saisons de l'année. Les douze Mois y étoient aussi representez par autant de Statües placées tout au tour dans des niches.

Le Temple de Remus, & de Romulus.

Il est maintenant consacré à St. Theodore. Ce fut en ce lieu là que ces deux Fondateurs de Rome furent exposez & trouvez par la Louve qui les nourrit, du moins c'est la tradition. On le voit dans la Place appelée *Foro Bavario*. Il est de figure ronde.

Le Temple de Vesta.

C'est à present l'Hopital de nôtre Dame de la Consolation. C'étoit dans ce Temple que l'on gardoit le feu sacré suivant l'institution de Numa Pompilius.

Le

Le Temple de Jupiter Stator.

Romulus l'avoit fait bâtir en execution d'un vœu qu'il fit dans une bataille contre les Sabins. Voyant que ses Soldats lâchoient le pied, il pria Jupiter de les arrêter & lui promit un Temple *siste foedam fugam*, dit il, à Jupiter. A peine eut il prononcé ces paroles, que ses troupes commencerent à faire ferme, en sorte qu'il défit ses Ennemis. Voila l'origine du Temple de Jupiter Stator, dont il ne reste plus que trois colomnes.

Lacus Curtii.

Il y avoit autrefois en cet endroit un Gouffre dont les exhalaisons venimeuses desoloient Rome. On avoit tâché plusieurs fois de le fermer, & toujours sans effet. l'Oracle ayant été consulté là dessus, on apprit de lui qu'il falloit y jeter ce que Rome avoit de plus précieux. Cette reponce captieuse fut cause qu'on y jetta inutilement beaucoup de richesses, sans que l'on aperçut aucune diminution au mal dont on étoit affligé. Enfin Curtius Chevalier Romain s'imaginant qu'il n'y avoit rien de plus précieux qu'un vaillant homme & bon Citoyen, monta à cheval armé de toutes pièces, & à la vûe du peuple se precipita dans le Gouffre pour victime à sa patrie, après quoi le gouffre se ferma.

M 5

St.

St. Pierre del Montorio.

L'Eglise en elle même est peu de chose, mais il y a de fort bonnes pièces. Le Tableau de la Transfiguration par Raphaelen est une. Je n'oserois vous dire combien on l'estime. Il suffit qu'on le met au nombre des quatre premiers tableaux du monde. Entre les Statües, on fait grand état de celles de St. Pierre, & de St. Paul. Mais ce ne sont ni les Statües, ni les Tableaux qui rendent cette Eglise considerable parmi les bons Catholiques. C'est le martire de St. Pierre qu'on pretend y avoir été fait, & l'on montre même un trou dans lequel sa croix étoit plantée. On me fit remarquer le Tombeau d'un Comte de Tirconnel qui s'étoit refugié à Rome du tems de la Reine Elisabeth.

St. Alexis.

C'est sur le Mont Aventin. On y voit l'Escalier de bois sous lequel St. Alexis mourut, après y avoir demeuré 17. ans entiers sans être reconnu pour ce qu'il étoit, quoique dans la maison de son Pere. Il est vrai qu'il avoit été quinze ans absent. Son corps repose sous le grand Autel, où il fait l'objet d'une des plus generales devotions de Rome.

St.

St. Paul hors de la Ville.

Pour aller à cette Eglise, il faut passer par la porte de St. Paul anciennement *Porta Ostiensis*, & par un endroit où l'on voit une petite chapelle bâtie sur la même place où St. Pierre & St. Paul se dirent adieu avant que d'aller au suplice. Ce qu'il y a de plus remarquable dans le Bâtiment, sont cent colonnes de marbre blanc, qui le soutiennent & qui ont été prises, dit-on, aux Bains d'Anthoninus, mais l'Eglise est riche en reliques. On y voit la tête de la Samaritaine qui fut convertie par la conversation de nôtre Seigneur, un Bras de sainte Anne mere de la Vierge, la chaîne avec laquelle St. Paul fut attaché & le Crucifix qui parla autrefois à Ste. Brigide. L'Eglise St. Paul est bâtie sur le lieu où l'on tient que *Lucia* Dame Romaine le fit enterrer.

L'Eglise des trois Fontaines.

Celle ci est bâtie sur le lieu où St. Paul fut decapité. On dit que sa tête ayant bondi trois fois, fit naître trois fontaines, ce qui a donné lieu de nommer ainsi l'Eglise. Sur le chemin on voit un lieu où l'Empereur Diocletien fit mourir dix milles Chrétiens à une fois. On croit ce chemin sanctifié parce qu'il fut tout trempé de leur sang.

M 6

St.

St. Sebastien hors la Ville.

On croit communément que les Corps de St. Pierre & de St. Paul furent cachez fort long tems dans les Catacombes qui sont sous l'Eglise, à cause de la persecution; & comme c'est une des principales entrées de ces Saintes cavernes, la devotion y est fort grande. On y montre une Cave où l'on pretend que le Pape St. Etienne a eu la tête coupée. A l'égard des reliques, la principale est le corps entier de St. Sebastien qui est gardé sous l'Autel. *

La Chapelle apellée Domine quo vadis.

St. Pierre s'étant échapé de sa prison de Rome, Jesus Christ s'aparut à lui au même endroit, où cette chapelle est bâtie. L'ayant reconnu il lui demanda *Domine quo vadis?* à quoi Jesus Christ repondit, *Vado Romam ut ibi iterum crucifigat.* C'est de cette interrogation que la chapelle a tiré son nom. On y voit un marbre blanc sur lequel les pas de Jesus Christ sont demeurez empreints.

St. Jean de Latran

Rome, comme je vous ay dit, pretend être la Capitale du monde, ou tout au moins du

* On voit dans une Chapelle de *St. Andrea della Valle*, la place où St. Sebastien fut foueté & jetté dans un Vivier avant qu'on l'eût fait mourir à coups de fleches.

du monde Chrétien, & St. Jean de Latran en est la premiere Eglise, aussi a-t-elle le titre de Metropolitaine generale & de mere de toutes les Eglises de la terre. Il y a un chapitre de Chanoines dont le Roi de France est le premier en vertu de sa Couronne & comme fils ainé de l'Eglise. C'est à St. Jean de Latran que le Pape prend possession de sa dignité, & soit que la ceremonie de la chaise, percée en fût autrefois une des plus essentielles, comme le croyent beaucoup de gens, ou que ce soit une fable inventée par les ennemis des Papes, il est toujours certain que cette Chaise y est gardée encore aujourd'hui, quoique l'on n'en fasse plus aucun usage. Elle est de Porphire, d'une figure assez bizarre: vous la trouverez entre les estampes dont Mr. Misson a orné son Voyage d'Italie. Ceux qui pretendent quelle ne fût destinée que pour faire souvenir les Papes, au milieu de leur triomphe qu'ils ne sont pourtant que des hommes, disent que dans le tems que le Pape s'y affeyoit l'on chantoit ce verset *Suscitat de pulvere egenum, & de stercore erigit pauperem.*

Les fonds baprismaux sont auprès de l'Eglise & semblent une petite Chapelle ronde. Sur la muraille sont peintes les actions les plus remarquables de Constantin. On y voit la victoire qu'il remporta sur Maxence & la vision celebre qu'il eut d'une croix au ciel avec ces paroles *in hoc signo vinces.* Ce lieu est en quelque maniere consacré à la memoire de Constantin, parce qu'il y

fut baptisé par le Pape Silvestre second, & c'est aussi ce qui a donné lieu à en faire un Baptistere. Au reste vous pouvez bien juger que si toutes les Eglises de Rome, jusques à la plus petite sont pleines de saintes raretez & de richesses, celle ci qui est la mere des autres n'en doit pas manquer. On y voit la table sur laquelle Jesus Christ mangea l'Agneau paschal, celle qui servit aux Soldats pour jouer ses habits entr'eux, une colonne qui se fendit par le milieu à sa mort, & une autre sur laquelle le Coq chanta lors que St. Pierre le renia, le tour apporté de Jerusalem & donné à St. Jean de Latran, par Ste. Helene mere de Constantin. On ne scauroit trop admirer la diligence de cette Ste. à rechercher les pieces qui avoient été de quelque usage dans la vie ou dans la mort de notre Seigneur. Non seulement on lui doit tous les instrumens de la Passion, mais encore une si grande quantité de choses qui ont servi à notre Seigneur, où à la Vierge, qu'il ne semble pas qu'il lui en soit échapé aucune. On diroit même quelles se sont multipliées pour satisfaire la sainte ferveur de ceux qui les ont reçues depuis; car comme vous sçavez le nombre en est bien plus grand aujourd'hui que dans l'origine. L'Eglise St. Jean de Latran est bâtie sur le Mont Coelius.

La Scala Santa.

Ce sont vint huit degrez de marbre blanc par où l'on pretend que Jesus Christ ait monté

té quand il fut conduit chez Pilate. Ces degrez ont six pieds de long, & comme ils sont fort usés & que l'on craint qu'à l'advenir ils ne s'usent encore d'avantage, on a eu la precaution de les couvrir de fil de laiton. Il n'est pas permis d'y monter autrement qu'à genoux; mais en recompence, pourvu qu'on le fasse devotement, on gagne à chaque degre une indulgence considerable. Quand on est en haut, on trouve la Chapelle *Santa Sanctorum* parce que les plus precieuses reliques de Rome y sont, ou pour mieux dire y ont été, car les Soldats du Duc de Bourbon en ôterent beaucoup dans le tems de la prise de Rome. On y gardoit entr'autres le prepuce de Jesus Christ, mais ils le translaterent à Calcata où il est à present. Cela n'empêche pourtant pas que le *Santa Sanctorum* ne soit encore un lieu très venerable & très Saint. C'est ce que l'on apprend d'une inscription en gros caracteres qui est au dessus de l'Autel. **NON EST IN TOTO SANTIOR ORBE LOCUS.** Au dessus de cette inscription il y a une espee de chambrette ou cabinet de planches peintes, dans laquelle on dit que les choses les plus saintes & les plus precieuses sont enfermées. Mais on ne l'ouvre point depuis qu'un certain Archevêque ayant eu la curiosité de le faire il y a plusieurs siecles, devint aveugle à l'instant. Les Reliques de ce saint lieu ne sont donc pas visibles, & pour en croire quelque chose de positif, il faut s'en rapporter à l'opinion publique: le mal est encore qu'elle n'est pas bien la même

même dans tous les esprits. La plus part néanmoins s'accordent sur un point d'ailleurs fort difficile à recevoir, c'est que St. Jean l'Evangeliste y est tout vivant.

Sur le même Autel, on voit le miraculeux portrait de Jesus Christ représenté en l'âge de treize ans. On dit que St. Luc le commença & qu'un Ange l'acheva. D'autres croyent que St. Luc n'en prepara que la toile, & que s'étant mis en priere afin que Dieu lui fit la grace de tirer son fils au naturel, il trouva le portrait parfait quand il fut levé. De la vient que l'on dit que c'est la veritable ressemblance de Jesus Christ. A côté de la Chapelle on voit des portes de pierre qui ont été, dit-on, celles du Palais de Pilate, & les mêmes aussi par où Jesus Christ passa, quand il fut mené devant lui. On y voit aussi un tableau à la Mosaique representant Jesus Christ après sa resurrection. Il tient un livre ouvert & benit ses Apôtres en disant *Pax vobis*. Le Pape Leon fit, dit on, ce tableau il y a huit cent ans. Il y en a un autre où Jesus Christ paroît sur un Thrône donnant d'une main les Clefs de l'Eglise à St. Pierre, & de l'autre l'Etendart Imperial à Constantin; & tout auprès un autre encore representant St. Pierre aussi sur une chaise, & donnant le siege Pontifical à Leon troisieme d'une main, & de l'autre main l'Etendart imperial à Charlemagne qui avoit retabli ce Pape sur son siege. Ces deux tableaux ont peut être été faits dans la vûe d'établir l'indépendance des Papes à l'égard des Empereurs & Princes temporels.

La chapelle St. Pietro in carcere.

Il y a deux grottes l'une sous l'autre, où l'on croit que St. Pierre & saint Paul furent emprisonnez. On y montre une petite fontaine qui parut miraculeusement pour donner moyen à St. Pierre de batiser deux de ses Gardes, appelez *Processus & Martinianus*. Il ne fit pour cela que mettre le doigt en terre, & aussi tôt l'eau sortit. On y montre aussi l'empreinte du visage de St. Pierre qui est marquée dans une pierre sur laquelle il tomba lors qu'il fut emprisonné.

L'Eglise de Ste. Maria Transtevere.

On y voit la place d'où sortit une fontaine d'huile un peu avant la naissance de Jesus Christ, & une pierre qui fut attachée à St. Calix quand on le jeta dans un puits. Il y en a aussi d'autres fort grosses, que l'on attachoit aux pieds des Martirs dans les prisons.

L'Eglise de St. Pierre ad vincula.

Il y a une Statue de marbre blanc representant Moïse assis, qui est admirée de tous les Sculpteurs. On y garde aussi la chaîne dont St. Pierre fut lié dans sa prison, & on la montre au peuple le jour de la Fête.

L'Eglise de Ste. Praxede.

La Colonne à laquelle Jesus Christ fut lié & flagellé est dans cette Eglise, & autant qu'il m'en peut souvenir, elle est de granite d'Egipte. La Statue de Ste. Praxede est sur un puits, qui est fermé. J'en voulus sçavoir la raison, & l'on me dit que cette Sainte ramassoit le sang des Martyrs avec une éponge, & le metoit en ce puits pour l'y conserver.

Ste. Marie Majeure.

C'est une des plus belles & des plus grandes de Romes, & aux deux bouts on y a placé deux fort beaux Obelisques. La Creche dans laquelle Jesus Christ naquit est sous le grand Autel, & outre quantité d'autres Reliques qui ne se presentent pas à moi esprit, on y voit un Tableau de la Ste. Vierge tenant son enfant Jesus entre ses bras qui est dit on de la main de St. Luc.

St. Croce in Jerusalem.

Cette Eglise fut bâtie par Constantin, lequel y fit mettre toute la terre que sa mere Hellene lui envoya de Jerusalem où elle étoit, de sorte que l'on en estime tout le sol pour saint. Il y a aussi quantité de Reliques sçavoir trois pieces de la Croix de Jesus Christ, un des cloux dont il y fut attaché, deux épines de sa couronne, & l'une

l'une des trente pieces que Judas reçut pour le prix de sa trahison.

St. Lorenzo fuori delle mura.

L'Empereur Constantin fit encore bâtir celle ci, & y mit le corps de ce St. sous le grand Autel. A côté, dans un lieu fermé par une grille, on voit la pierre sur laquelle il fut rôti, & l'on y remarque encore quelques vestiges de son sang.

Il y a encore une autre Eglise dediée au même St. sous le titre de *St. Lorenzo in panciperna*. Cette dernière est bâtie sur le lieu où il fut martyrisé, par ordre de l'Empereur Decius.

L'Eglise de S. Pudentina.

Dans la même place où elle est, il y avoit autrefois une maison dans laquelle demouroit un Sénateur Romain, chez qui St. Pierre logea la première fois qu'il fut à Rome. Dieu permit, en remuneration de cet acte d'hospitalité, qu'il fût converti à la foi lui & ses deux filles par le ministère de l'hôte qu'il avoit si bien reçu. L'une de ces filles s'appelloit Pudentina, & c'est à elle que l'Eglise est consacrée.

Santa Maria della vittoria.

Elle est ainsi appelée à cause de la bataille de Prague, & elle n'est ornée tout au tour que des Drapeaux & des Etendarts qui y fu-

y furent pris. On y voit aussi cette Bataille représentée en peinture.

Ste. Agnès.

Le corps de la Ste. repose sous le grand Autel, & au dessus on voit son image en bosse qui est de cuivre doré. La draperie en est de fine Agate, & le tout ensemble passe pour un fort bel ouvrage.

L'Eglise des Douze Apostres.

St. Jaques & Saint Philippe y sont enterrés. C'est encore une Eglise bâtie par Constantin, & l'on assure que lui même porta sur ses épaules les douze premières pierres qui servirent aux fondemens.

St. Silvestre in Capite.

Quelques Moines Grecs ayant été chassés de leur pays par les Iconoclastes, se réfugièrent à Rome & apportèrent avec eux cette fameuse image que Jesus Christ envoya au Roi Abagarus, & qu'il fit lui même par un miracle. Elle fut reçue à Rome avec tant de foi & tant de vénération, que pour la mieux honorer on lui bâtit exprès une Eglise qui est celle ci.

St. Eustache.

St. Eustache avoit été pendant plusieurs années General des armées de Trajan, & avoit

avoit même gagné plusieurs Batailles. Toutes ces considérations n'empêcherent pourtant pas qu'on ne le fit mourir cruellement dans un Taureau d'airain, sous lequel on fit un grand feu, & dans lequel on avoit aussi enfermé sa femme Theophila & ses deux enfans. L'Eglise est bâtie, dit on, sur le lieu où il fut martyrisé.

Des Catacombes.

Je ne vous en dirai rien que vous ne sachiez sans doute déjà, car c'est peut être la singularité de Rome la plus connue dans les pays étrangers. Ce sont des caves qui occupent, comme l'on croit, une bonne partie de l'étendue de Rome, ou même d'avantage. Elles sont étroites mais assez profondes, & se croisent l'une l'autre, comme les rues d'une Ville. Il y a aussi d'espace en espace des especes de Places & de grands Carrefours, où plusieurs personnes pouvoient s'assembler, ce qui a fait nommer ces Catacombes, la Rome sous terrainne. Comme elles n'ont aucune ouverture par où le Soleil y puisse faire entrer sa clarté, on ne sçauroit y marcher sans chandelle, ni sans d'extrêmes difficultés. C'est aussi d'ou vient que l'on n'en connoît qu'une partie, & que l'on ne sçait pas bien si elles ont toutes communication ensemble. Les plus frequemment visitées sont celles de St. Sebastien, celles de St. Agnès & celles de St. Laurent hors la Ville. Vous n'ignorez pas que depuis long tems, on disoit

puté pour sçavoir, si ces Cavernes ont été creusées par les seuls (a) Chrétiens des premiers siècles pour y faire leurs assemblées & pour y enterrer leurs morts; ou si elles leur étoient communes avec le pauvre peuple de Rome, & apparemment cette question ne fera pas si tôt vidée. Mais si vous voulez que je vous en dise mon sentiment, je vous renverrai à ce qu'en a écrit Mr. Misson dans son Voyage d'Italie: à cet égard aussi bien qu'à beaucoup d'autres nous sommes rencontrés si juste, que je suis souvent obligé de supprimer mes remarques & mes reflexions pour ne pas répéter ce qu'il a dit avant moi. Il n'en a pas été de même par tout, & je me suis trouvé assez peu ménagé dans sa seconde édition pour n'en devoir pas être fort content. Je répondrai dans la suite aux choses qu'il a reprises dans mon livre plutôt qu'à la manière dont il l'a fait. Cependant je ne sçaurois m'empêcher de reconnoître qu'en tout son ouvrage il s'est montré très judicieux voyageur. Il est exact

(a) Il n'y a gueres d'apparence que ces Cavernes fussent destinées & appropriées aux seuls Chrétiens, mais on ne sçauroit nier qu'elles ne leur servissent de Cimetiere, & que la plus part des Martirs n'y fussent enterrez. Aurelle Prudence qui vivoit dans le quatrieme Siecle en parle de cette manière dans ses hymnes, & même en parlant de la prodigieuse quantité de corps saints qui y étoient depolez, il assure qu'on ne peut pas dire combien le souterrain de Rome étoit riche de ces tresors.

*Vix fama nota est abditis
Quam plena Sanctis Roma sit
Quam dives urbanum Solum
Sacris Sepulchris floreat, Hym. 2. v. 541.*

exact dans les choses essentielles, il en parle toujours comme connoisseur; & quand il se trompe dans ses observations ou dans sa critique, c'est ordinairement en des choses de si peu de conséquence, qu'il faudroit, comme il dit, aimer la contradiction pour le chicaner la dessus. Que les petites differences qui se trouvent entre sa Relation & la mienne ne vous fassent donc aucune peine. Il est difficile que deux Voyageurs qui n'ont pas conseré ensemble conviennent généralement de tout. Messieurs Spon & Weller qui avoient voyagé de compagnie, & qui n'avoient presque rien vu l'un sans l'autre, ne sont pourtant pas d'accord en tout; faut il donc s'étonner si Mr. Misson & moi, qui ne nous étions jamais vus, sommes tombez en quelque discordance.

Ne me demandez plus rien touchant les Antiquitez & les autres raretez de la Ville de Rome. Je vous ai dit tout ce que j'en sçai, & tout ce que j'en ai trouvé marqué sur mes Memoires. Mais si vous voulez que j'ajoute quelques remarques generales aux particulieres que je vous ai communiquées, je le ferai volontiers afin que vous soyez content de moi. L'heureuse memoire, & l'odeur de Sainteté que le Pape Innocent XI. a laissée après lui, en fera le premier sujet. On ne trouve personne ici qui ne s'empresse de raconter aux Etrangers curieux les circonstances de sa vie, & de faire l'éloge de ses vertus. Les Protestans, & les Juifs même, quoi qu'ennemis declarés du Siege Papal, ne sçauroient s'empêcher

cher d'en parler avec éloge tant il est vrai qu'une conduite simple, quoi qu'austere, unie avec une pieté douce, & pleine de charité, a de force pour enlever les suffrages des hommes.

La Veneration, que l'on a dans Rome pour ce Pontife, est si grande que bien des gens ne font point difficulté de lui adresser leurs prieres, & le bruit court déjà qu'il s'est fait des miracles à son Tombeau. Pour peu que cela continue, il aura toute la devotion du Peuple, & je ne sçai même si on ne le canonisera (a) point quelque jour. Il est vrai que c'étoit un homme d'une vertu bien rare & bien admirable. Toute sa vie n'a été qu'un tissu d'actions exemplaires. Je ne dis pas seulement depuis son exaltation au Pontificat, mais aussi auparavant, & c'est de lui que l'on peut veritablement dire qu'il a été fait Cardinal, & Pape par merite. Il étoit natif de Como dans l'Etat de Milan, d'une famille considerable, connue sous le nom d'Odescalchi. Il porta d'abord les armes, mais s'en étant bien tôt degouté, parceque toutes ses inclinations étoient paci-

(a) L'evenement a justifié mes conjectures. Dès que le Pape Innocent fut mort, tout le Peuple s'empressa de lui adresser des vœux. On couvrit son tombeau de fleurs & de chandelles, le bruit se repandit bien tôt qu'il en sortoit une odeur la plus suave du monde. enfin il fut preconisé Beat dès les premiers six mois, & la Devotion publique a si bien continué depuis, que l'on songe tout de bon à présent à le Canoniser. C'est le Patriarche Mather qui est chargé du soin de recueillir ses actions miraculeuses pour en faire rapport à sa Sainteté, & à la chambre Apostolique,

pacifiques & benignes, il les quita & se fit d'Eglise. Il fut Clerc de chambre sous Urbain VIII., & sous Innocent X. & ce fut en ce poste qu'il commença à faire connoître & goûter son mérite. On n'a jamais dit de lui (au moins que je sache) qu'il fût fort sçavant, mais chacun est convenu qu'il étoit homme de bien, & rempli de candeur, de pieté, de douceur, & de charité. Tant de vertus plutôt qu'aucune autre consideration engagerent le Pape Innocent X. à l'élever à la Pourpre l'année 1645. Depuis il lui donna la Legation de Boulonge & l'Evêché de Nouare, & dans tous ces emplois il parut toujours le même qu'il avoit été auparavant & qu'il fut depuis, c'est à dire, modeste, dous, humble, & pieux. Il avoit de la charité pour tous, mais il ne pouvoit tolerer ni la débauche, ni la licence desordonnée. Enfin le Pape Innocent X. étant mort, le sacré College ne jugea personne plus digne que lui de remplir le Trône Pontifical, & il fut élu le 21. du mois de Septembre 1676. Depuis ce jour là, on le vit uniquement appliqué à remplir les devoirs de son Pontificat, reformant les abus qui s'étoient glissez dans Rome, visitant les Hopitaux & secourant les pauvres. La premiere chose qu'il fit après son elevation à la Tiare fut de supprimer le Népotisme, & même de lui donner le coup de mort par une Bulle que nul autre Pape avant lui n'avoit osé fulminer. Il secourut de tout son pouvoir l'Empereur & les Ven-

nitiens contre les Turcs, & il defendit les Droits de l'Eglise avec une fermeté qui seule meriteroit l'admiration universelle. Ses demêlez avec le Roi T. C. sur la Regale, & sur les Franchises, seront celebres à jamais dans l'Histoire, & contribueront comme tout le reste de sa vie, à faire admirer son zele & sa patience. Il y auroit de quoi faire sur cela seul des volumes entiers. Avec tout cela, il faut confesser qu'ayant entrepris avec tant de courage un oeuvre aussi difficile, aussi épineuse & d'un droit aussi douteux que l'étoit celle de l'abolition de la Franchise des Quartiers, metant pour cet effet tout le Temporel de l'Eglise dans un danger évident, il n'osa le pousser jusques à sa perfection en abolissant aussi l'azile des Eglises. C'est un grand abus que cet Azile, & tandis qu'il subsistera, ce sera bien inutilement que l'on tiendra la main à l'abolition de celui des Quartiers. Il y en a tant dans Rome qu'il faut qu'un homme qui a fait un mechant coup, soit bien malheureux s'il n'en trouve pas un assez près pour se sauver; & ce que je trouve de pis, c'est que les Sbires qui ont ordre de faire la Patrouille toutes les nuits pour empêcher les desordres, ont ordre aussi de ne faire feu sur personne, de maniere que pour n'avoir rien à craindre d'eux il ne faut qu'apprendre à bien courir. Mais je m'aperçois que je sors de mon propos & que je n'ai pas encore expliqué tout ce que je voulois vous dire touchant la mémoire du feu Pape Innocent XI. Il mourut sur la fin de l'année 1689. avant que

que d'être sorti de l'embaras étrange où l'avoient jetté ces affaires de la Regale & des Quartiers, & fut regretté de toute l'Europe, hors des François contre lesquels il avoit decreté même en mourant. Telle fut la destinée de ce Pontife aussi simple en ses mœurs, qu'en sa doctrine, & en sa conduite. Le Docteur Burnet a écrit qu'il ne pensoit jamais plus d'un écu par jour pour sa nourriture, & plusieurs personnes dignes de foi me l'ont assuré pour veritable. Quelle frugalité! Quelle moderation dans un si Grand Prince?

Vous voyez Monsieur que tout esprit de Parti à part, j'aime à rendre justice au vrai merite & à la vertu en quelque sujet qu'elle se rencontre, & je suis seur de vôtre approbation à cet égard. Mais en fera-t-il de même si j'ose, quoiqu'après mille autres voyageurs, faire aussi quelque attention sur les abus & sur les dereglemens dont Rome la Sainte, toute Sainte qu'elle est, fournit tant d'exemples scandaleus. Le bon Pape Innocent fit en vain tous ses efforts pour y remedier. Il n'en pût venir à bout, temoin l'azile des Eglises, que je viens de toucher. Il avoit particulierement pris à tâche d'humilier les Courtisannes & de diminüer leur nombre; mais s'il ne perdit pas tout-a-fait son tems, on peut dire toujours que l'effort de ses soins ne passa point le terme de sa Vie. Veritablement cette entreprise étoit grande, & tout bien consideré je ne croi pas qu'il soit possible d'extirper l'Ordre des Courtisannes, tandis que celui

des Ecclesiastiques subsistera. L'un sert de soutien & de fondement à l'autre, & parlant franchement je ne sçai pas comment pourroient faire en ce cas là tant de jeunes gens qui se sont engagez inconsidérément dans le celibat. Quoiqu'il en soit, je n'eusse jamais crû que les Courtisannes eussent tant de licence, & si peu de honte qu'elles en ont en Italie. Il faut que je vous dise là dessus ce que j'ai vû de mes yeux. A peine nôtre Vaisseau eut il donné fonds à Livorne, qu'il fut arambé par une demi-douzaine de ces Demoiselles qui s'en allerent avec chacun son Matelot sans que le Capitaine pût s'y opposer. Cela me surprit d'autant plus que je n'ignorois pas combien l'obeissance aux Superieurs est étroitement pratiquée parmi les Mariniers François, mais on me dit que c'étoit la coutume, & un privilege de la Marine établi de longue main en ce Port. Je finirai là ma lettre pour ne pas vous ennuyer, & demain je vous entretiendrai de ce qui me reste à vous dire avant que de sortir de Rome. Je suis Monsieur votre &c.

De Rome le... May 1690.

L E T :



L E T T R E X I.

Opinions singulieres touchant le Commerce des Esprits. Impietez fausement attribuées à toutes les nouvelles Sectes. Histoire de Molinos, & de la condamnation de ses erreurs. Brieve exposition d'une Doctrine qu'on lui attribue & qui enseigne la Transmigration des ames. Observations là dessus.



MONSIEUR,

Je suis retourné à Rome avec le même Prêtre qui avoit été accusé de sortilege à Mâcon à cause de ce pretendu caractère qui lui avoit fait faire huit lieues en deux heures. Il fait sa Cour assidûment au Cardinal Chigi par la faveur duquel il espere obtenir un Bénéfice. Mais si cette Eminence vient à être informée de ses opinions, j'ai peine à croire

N 3

re

re qu'elle fasse beaucoup de choses pour lui. L'étude des Rabins & celle des Philosophes anciens, lui ont fait prendre de certains sentimens si extraordinaires, que l'on ne sçauoit les entendre sans étonnement. Il pretend que l'Air, la Terre & l'Univers entier soit rempli de certains peuples fantastiques, approchans de la nature des Esprits, par le commerce desquels les choses les plus difficiles deviennent aisées. Je ne sçauois, Monsieur, vous dire au juste comment il entend que cela se peut faire, parce qu'il ne s'en est pas ouvert avec moi jusques là. Mais vous jugerez aisément que, de quelque maniere qu'il l'explique, il ne sçauoit guères éviter de tomber dans les visions attribuées aux Cabalistes & aux Freres de la Rose-Croix, ou du moins d'en approcher beaucoup. Ce fut aussi la premiere pensée qui me vint à l'esprit lorsqu'il m'en fit l'ouverture. Je lui decouvris mes soupçons, mais il s'en defendit comme d'une injure. Je remarquai seulement qu'il ne condamnoit pas tout-à-fait les principes de ces Fanatiques, & quand je lui parlai en particulier du Comte de Gabalis, il me dit que l'Auteur de ce petit livre n'étant informé que fort grossièrement de la matiere qu'il traitoit, il l'avoit fait pitoyablement, & d'une maniere qui n'avoit servi qu'à la rendre méprisable à ceux qui ne la connoissent que par son exposition, & qui n'avoient pas assez de lumieres pour penetrer en cette Science

rare & sublime. Il dit que c'est la Philosophie des Chaldéens, celle des Egyptiens du premier tems, & la même Science par laquelle les Patriarches & les Prophetes ont fait tant de merveilles. Sur ce fondement il cite hardiment Zoroastre, Moïse, David, & Salomon pour les Auteurs. A l'entendre parler, c'est dans leurs écrits qu'il a puisé sa Science & ses connoissances, & il n'ignore rien non plus de ce qui étoit contenu en ceux d'Enoch & de Noé, soit sur la Physique, la Metaphisique, les Mathematiques, ou les Propheties de l'avenir. Il allegue aussi fort souvent un certain livre contenant la Science universelle de la Nature, qui fut donné à Adam par l'Ange Raziel, un autre sur le même sujet par Abraham, & un grand nombre d'autres par Trismegiste, qu'il croit être Moïse. Les Oracles des Payens, les Sibilles, Apollonius, Nostradamus, Cardan, Paracelse, & van Helmont sont encore, dit il, des siens. Les uns ont professé la verité ouvertement, les autres l'ont publiée sous des Emblèmes & des propositions énigmatiques, & les autres étant venus dans des siecles plus ignorans & plus malheureux, se sont contentez de la connoître, & de jouir de sa lumiere sans la communiquer aux autres. J'aurois bien voulu voir tous ces livres, mais outre que ce sont des misères, il me dit qu'il n'en avoit aucun à Rome. Je ne laissai pas d'avoir plusieurs conferences avec lui sur la même matiere,

& comme il en étoit extraordinairement plein, je remarquai que je lui faisois toujours plaisir, quand je voulois bien employer une heure ou deux à l'entendre. Je vous avoüe que j'y en trouvois moi même quelques fois, car il possédoit très bien son système, & je ne pouvois guères trouver d'objections aux quelles il ne fût toujours préparé. Il est vrai qu'à l'envisager de prime abord, il semble si ridicule qu'il ne merite pas d'examen, mais pour peu qu'on écoute, on en est diverti, & peu à peu on s'aperçoit qu'il n'est pas si absolument contraire au raisonnement humain qu'on le l'étoit persuadé. Quelle raison en effet peut on alleguer contre le témoignage de tant de Voyageurs qui nous assurent d'une commune voix qu'en Amerique & vers l'Orient, les apparitions sont si frequentes & si familières, tant de jour que de nuit, que les enfans même y sont accoutumés. Chacun sçait que dans le Perou, le Chili & la plus grande partie de l'Amerique Meridionale, aussi bien que vers les Indes au Royaume de Ceilan, les habitans ont été comme forcez à rendre un culte religieux à certains Fantômes visibles, qui sont toujours avec eux, & dont sans cela ils seroient fort tourmentez. Ils ne sont pas moins familiers ni moins fâcheux au Royaume de Calicut, car après avoir diverti les gens par mille singeries plaisantes, ils les quittent en leur faisant quelque mechant tour. Ils s'adressent particulièrement aux Voyageurs qu'ils accompagnent quelque tems, après quoi ils

se

separent d'eux en leur enseignant le chemin, mais malheur à ceux qui les croient, car ils ne manquent guères de s'aller perdre en quelque abîme. La même chose arrive vers les sources du Gange, où ces Fantômes ont un commerce si familier avec les habitans qu'ils sont presque tous connus par leurs noms. Que si nous voulons nous en rapporter au témoignage de ceux qui ont travaillé, ou fait travailler dans les mines d'Or, ils nous apprendront qu'il n'y en a pas une, pour peu considerable quelle soit, qui ne soit gardée par ces sortes de Farders, dont les uns ne font que rire & folâtrer, les autres plus charitables servent les Travailleurs, & leur font d'ordinaire le plus difficile de la besongne, & les autres au contraire cruels & sanguinaires en bavent quelques uns jusques à la mort, ou les écrasent avec des morceaux de Rocher. Je n'insisterai point sur les apparitions, dont une infinité de personnes se vantent en nôtre pais, quoiqu'il y en ait de si constamment établies & reconnues, que l'on ne puisse guères les nier sans tomber dans une incredulité peu raisonnable. Mais dans le fond seroit il possible que de tant d'Histoires, dont les meilleurs livres sont remplis, & de toutes celles dont le public s'entretient, il n'y en eût pas une de veritable. Parlons de bonne foi, il n'est guères croyable que cinq cent millions d'ames qui ont vécu en differens Siecles, se soient donnez le mot depuis le commencement du monde pour nous en faire accroire sur ce point.

N 5

Je

Je n'ai garde de me rendre l'Apologiste d'un Visionnaire, mais je ne sçauois me résoudre non plus à condamner absolument ce que je n'entends pas. *Douter de tout jusques à ce que l'on en soit entièrement éclairci*, c'est ma grande maxime, & à mon sens le meilleur secret pour éviter les écueils de l'erreur où tant de gens ont fait naufrage. Combien de choses reconnoît on chaque jour dans la vie pour très certaines, dont la seule supposition auroit fait rire il n'y a pas cent ans. La plus grande, & peut être la plus admirable partie des ouvrages de Dieu, n'est point sous la juridiction de nos sens, & aussi peu sous celle de nôtre speculation. Nous aurons beau philosopher, si nous n'avons encore pû decouvrir quelle est l'essence de la lumière ni celle du mouvement, si l'union de nôtre propre ame avec nôtre corps, & si la maniere dont elle pense, dont elle veut, dont elle rejette & dont elle agit enfin dans toutes ses fonctions, nous sont inconnues jusques à n'en pouvoir sentir que les effets, & encore fort imparfaitement, quelle évidence, pouvons nous raisonnablement chercher en des choses si éloignées de nous, & par conséquent si fort hors de nôtre portée? Pour moi, je le dis encore une fois, j'aime mieux me tenir resserré dans les limites d'un doute humble, quoique peu satisfaisant, sur un million de mensonges ou d'erreurs, que de nier une seule vérité. Vous trouverez peut être que c'est pousser le Pironisme bien loin, mais jusques ici je ne voi point de plus seur parti à pren-

prendre. La plus part des hommes vont trop vite en leurs jugemens soit qu'ils approuvent, soit qu'ils condamnent, & je crains de tomber dans la même faute. Cette précipitation se remarque sur tout, quand il s'agit de Politique, de Philosophie, ou de Religion. On n'estime que ses propres préjugés, & non seulement on condamne à l'absurdité & au ridicule tout ce qui ne s'y rapporte pas, mais il n'y a point d'inepties, d'extravagances, & d'impietez qu'on n'attribue au parti contraire pour le rendre odieux, & pour justifier la haine qu'on a prise pour lui. De quoi n'a-t-on point accusé les premiers Chrétiens, & quel jugement n'a-t-on point fait des assemblées qu'ils étoient obligés de tenir la nuit à cause de la persécution? On a dit qu'ils sacrifioient un petit enfant nouveau né au Diable, & qu'après en avoir bû le sang, ils éteignoient les chandelles pour se mêler indifféremment avec leurs meres, leurs sœurs & leurs filles. Les mêmes abominations ont été attribuées depuis aux Fraternelles, aux Protestans, & particulièrement aux Calvinistes, aux Trembleurs, & aux Sociniens, dans les commencemens de leur établissement. Et comme si cette calomnie devenoit l'apanage des nouvelles Sectes à mesure quelles se montrent, le Quietisme n'en a pas été plus exempt que les autres, quoi qu'il soit venu dans un tems où chacun se pique de modération & d'équité. Je ne vous dis point cela à la légère, ni sans en être bien informé. J'ai vu & entendu

moi même un homme qui assureoit s'être trouvé en quelques assemblées de Quietistes, où il avoit été le témoin oculaire de ces horreurs. Cependant on sçait maintenant que cela n'est point, & la plus grande impiété dont on les accuse généralement, c'est de faire Dieu l'Auteur de tous nos mouvemens. Je ne voudrois pas même vous affirmer bien positivement que ce soit leur sentiment, car le véritable Quietisme n'est guères plus connu que le Spinozisme.

Je m'en tiendrois là si vôtre curiosité étoit moins grande, mais puis que vous voulez indispensablement que je vous fasse part de tout ce que j'ai appris en Italie, touchant Molinos & sa Secte, je m'étendrai un peu d'avantage sur cet Article.

Molinos est Espagnol, natif de Valence, & non pas d'Arragon ainsi que plusieurs l'ont écrit. Il n'avoit point d'autre caractère que celui de Prêtre, son humilité feinte ou véritable, ou si l'on veut sa politique, ne lui ayant jamais permis d'accepter les dignitez Ecclesiastiques qu'on lui a diverses fois proposés. Il craignoit sans doute d'exposer sa doctrine dans un trop grand jour. Quoi qu'il en soit, on assure que le feu Pape, l'auroit volontiers avancé aux plus hautes dignitez, si la repugnance extrême qu'il trouvoit toujours en lui sur ce point là, ne l'en eût empêché. Jamais homme n'en a tant imposé au monde par son extérieur que celui là. L'humilité; la modestie, & la

piété

piété étoient peintes sur son visage & dans toutes ses actions. Il parloit très peu, mais ce n'étoit jamais sans faire impression. Il se fit connoître d'abord à Rome par quelques ouvrages de devotion, ou l'amour Divin paroissoit porté à son plus haut point. Sa conduite simple, & son humilité affectée acheverent bien tôt de le mettre en vogue, & avant qu'il se fût passé beaucoup de tems on le regarda comme un Saint. Ce n'étoit pas seulement parmi le Peuple qu'on jugeoit ainsi de lui, c'étoit parmi les personnes de qualité, & au Vatican même. Il n'y avoit point de Cardinal qui à l'exemple du Saint Pere ne se fit un devoir d'honorer sa piété. Cependant il insinuoit adroitement & secretement ses Dogmes à toutes les personnes qu'il trouvoit susceptible de les recevoir, & il continua de le faire pendant une espace de vingt & deux ans, au bout desquels il fut pris & mis à l'Inquisition. On assure qu'on trouva chez lui douze mille lettres qui servirent à faire connoître le nombre & la qualité de ses Sectateurs, entre lesquels on compte beaucoup de Prelats, & même des Cardinaux. Chose étrange qu'un tel homme ait pû faire des progres si grands à la face du Pape & pour ainsi dire sous les yeux de l'Inquisition! Je vous envoie le Decret de la condamnation de ses erreurs reduites en soixante huit Propositions. Je pouvois bien y joindre aussi celui de sa propre condamnation, mais il ne me semble pas que cette piece vous soit fort utile. C'est assez de vous dire qu'il fit ab-

N 7

ju.

juration publique de ses erreurs dans l'Eglise des Dominicains sur un échafaut en presence du sacré College, & que tous ses écrits furent brulez à ses yeux. Il étoit revêtu du San-benit qui est un espece de Scapulaire jaune avec une croix rouge devant & derriere, & en cet équipage qu'il doit porter toute sa vie, il fut conduit par les Officiers de la justice ordinaire à la Prison perpetuelle à la quelle il avoit été condamné, & où il est encore à present.

Molinos passe pour un homme qui a plus de meditation que d'étude. Les uns veulent que la trop grande application lui ait gâté l'esprit & l'ait fait tomber dans le Fanatisme & dans l'Enthousiasme, & les autres, qu'il n'y ait que de la debauche & de l'impieté dans son fait. Ces derniers se fondent sur je ne sçai combien d'histoires clandestines dans lesquelles on ne manque pas de trouver quantité de femmes seduites par des principes de Devotion. Vous sçavez ce que je vous en ai dit tout à l'heure. Avec cela ce n'est pas dans les soixante huit Propositions qu'il faut chercher tout le mal qu'on attribue à Molinos, on pouroit faire un gros livre de ce qui s'en debite d'ailleurs. J'ai vû entr'autres un manuscrit que l'on assuroit être venu de lui, & qui contenoit une doctrine aussi extraordinaire qu'heritique, mais qui sçait si ce n'est point une nouvelle imposture de ses ennemis? Il n'y a guères d'apparence que les Inquisiteurs, qui firent la recherche de ses erreurs, en eussent ignoré de si capitales, &

& moins encore que les sachant, ils n'en eussent fait aucune mention dans leur jugement. Quoiqu'il en soit, je veux bien vous en donner le precis, sauf à vous Monsieur à vous servir de vôtre discretion dans la créance que vous y donnerez.

Le principal point sur lequel roule tout cet écrit, & celui qu'on s'attache le plus à établir, c'est la Metempsychose ou transmigration des Ames d'un corps dans un autre, sans distinction d'hommes, de femmes, ou de brutes. Vous jugez bien dès là que l'Auteur n'est pas Cartesien ou du moins qu'il ne l'est qu'en partie, puis qu'il croit qu'une même ame peut animer tour à tour un homme, & une bête. Il sembleroit plutôt Pythagoricien si ce n'est qu'il reçoit le mystere de la Redemption; du reste il ne s'éloigne que fort peu des principes de cet ancien Philosophe. Il dit que Dieu en creant le monde, comme il est rapporté au livre de la Genese, crea aussi une très grande multitude d'Esprits ou d'Etres simples par leur nature, & par conséquent incorruptibles & immortels, desquels les uns devoient subsister & vivre seuls, qui sont les Anges, & les autres conjointement avec des corps, qui sont les Ames. Il croit qu'après leur creation, elles furent unies en la personne d'Adam à quoi il ne trouve aucune difficulté, parce que ces Ames étant toutes d'une même nature, elles devoient tendre aussi naturellement à l'union. Mais lors que Dieu eut tiré Eve de la côte d'Adam, elle eut la moitié de ces ames en dépôt pour son partage.

Sui-

Suivant cette hypothèse on conçoit aisément qu'encore qu'Adam & Eve eussent en eux plusieurs millions d'ames, chacun d'eux n'étoit pourtant animé que d'une seule, car l'Auteur reconnoît qu'un corps ne scauroit être animé que d'une ame, & qu'une ame ne peut aussi animer qu'un corps.

Il faut donc se représenter cette multitude d'ames en Adam, comme dans un réservoir où elles ont été déposées, & comme emprisonnées en attendant le moment destiné à chacune d'elles pour être transmises en quelque corps, par le moyen de la generation. Et, selon l'Auteur, l'empressement & l'impatience que ressentent l'une pour l'autre deux personnes de différent sexe, n'est qu'un effet de l'agitation de ces ames, qui demandent la production. Après avoir ainsi expliqué les mystères de la transmigration generative & directe, il vient à celle qui se fait par voye de revolution après la separation des parties qui formoient l'Homme ou la Bête, & bien loin que cette separation affreuse à tous les hommes, & que le Sage même appelle le Roi des épouvantemens lui paroisse d'aucune conséquence, il en pretend tirer une induction favorable. Dans cette vue il cite un passage de Socrates, qui dit que toutes choses sont produites par leurs contraires : le chaud de ce qui étoit froid, le froid de ce qui étoit chaud, le grand ce qui étoit petit, le petit de ce qui étoit grand, le pé-

pesant de qui étoit léger, le léger de ce qui étoit pesant, le salé de ce qui étoit doux, & le doux de ce qui étoit salé : d'où il conclut que la vie vient de la mort comme la mort vient de la vie.

C'est là le grand fondement sur lequel il croit pouvoir établir la revolution de toutes choses, & particulièrement celles des Ames, car selon lui à peine la machine du corps est elle détruite, que l'ame qui l'animoit entre dans un autre corps pour se joindre à celle ou à celles qu'il y trouve, & qui lui servent comme d'aimant pour l'y attirer par la raison commode quoiqu'inexplicable, de la sympathie, ou si vous voulez de l'homogenité.

Cette seconde translation d'ame ne se fait point au hasard, non plus que la première, mais par des voyes naturelles & nécessaires, en suivant toujours les loix de la sympathie. Ainsi lors qu'un homme meurt environné de ses parens, ou de ses amis, son âme au sortir de son corps va s'unir à celle de la personne qu'il a le plus tendrement aimée, soit sa femme, soit sa mere, soit son fils ou sa fille, ou quelque autre personne, & en s'y joignant elle entraîne avec elle toutes les ames qui lui étoient unies. Ainsi un Amant bien touché laisse ordinairement son âme à sa Maîtresse, un enfant qui est au berceau, à sa nourrice, & un véritable ami, à son ami. Mais quand à ces ames heteroclitiques qui n'aiment rien, & qui ne sont point aimées, elles vont se joindre à d'au-
tres

tres ames du même caractère, vers lesquelles elles se trouvent inclinées par la raison de la conformité.

Tout cela comme vous voyez est du plus pur Pythagorisme, & vous êtes peut être embarrassé de sçavoir comment l'Auteur pourra le convertir en Christianisme. Pour cela, il nous faut remonter jusques au premier homme. Il nous le represente à l'ordinaire créé dans l'innocence & la pureté, doué de plusieurs grandes & belles connoissances, & d'un nombre innombrable de privileges & d'immunités qui pouvoient le garantir de la mort, & le conduire au milieu des delices, lui & ses enfans procréés de lui, jusques aujour déterminé de Dieu pour la fin du monde; auquel jour il devoit être uni à Dieu d'une union inéfectible & inseparable. Le peché du premier homme ne fut pas simplement d'avoir desobéi à son Createur en mangeant du fruit de l'arbre défendu; ce fut d'avoir plus aimé les Creatures que lui, & d'avoir prétendu vivre heureux, independamment de son union avec Dieu. Dès lors il devint miserable, mortel, sujet à mille infirmités pendant sa vie, & digne d'une éternelle punition après sa mort. Il ne restoit donc plus d'autre voye équitable à la divine Providence que celle de la Redemption. Dieu la promit à Adam, & elle a été accomplie par la mort de Jesus Christ, que l'on reconnoit vrai Dieu & vrai homme comme dans l'Eglise Chrétienne. Par les mérites de cette mort, &

par

par le moyen du Baptême, l'homme a été retabli dans ses principales prerogatives, qui sont celles du franc & libre arbitre, & l'esperance à l'union avec Dieu après cette vie. C'est cette union bien-heureuse que l'Auteur propose à ses Disciples comme le souverain bien, auquel ils doivent aspirer, & il ne leur en donne point d'autre moyen que celui d'un parfait amour, par lequel il croit que toutes choses sont unies.

Voilà à quoi aboutit toute cette étrange Doctrine de la transmigration des âmes, car si l'on aime Dieu souverainement, l'ame au sortir du corps s'unit à Dieu qu'elle aimoit le plus, & par conséquent elle entre dans la Beatitude éternelle sans être plus sujette aux revolutions précédentes, ni aux miseres qui les accompagnent, soit dans la naissance, soit dans les conditions diverses de la vie, soit enfin dans le genre de mort. Mais si l'on est assez peu sage pour aimer les Creatures plus que Dieu, on suit le sort de ces mêmes Creatures jusques aujour du jugement, auquel chacun de ceux qui seront restés recevront la retribution suivant leurs œuvres. Ce qu'il y a de plus extraordinaire en ce Systeme, c'est qu'il n'excepte pas même la condition brutale, de celles par où les Ames doivent passer, si elles dirigent mal leur amour; soutenant que l'ame d'un homme qui aura trop aimé son cheval passera à la mort en ce même cheval, & que l'ame d'une Dame qui se sera attachée particulièrement à son pe-

petit chien, entrera de même dans le chien &c.

De là l'Auteur prend occasion de recommander à ses Disciples de mépriser le monde & ses vanitez, de n'aimer que Dieu, de ne s'attacher qu'à lui, de se donner tout entiers à la contemplation de ses grandeurs & de ses bontez, & de négliger pour cet effet toutes sortes de soins & d'inquiétudes terriennes.

On reconnoît assez Molinos en cette conclusion, ou du moins les Dogmes qu'on lui attribue généralement. Mais à dire vrai tout le reste semble plutôt un jeu d'esprit, & un Systeme fait à plaisir que de vrais articles de foi. Ce qui m'en fait juger ainsi, ce n'est pas la Doctrine en elle même, c'est la manière dont elle est appliquée & expliquée, car on sçait au reste que dans tous les siècles du Monde, elle a trouvé des Partisans entre les Philosophes, les plus éclairés & sur tout parmi les Egypciens.

Vous sçavez Monsieur qu'ils croyoient un Dieu supérieur à tous les autres, Createur de tout le monde & en particulier de tous les esprits, & duquel ils avoient une idée très conforme à celle que nous avons nous même de la Suprême Divinité. Ils admettoient au dessous de lui sept Divinités Subalternes qui devoient gouverner le Monde chacune mille ans, faisant ainsi ensemble une semaine milliaire, au bout de laquelle chacune d'elles devoit reprendre le Gouvernement à son tour, & continuer l'alter-

na-

native jusques à la fin de sept semaines ou quarante neuf mille ans. Ils croyent encore que les ames de ceux qui auroient bien vécu dans le monde, seroient placées après leur mort dans la première Sphere Celeste, où elles demeureroient environ sept mille ans, après quoi le Gouvernement étant revenu au même Dieu, cette ame retourneroit dans son même corps pour y vivre une seconde fois, & être en suite transmise dans la seconde Sphere Celeste, si elle s'étoit encore bien acquitée de ses devoirs. C'est ainsi qu'ils supposoient que de sept mille ans en sept mille ans, une même ame revenoit au monde; & après la mort montoit d'une Sphere jusques à ce que la revolution entiere des quarante neuf mille ans étant finie, elle se trouvât suivant cet ordre parvenue au dernier Ciel & unie à l'Idée Divine & éternelle, qu'ils appelloient *Iynx*, & dans laquelle ils esperoient trouver un bonheur parfait & permanent. Pour ce qui est des ames de Mechans, ils croyoient qu'elles demeuroient en ce bas monde errantes autour de leurs cadavres, ou quelles seroient contraintes d'entrer dans le corps de quelque malheureuse bête, dont elles subiroient la condition & la destinée. Il est pourtant vrai qu'ils faisoient en cela beaucoup de distinction, car s'ils avoient crû que les ames seules des Mechans iroient animer des Bêtes, ils ne les auroient pas adorées comme ils faisoient; mais du moins est il certain qu'ils admettoient la préexi-

sten-

Itence des Ames & leur transmigration en des Corps nouveaux pendant le cours d'une revolution de quarante noëuf mille ans.

C'étoit dans les misteres de cette Philosophie que Pythagore avoit puisé la sienne, & , quelque extraordinaire qu'elle nous paroisse , elle ne laissa pas de faire tant d'impression parmi les Orientaux , & d'y jeter de si profondes racines que malgré le tems & le changement ordinaire des choses du monde , elle y a prevalu sur toutes les nouvelles Philosophies , en sorte qu'encore aujourd'hui la plus part de ces Peuples croient la Metempsychose. Mais les Payens & les Turcs n'ont pas été les seuls chez qui elle ait trouvé creance , beaucoup de Chrétiens l'on soutenue , & bien des gens croient qu'Origene n'en étoit pas éloigné. On sçait du moins qu'il tenoit pour la préexistence des Ames. Un Theologien de Cambridge, nommé Moure, la maintient pareillement, il y a environ cinquante ans ; & depuis fort peu de tems on a imprimé trois ou quatre écrits qui enseignent sans détour la Revolution des Ames quoi que differemment. Il y en a un en Anglois sous le titre de *Questions modestement proposées sur la Doctrine de la revolution des âmes humaines* , & quelques autres en Italien inserez dans le livre intitulé la *Kabala denudata*. Peut être aussi que tous ces divers Traitez ne sont pas plus serieux que celui , dont je viens de vous parler.

Je

Je m'aperçois que ma lettre est bien longue & je vais la finir , mais auparavant il faut que je vous dise ce que j'ai vû ici depuis trois jours. Un Soldat Florentin qui n'est point invulnerable & qui ne se pique point de l'être , a souffert volontairement que de cinquante pas on ait tiré sur lui quatre coups de fusil chargez à balle de calibre , & n'en a reçu aucun. Je suis pourtant bien certain que celui qui tiroit avoit bien miré ; car le Florentin s'étant mis en blanc vis à vis d'une porte , toutes les balles y ont donné , & cela s'est fait pour une gageure d'un écu. Avoüez que c'est risquer sa vie à bon marché. Pour moi j'en ai été si étonné , que je n'en ai pû croire mes propres yeux qu'après l'avoir vû recommencer quatre fois. Cependant il n'y a aucune magie là dedans. Tout le secret du Florentin est de se retirer le plus vite qu'il peut dès qu'il voit le feu , & il m'en a si bien fait comprendre la facilité que mon étonnement a beaucoup diminué. Il est pourtant vrai que pour dix mille Pistoles , je n'en voudrois pas faire l'épreuve autrement que de la façon qu'il me l'a fait faire , qui a été en tirant un fusil dans la Mer , j'ai remarqué qu'avant que la balle tombe , il s'écoule un espace de tems considerable , & suffisant pour se pouvoir retirer à côté. Vous pouvez vous en donner le plaisir quand vous voudrez , il ne vous en coûtera qu'un coup de poudre. Le Capitaine du Vaisseau ayant achevé de charger

ger, nous n'attendons plus que le vent pour partir. La bonne fortune veut que le tiers de sa cargaison soit pour Malthe, de sorte que j'aurai pour le moins quinze jours à voir cette Ile, Je suis Monsieur, &c.

De Livorne le... May 1690.



D E.



DECRET

D U

PAPE INNOCENT XI.

CONTRE

D. MICHEL MOLINOS,

Et ceux de sa Secte,

*Avec les propositions dudit Molinos,
Condamnées publiquement par le
Clergé Romain, le 28.
d' Août 1687.*

DAns la Congrégation Générale de la Sainte & Universelle Inquisition Romaine, assemblée au Palais Apostolique du mont Quirinal, en présence de nôtre très Saint Pere & Seigneur Innocent par la Providence divine Pape XI. de ce nom, & des Eminentissimes

Tom. I.

O

simes

limes & Reverendissimes Cardinaux de la Sainte Eglise Romaine, Inquisiteurs généraux dans toute l'étendue de la chrétienté contre la perversité des Hérésies, Deputez spécialement par le St. Siege Apostolique.

Nous ne pouvons nous dispenser d'employer la Severité Apostolique à l'extinction d'une Heresie très pernicieuse qui s'est répandue dans plusieurs parties du Monde, en danger de causer la perte d'un grand nombre d'ames; afin que par nôtre sollicitude, autorité, & prevoiance Pastorale, la malice des Heretiques soit étouffée dans ses commencemens, & que la lumiere de la verité Catholique répandant ses rayons dans toute la Sainte Eglise, fasse voir clairement qu'elle est purgée de toutes les ordures d'une fausse doctrine. Or comme nous avons été pleinement informez que le nommé Michel Molinos, enfant de perdition, a enseigné en toutes sortes d'occasions, de vive voix & par écrit & même mis en pratique des dogmes pernicieux, lesquels sous le nom specieux d'Oraison de repos, détournent les fideles de l'exercice de la véritable Religion & de la pureté du Christianisme pour les entraîner dans des erreurs detestables, & les plonger dans des ordures abominables, contre la doctrine & l'usage reçu & autorisé par les S. S. Peres dès le commencement de l'Eglise naissante; nôtre très Saint Pere & Seigneur Innocent Pape, XI. du nom, n'ayant rien plus à

cœur sinon que les ames des fideles que Dieu a commises à sa conduite, puissent arriver en sureté au port desiré du Salut éternel, en évitant les écueils des fausses opinions; après avoir entendu plusieurs fois sur une matiere aussi importante que celle là, le rapport qu'en ont fait en sa presence les Eminentissimes & reverendissimes Seigneurs Cardinaux, établis Inquisiteurs Generaux dans toute les parties de la Chretienté, & plusieurs Maitres & Docteurs dans la sacrée Faculté de Theologie; & avoir reçu, ramassé & pesé meurement leurs suffrages & leurs sentimens de vive voix & par écrit; après avoir pareillement imploré l'assistance du St. Esprit, pour la condamnation des propositions dudit Michel Molinos que nous rapporterons ci après, & qu'il il a été dûment convaincu, d'avoir dictées, écrites, communiquées & criées, avouant respectivement qu'elles étoient émanées de lui, sa Sainteté a donné le Decret énoncé plus bas.

PROPOSITIONS.

I.

Il faut anéantir ses propres forces, & c'est en cela que consiste la vie interieure.

I I.

Vouloir operer par la voye d'action est un peché contre Dieu, puis qu'il veut agir seul; & par conséquent il faut se perdre

dre & se confondre entierement en lui, & demeurer en cet état comme un corps sans vie.

I I I.

Le desir, que l'on a de faire quelque chose, est un obstacle à la perfection.

I V.

L'activité naturelle est ennemie de la grace & empêche Dieu d'agir en nous, & nuit à la véritable perfection; Dieu voulant agir en nous sans nous même.

V.

L'ame s'anéantit par l'Inaction, & retourne à son principe & à son origine, qui est l'essence de Dieu en qui elle demeure transformée & deifiée, & alors Dieu habite en lui même. Car ce ne sont plus pour lors deux choses unies, mais une seule, & c'est ainsi que Dieu vit & regne en nous, l'ame étant anéantie, & pour ainsi dire, absorbée dans cet Etre agissant.

V I.

La voye interne est celle dans laquelle on ne connoît ni lumière, ni amour, ni resignation, & où il n'est point nécessaire de connoître Dieu; & dans cette situation tout est en bon état.

V I I.

L'ame ne doit point penser à la récompense ni au châtement, au Paradis ni à L'enfer, à la mort ni à l'éternité.

V I I I.

Elle ne doit point être envieuse de sçavoir, si elle suit la volonté de Dieu, ni

si elle lui est resignée ou non; & il n'est pas nécessaire qu'elle veuille connoître son état, ni son propre anéantissement: c'est assez qu'elle reste comme un corps sans ame.

I X.

L'ame ne doit être occupée ni d'elle même, ni de Dieu, ni d'aucune chose, puisque dans la vie interieure toute reflexion est nuisible, même celle que l'on fait sur ses actions humaines & sur ses propres défauts.

X.

S'il lui arrive de scandaliser quelqu'un par ses imperfections, il n'est pas besoin qu'elle y fasse reflexion, pourveu qu'elle n'ait pas eu intention de causer du scandale; & c'est un don de Dieu de ne pouvoir réfléchir sur ses propres défauts.

X I.

On n'est pas obligé, de faire attention aux doutes qui naissent de l'incertitude où l'on est de sçavoir si l'on est dans le chemin du Salut, ou non.

X I I.

Celui, qui a abandonné à Dieu son franc arbitre, ne doit se mettre en peine de rien, ni se soucier de l'Enfer, ni du Paradis, ni de parvenir à la perfection, non plus que des vertus, ni même de son Salut dont il doit rejeter toute esperance.

X I I I.

Lorsque nous avons mis nôtre franc

arbitre entre les mains de Dieu, nous devons lui abandonner le soin de tout ce qui nous regarde; afin qu'il accomplisse en nous sa volonté divine.

X I V.

Celui, qui s'est une fois resigné à la volonté de Dieu, ne lui doit rien demander: la demande étant une marque d'imperfection, puis qu'elle est un acte de nôtre propre volonté & de nôtre choix, ce qui est à proprement parler, vouloir que la volonté de Dieu se conforme à la nôtre & non pas la nôtre à la sienne; ces paroles de Jesus Christ, *demandez & nous recevrez* ne s'adressant pas aux ames qui vivent de la vie interieure & qui ayant renoncé à leur propre volonté, se sont reduites à la necessité de ne pouvoir rien demander à Dieu.

X V.

Comme elles ne doivent rien demander à Dieu, aussi ne sont elles point obligées de le remercier de ses bien faits, puisque ces deux choses sont également des actes de volonté propre.

X V I.

Il ne faut pas demander la remission des peines dûes à nos pechez; car il vaut mieux satisfaire à la justice de Dieu, que d'implorer sa misericorde, puisque le premier procede du pur amour de Dieu, & qu'au contraire l'autre n'est qu'un effet de nôtre amour propre, qui n'est ni agreable à Dieu, ni meritoire; & que ce n'est rien
autre

autre chose que vouloir se soustraire aux souffrances de la croix.

X V I I.

Lorsque nous avons resigné entre les mains de Dieu nôtre volonté avec le soin de nôtre ame, il ne faut plus se mettre en peine des tentations, & il suffit de leur opposer seulement une resistance negative, sans y apporter d'autre soin. Que s'il arrive que nôtre nature les ressent, il faut la laisser jouir de ce sentiment, parce que c'est nôtre nature.

X V I I I.

Celui qui dans l'Oraison se sert d'images, de figures, & de ses propres especes & conceptions, n'adore pas Dieu en esprit & en verité.

X I X.

Celui qui n'aime Dieu qu'autant qu'il le connoît par les lumieres du raisonnement, & suivant la portée de son esprit, n'aime pas le vrai Dieu.

X X.

C'est une ignorance grossiere que de soutenir que dans l'Oraison on ait besoin du secours des lumieres de la raison, & de pensées, lorsque Dieu ne parle pas interieurement à nôtre ame. Dieu ne parle jamais, & sa parole n'est rien autre chose que son action. Or il agit toujours dans nôtre ame, lorsqu'elle ne l'en empêche pas par ses raisonnemens, ses pensées & son operation propre.

Dans l'Oraison il faut se contenter d'avoir une foi obscure & generale, jointe au repos & à l'oubli de toute autre pensée particuliere & distincte des attributs de Dieu & de la Trinité; & en cet état, il faut se mettre en la presence de Dieu, pour l'adorer, le servir & l'aimer, mais sans former aucun acte: car Dieu ne se contente pas de tout cet appareil.

X X I I.

Cette connoissance de foi n'est pas un acte qui procede de la Créature, mais c'est une connoissance qui lui a été infuse de Dieu, & la Créature ne sçait point quand elle l'a, ni ne se souvient point ensuite qu'elle l'ait eüe: nous disons la même chose de l'amour.

X X I I I.

Les Theologiens Mistiques, après St. Bernard dans son Livre intitulé l'échelle des Cloitrez, établissent 4. differens degrez dans la vie spirituelle, la lecture, la meditation, l'oraison & la contemplation infuse.

Celui qui demeure toujours au premier, ne passe jamais au second.

Celui qui s'arrête toujours au second, n'arrive jamais au troisieme, qui n'est rien autre chose que nôtre contemplation acquise, dans laquelle il faut perseverer pendant tout le cours de nôtre vie, à moins que Dieu surpasse notre attente, n'élève nôtre ame à la contemplation infuse, laquelle

quelle ne cesse pas plûtôt, que l'ame retourne au troisieme degre. Et y demeure sans pouvoir jamais descendre au second ni au premier.

X X I V.

Quelque grand nombre de pensées même deshonnêtes, ou contre Dieu, contre les Saints, contre la foi, ou contre les Sacremens, qui nous arrivent pendant l'oraison; pourvuque nous ne nous y arrêtions point volontairement, & que nous ne les repoussions point par un acte de nôtre volonté; mais qu'au contraire nous les endurons avec patience & avec une resignation entiere à la volonté de Dieu; elles n'empêchent point l'oraison de foi, au contraire elles ne servent qu'à la rendre plus parfaite, parcequ'en cet état l'ame est plus soumise & plus resignée à la volonté de Dieu.

X X V.

Bien que quelqu'un se laisse aller au sommeil, il ne laisse pas pour cela d'être en oraison, & de contempler actuellement, parce que la resignation & l'oraison ne sont qu'une même chose, & que l'oraison dure aussi long tems que dure la resignation.

X X V I.

Ces trois sortes de voye par lesquelles on va à Dieu & qu'on appelle Purgative, Illuminative & Unitive sont quelque chose de si peu convenable à la verité, qu'on n'a jamais rien dit de plus absurde dans la

Theologie Mistique, puis qu'il n'y a, pour arriver à Dieu, qu'une seule voye qui est la voye interne.

X X V I I.

Celui, qui aspire à la devotion extérieure & qui l'embrasse, ne desire ni ne cherche nullement Dieu, mais il se cherche plutôt lui même, & celui qui marche dans la voye interieure, péche en la recherchant & en s'efforçant de la trouver dans les lieux sacrez aussi bien que dans les jours de fête.

X X V I I I.

Le dégoût des choses spirituelles est salutaire, puisque par là on se défait de l'amour propre.

X X I X.

Quand l'ame interieure commence à concevoir du dégoût pour les discours qu'on lui fait de Dieu & des vertus, & qu'elle demeure froide & immobile de telle sorte qu'elle ne s'aperçoit point de l'épouvante qu'on lui veut donner, c'est un bon signe.

X X X.

Toutes les choses sensibles, qui se font sentir à l'ame dans la voye spirituelle, ne sont qu'abominations, ordures & impuretez.

X X X I.

Tout homme, qui est dans la meditation, ne peut pratiquer les vertus interieures, parce qu'il n'y a rien en elles qui puisse tomber sous les sens. Il est nécessaire de perdre les vertus.

Ces

X X X I I.

Ces ames internes n'ont point besoin d'autre preparation ni d'action de graces devant & après la communion, que de la seule perseverance dans cette resignation passive qui leur est ordinaire : puis qu'elle renferme en elle l'amour qui supplée à cette preparation d'une maniere plus parfaite, que ne peuvent faire tous les autres actes de vertu qui se pourroient pratiquer & qui se pratiquent dans la voye ordinaire. Que si dans l'action & la communion, on sent interieurement des mouvemens d'humiliation, de demande ou d'actions de graces, on les doit étouffer, à moins qu'on ne reconnoisse que ce sont des inspirations particulieres de Dieu ; car autrement ce ne sont que des impressions de la nature qui n'est pas encore morte en nous.

X X X I I I.

L'ame, qui suit cette voye interieure, commet un péché lorsqu'aux jours & fêtes solemnelles, elle fait des efforts extraordinaires pour exciter en elle des sentimens de devotion, puisque tous les jours sont égaux à l'égard de l'ame qui vit de la vie interieure : on doit dire la même chose dès lieux sacrez, puisque tous les lieux doivent être les mêmes pour elle.

X X X I V.

Rendre graces à Dieu de bouche & pas des paroles, n'est pas l'action des ames interieures, puisqu'elles doivent être toujours

jours tranquilles, & ne point former d'obstacle à l'Esprit de Dieu qui agit en elles; & plus leur resignation à la volonté de Dieu est grande, plus elles experimentent en elles mêmes qu'elles ne peuvent pas seulement dire, *notre Pere.*

X X X V.

Ce n'est pas le propre des ames qui marchent dans la voye interieure, de faire dès actes de volonté & d'activité qui lui soient propres, quelques vertueux qu'ils puissent être; car autrement elles ne seroient pas mortes à elles mêmes. Elles ne doivent pas non plus former des actes d'amour envers la St. vierge, ni envers les Saints, ni même envers l'humanité de Jesus Christ; car, comme toutes ces choses sont dès objets sensibles, il en est de même de l'amour qu'on a pour elles.

X X X V I.

Nous ne devons donner nôtre affection à aucune Creature, non pas même à la St. Vierge ni aux Saints, car Dieu seul veut en être le maître.

X X X V I I.

Dans les tentations même les plus violentes, l'ame ne doit point former des actes exprès & formels des vertus qui leur sont opposées, mais elle doit s'en tenir seulement à cet amour & à cette resignation dont nous avons parlé ci dessus.

X X X V I I I.

La souffrance volontaire des mortifications est trop à charge & ne produit aucun

aucun fruit; & c'est la raison pour laquelle il faut s'en défaire.

X X X I X.

Les actions les plus saintes & les œuvres de penitence que les Saints ont pratiquées, ne sont pas capables de mettre un ame à couvert d'une seule attaque de la tentation.

X L.

La bien-heureuse Vierge n'a jamais pratiqué aucun acte extérieur, & cependant elle a été plus Sainte que tous les Saints ensemble, d'où l'on doit conclure que l'on peut parvenir à l'état de la Sainteté sans le secours des œuvres extérieures.

X L I.

Quand Dieu veut nous humilier & nous faire arriver à l'état d'une véritable transformation, il permet & veut quelquefois que le Demon exerce sa tyrannie sur les corps où logent les ames les plus parfaites, bien qu'il ne les obsède pas corporellement, & qu'il les oblige de commettre dès actes charnels même en veillant, & sans leur troubler l'esprit, imprimant un mouvement naturel à leurs mains & à leurs autres membres contre leur volonté. Il faut dire la même chose des autres actes qui, quoique mauvais en eux mêmes, ne le sont pas néanmoins en ce cas là, par le défaut du consentement.

X L I I.

Il peut arriver un cas, où ces mou-

vemens violens qui nous portent aux actes charnels, se rencontrent en même tems en deux personnes de différent Sexe, & que de part & d'autre l'acte s'en ensuive.

X L I I I.

Dans les siècles passés, Dieu se servoit des Tirans pour faire des Saints, & aujourd'hui il se sert des Demons pour le même effet, & lors que ces mauvais Esprits excitent dans les Saints ces mouvemens involontaires, ceux ci en tirent un avantage qui est de devenir plus humbles, de s'anéantir en eux mêmes, & de se résigner à la volonté de Dieu.

X L I V.

Job a blasphémé & néanmoins il n'a pas péché, parce qu'il y étoit forcé par la violence du Demon.

X L V.

Saint Paul a éprouvé dans son corps de semblables violences du Demon; & c'est ce qui lui a fait dire, *je ne fais pas le bien que je veux, au contraire je fais le mal que je ne veux pas.*

X L V I.

Ces violences sont un moyen très efficace pour anéantir l'ame & la faire arriver au point d'une véritable union & transformation, & pour y parvenir il n'y a point d'autre voye que celle là, & l'on peut même assurer qu'elle est la plus seure & la plus aisée de toutes.

X L V I I.

Lorsque ces tempêtes s'élevent dans
notre

notre ame, il faut laisser faire Satan tout ce qu'il voudra sans lui faire la moindre résistance, mais il faut demeurer dans son anéantissement, & bien qu'il s'en ensuive des pollutions, des attouchemens impurs & même quelque chose de pis, il ne faut pas pour cela nous inquieter ni tourmenter notre ame par des remords, des doutes, ni des scrupules; puisqu'elle n'en devient que plus éclairée, plus fortifiée & plus pure, & que par là elle se met en possession d'une sainte liberté: & sur tout il faut remarquer qu'il n'est pas besoin de s'en confesser, & que même il est très bon de ne le pas faire, puisque c'est là le plus sûr moyen de vaincre le Demon & d'acquiescer le tresor de paix si cher & si précieux à notre ame.

X L V I I I.

Lorsque Satan exerce en nous ces sortes de violences, il ne manque pas de nous en faire des monstres & de nous les représenter avec toute la difformité imaginable, pour troubler le repos de l'ame & l'empêcher dès s'avancer dans la perfection & la vie intérieure; de là vient que pour affoiblir les forces de cet ennemi, il vaut mieux s'abstenir de se confesser de ces sortes de mouvemens qui ne sont pas même des péchez veniels.

X L I X.

Job poussé par la violence du De-
mon

mon a commis exterieurement des actions impures, dans le *même tems qu'il faisoit à Dieu des prieres très pures*, nous interpretons en ce sens les passages qui se trouvent dans le 10. chapitre du livre de Job.

L.

David, Jeremie, & plusieurs Saints Prophetes ont éprouvé exterieurement en eux, les mêmes violences de ces actions impures.

L I.

L'écriture Sainte nous fournit plusieurs exemples de ces sortes de violences à l'égard de ces actions exterieures mauvaises en elles mêmes, comme on le voit en la personne de Samson lequel entraîné par cette violence se fit mourir avec les Philistins; & poussé par la même force prit pour femme une Etrangère, & commit l'acte de fornication avec Dalila femme de mauvaise vie; quoique d'ailleurs toutes ces actions fussent défendues & que ce fussent autant de pechez. La même chose nous est confirmée par les exemples de Judith qui mentit pour tromper Holoferne, d'Elizée qui maudit les enfans qui se moquoient de lui, d'Elie qui fit tomber le feu du Ciel sur les deux Centeniers & sur les Soldats que le Roi Achab envoyoit pour le prendre. Mais si cette violence est partie immédiatement de la main de Dieu, où si elle a été faite
par

par le Ministère du Demon, c'est de quoi l'on n'est pas bien assuré.

L I I.

Lorsque ces mouvemens, mêmes ceux qui sont sales & impurs nous arrivent sans offusquer les lumieres de nôtre entendement, c'est alors que nôtre ame peut s'unir à Dieu & qu'en effet elles'y unit toujours plus étroitement.

L I I I.

Pour connoître par pratique, si une operation, qui se fait dans quelqu'autre personne, est violente; les protestations que fait cette ame de n'y avoir pas donné son consentement; ou qu'elle ne peut pas faire serment qu'elle y a consenti, ou bien la connoissance que j'ai que c'est une ame qui fait des progrès dans la vie spirituelle, ne sont pas des preuves suffisantes de cette violence; mais la regle que je tiens pour infallible dans cette occasion, c'est d'examiner la chose par le discernement que me donne la lumiere qu'on appelle actuelle & qui est au dessus de toutes les connoissances humaines & Theologiques, laquelle me donne une assurance certaine accompagnée d'une securité interieure, qu'une telle operation est violente; & je suis certain que cette lumiere vient de Dieu qui en me la donnant y joint en même tems le don de cette securité qui est un écoulement de la Divinité, de telle sorte qu'il

qu'il ne me reste aucun sujet de former le moindre doute contraire à cette assurance; comme il arrive ordinairement lorsque Dieu revelant à nôtre ame quelque verité, lui donne en même tems une assurance si parfaite qu'il est l'Auteur de cette revelation, qu'il ne lui est pas permis d'en douter.

L I V.

Les ames qui suivent le train ordinaire de la vie spirituelle, seront bien étonnées à l'heure de la mort, de se voir abusées & confuses avec leurs passions, dont il faudra qu'elles se purifient en l'autre Monde.

L V.

Par cette voye interieure, on parvient, quoi qu'après beaucoup de souffrances, à l'extinction & à la mortification entiere de toutes les passions, de telle sorte qu'on ne sent plus rien du tout, qu'on est dégagé de toute inquiétude comme si l'on étoit mort, & que nôtre ame ne peut plus changer de situation.

L V I.

Il y a en nous deux fortes de loix & deux volonteés différentes; l'une appartient à l'ame & l'autre à l'amour propre; leur pouvoir dure aussi long tems que dure cet amour, d'où il s'ensuit que lorsque cet amour est mort & éteint par la pra-
ti-

tique de la vie interieure, ces deux loix & ces deux volonteés ne subsistent plus, & que l'ame est degagée de tout sentiment, même de celui du péché veniel.

L V I I.

Par la contemplation acquise, on se met en état de ne plus commettre de pechez mortels ni veniels.

L V I I I.

Le moyen de parvenir à cet état, est de ne plus reflexir sur ses propres actions, la reflexion étant la cause la plus ordinaire de tous nos defauts.

L I X.

La voye interieure n'a rien de commun avec la Confession, les Confesseurs, & les cas de conscience, la Theologie & la Philosophie.

L X.

Dieu rend quelquefois la Confession impossible aux Ames avancées dans la vie spirituelle lorsqu'elles commencent à n'être plus sujettes aux reflexions, & lors même qu'elles sont parvenues à ce point qu'elles y meurent entierement, & alors Dieu supplée à ce defaut en leur donnant la grace de preservation au double de ce qu'ils en auroient reçu dans le Sacrement. C'est pourquoi il n'est pas à propos en ce cas là qu'elle s'approchent du Sacrement de penitence, parce qu'elles ne le peuvent pas.
Quand

L X I.

Quand l'ame est arrivée à ce point de mort mystique & interieure, elle ne scauroit plus vouloir que ce que Dieu veut, parce qu'elle n'a plus de volonté, Dieu la lui ayant ôtée.

L X I I.

Cette voye interieure met l'ame dans un état d'immobilité perpetuelle, & lui assure un repos que rien ne peut troubler.

L X I I I.

La voye interieure donne entierement la mort à nos sens; & même le signe par où l'on reconnoît que l'ame est anéantie, c'est à dire, morte mystiquement, c'est lorsque les sens exterieurs ne lui représentent plus les images des choses sensibles, non plus que si elles ne lui étoient point presentes; puis qu'alors elles ne vont pas jusqu'à obliger nôtre entendement à y faire attention.

L X I V.

Un Theologien a moins de disposition à la Contemplation, qu'un Ignorant. En premier lieu, parceque sa foi n'est pas si pure que celle de l'autre. Secondement, parce qu'il a moins d'humilité que lui. En troisième lieu, parce qu'il n'a pas tant de soin de son salut. Et en quatrième lieu, parce qu'ayant la tête remplie d'idées, d'es-

pe-

pees, d'opinions & de speculations, la veritable lumiere y a bien moins d'accés.

L X V.

Il ne faut obéir à ses Superieurs que dans ce qui regarde l'exterieur, parceque le voeu d'obedience que font les Religieux, nes'étend qu'aux choses purement exterieures. Il n'en est pas de même de l'interieur dont Dieu seul est le maître.

L X V I.

La nouvelle Doctrine qui s'est introduite en l'Eglise de Dieu merite la raille-rie, lorsqu'elle enseigne que l'ame, en ce qui regarde le spirituel, est sujette à la puissance de l'Evêque, bien qu'il soit incapable de gouverner, & qu'ainsi l'ame s'éloigne de la vie spirituelle avec celui qui la conduit. Je dis, que c'est une Doctrine nouvelle, en ce que ni l'Ecriture Sainte, ni les Conciles, ni les Canons, ni les Bulles, ni les Saints, ni les Auteurs ne nous en donnent aucune preuve, & même ne le peuvent faire, attendu que l'Eglise ne juge point des choses interieures & occultes, & que d'ailleurs l'ame est en droit de choisir pour sa conduite qui bon lui semble.

L X V I I.

C'est une erreur évidente de vouloir soutenir qu'on est obligé de découvrir son interieur en presence d'un Tribunal exte-rieur,

rieur, & que c'est un péché de discontinuer de le faire; puisque l'Eglise n'entre point en connoissance des choses cachées; & que ceux qui suivent ces erreurs & autorisent ces fonctions, agissent contre les intérêts de leurs ames.

L X I I I.

Il n'y a dans le monde aucun pouvoir ni juridiction qui puisse commander à un Directeur, de montrer ses lettres en ce qui regarde l'interieur de l'ame. C'est pourquoi il est nécessaire que nous soyons avertis, que cela même n'est rien autre chose qu'une invention du Demon.

Toutes lesquelles Propositions la Sainte Inquisition susdite condamne, proscrit, & abolit respectivement comme Hérétiques, suspects, erronés, scandaleux, blasphématoires & seditieux, offensant les oreilles des personnes pieuses, téméraires, tendant au relâchement & même au renversement de la Religion Chrétienne; & pareillement tout ce qui a été mis au jour sur ce sujet de vive voix, par écrit, ou par l'impression; defendant en outre à quelque personne que ce puisse être de parler, écrire, ou disputer en quelque maniere que ce soit sur ces Propositions; ni de les croire, suivre, enseigner, ni pratiquer; & si quelques uns contreviennent à ces défenses, elle les prive pour toujours de toutes dignitez, degrez, honneurs, benefices, & offi-

offices *ipso facto*, & les déclare incapables & inhabiles à toutes sortes d'emplois & de fonctions, & les lie des noeuds d'une excommunication, dont aucune Puissance inferieure à celle du Pontife Romain ne pourra les absoudre sinon à l'article de la mort.

De plus sa Sainteté defend & condamne tous les Livres & toutes les Oeuvres dudit Michel Molinos, en quelque lieu & en quelque Langage qu'elles ayent été imprimées, & semblablement tout ce qui a été écrit de sa main, & elle fait défense à toutes personnes de quelque degré, condition ou état, & même quelques élevées en dignité qu'elles puissent être, d'oser sous quelque pretexte que ce soit, les imprimer ni faire imprimer en quelque langue que ce soit, ou sous leurs propres termes, ou sous des expressions équivalentes; ou sous un nom faux ou emprunté, ni d'en lire les Livres imprimez ou écrits à la main, ni de les retenir chez eux; leur enjoignant sous les mêmes peines ci-dessus mentionnées, de les mettre aussi-tôt entre les mains des Ordinaires des lieux, ou des Inquisiteurs de l'Hérésie, lesquels auront soin de les brûler, ou de les faire brûler sur le champ.

ALEXANDRE SPERONI,
Notaire de la Sainte Inquisition
Romaine & Universelle.

Place † du sceau.

Le

Le 3. jour de Septembre 1687. le Decret susdit a été affiché & publié devant la principale porte de l'Eglise du Prince des Apôtres & du Palais & Office, à la pointe du Champ de Flore, & dans les autres lieux ordinaires & accoutumés de la Ville, par moi François Perimo Courier de notre Très-Saint Pere & Seigneur le Pape & de la Très-Sainte Inquisition.

FIN du Premier Tome.



T A B L E



T A B L E
DES
PRINCIPALES
M A T I E R E S
DU
PREMIER VOLUME.

A *Driani* (Moles) Pourquoi ainsi appelé. 251. On le nomme aujourd'hui Château St. Ange, pourquoi? *ibid.*

Adultere. Diverses Epreuves qui étoient en usage pour Justifier les femmes qui en étoient accusées. 181. Histoire de quelques Princesses condamnées à ces Epreuves. 181. & 182. Les Lombards s'en servoient contre les Esclaves. L'Eglise Cathol. contre les Hérétiques. Divers autres Exemples de personnes sujettes aux mêmes Epreuves *ibid.* Formule de l'Oraison que l'Accusé recevoit en semblable cas. 183

Agnes (Ste.) Description de ses Reliques. 284
Arguensfeld (la Baronne d') Maitresse de l'Electeur
-Tom. I. P

T A B L E

- leſteur Charles Louis. 10. Sujets de plainte de Made. la Duchefſe d'Orleans contr'elle. Les ſoldats ouvrent ſon Tombeau & le briſent. *ibid.*
- Aix.* Capitale de Provence. Origine de ſon nom. 139. Beauté de ſes Bâtimens. Inclination & ſumptuoſité de ſa Nobleſſe pour les Edifices. Son Eglife Metropole remarquable par les Tombeaux de quatre Comtes de Provence. Chapelle ſouuerainne où Ste. Magdelaine eſt morte. Les femmes n'y oſent entrer crainte de mort ſubite. Le Palais de Juſtice remarquable par l'apartement où les Comtes ont demeuré. Deſcription du Cours où le beau monde d'Aix ſe promene. *ibid.* Son Parlement un des plus Illuſtres du Royaume. 141
- Alexis* (St.) Eſcalier de bois ſous lequel ſaint mourut, & ſa Deſcription. 274
- Ambrun.* Ville Frontiere du Dauphiné. Sa ſituation. 135. M. de Genlis en eſt Archêveque. *ibid.*
- Amphitheatres* & Spectacles, quel'on donnoit au Peuple, Diſſertation. 204
- Antoninus* (les Bains d') leur Deſcription. 271.
- Apôtres* (l'Eglife des douze) St. Jacques & St. Philippes y ſont enterréz. 284
- Aqueduc.* Deſcriptions de celui par où l'on vient au Pont à Mouſſon. 69. Il eſt appellé *le Pont du Diable.* Le Diable le bâtit dans une nuit. *ibid.*
- Arles,* une des plus anciennes Villes des Gaules. 180. Elle eſt embellie de Temples, de Palais, & d'Amphitheatres par les Romains. Elle eſt Capitale d'un Royaume de même nom. Comment cela arriva. Noms differens qui lui ſont donnez par Ptolomée, Plin, Mar-

DES MATERES.

- Marcellin, Auſone, & l'Empereur Fl. Conſt. *ibid.* Ce Royaume ne ſubſiſte que quarante ſept ans. 186. De ſon Academie Royale des Sciences. *ibid.* Obeliſque de Granite élevé à la gloire du Roi. 187. De ſes Antiquitez, & entr'autres de la Statue de Diane. 189.
- Augustin* (St.) Son ſentiment au ſujet des Geans. 14. Dent qui ſe voyoit de ſon temps à Carthage, & qui étoit groſſe au centuple des dents communes. 19
- Anthée* Fille du Géant Alcyoneus. Son Squelette trouvé dans un Tombeau ouvert par Sertorius. 16. Hauteur de ce Squelette Raport de M. Anth. Sabellicus là deſſus. *ibid.*

B.

- B***Ade.* Sa ſituation. 46. Ses Marquis ſont Princes de l'Empire doublement. Deſcription de cette Ville. *ibid.*
- Barbers.* Origine de ce nom. 137. 138. Les Proteſtans ainſi appelez dans les Vallées, comme on les appelle *Huguenots* en France, & *Gueux* en Flandre. *ibid.*
- Baume* (la Sainte.) Degoutement miraculeux des larmes de Ste. Magdeleine. 171. Rocher qui lui ſert de lit. 174. ſon Image couchée ſur le Rocher. 175. Le St. Pilon où la Sainte étoit transportée par les Anges ſept fois le jour. 176. Comment Ste. Magdeleine vint dans ce lieu. *ibid.* Endroit touché par le doigt de Nôtre Seigneur. 177. Petits Caillous mouillez du ſang de Jeſus Chriſt repandu ſur la Croix. 178
- Beroſe* & *Arnobé.* Cequ'ils diſent de certains Geans, qui habitoient ſur le Mont Liban

T A B L E

33. Ils devoient les Enfans & les hommes faits. *ibid.*
Boccace. Son rapport au sujet d'un Geant trouvé dans une profonde Caverne par des Laboureurs. 17. Leur frayeur à la vûe de ce monstre. Hardiellé de quelques Bourgeois qui entrent dans cette Caverne avec des Flambaux *ibid.*
 Ils touchent le Bâton du Geant, qui se reduit en cendres. 18. Ils touchent aussi le Corps du Geant qui se reduit en poudre. On trouve qu'il avoit deux cents Coudées de haut. Trois de ses dents pesoient ensemble cent onces. *ibid.*
Bonn assiégée par les Troupes de S. A. E. de Brandebourg. 41
Borghese (la Villa) hors la Ville. Un des plus beaux Bâtimens qui se voyoient autour de Rome. Sa description. 260. 261.
Borghese (le Palais.) C'est une des plus grandes & mieux meublées Maisons de Rome. 258
Boufflers (Maréchal de) vient à la tête d'un Camp volant devant Cochem. 45. Terrible Escalade qu'il y fait donner. Il est reçu avec beaucoup de vigueur par les Assiégés. Il s'en rend enfin Maître l'épée à la main. Il ravage le plat pays de Keisereschs, Dhona, Hellsheim, Mayence &c. Il a avis de la marche du General Schoning; évite le combat & se retire sous Philipsbourg. *ibid.*
Bozon Comte d'Arles. Il affiche un Cartel de défi à la porte du Palais de l'Empereur. 184
 Il triomphe du Prince d'Anhalt & du Comte de Mansfeld. 185. Il se retire Victorieux sans se faire connoître. L'Empereur se fait suivre *ibid.* Erection du Comté d'Arles & de Provence en Royaume. Hermengarde lui est donnée en mariage pour recompense de sa

DES MATIERES.

sa bravoure. 186
Broncelé autrement *Goubtre* ce que c'est. 121
 On en attribue la cause aux Neiges fondûes *ibid.* Vers de Jevenal là dessus. 121. 122

C.

Cajus Cestius. (le Tombeau de) hors la Ville. C'est une grande & haute Piramide carrée, revêtuë de marbre. Sa Description 266.
Caracalla (le Cirque de). 266. 267
Catacombes de Rome. Description de ces lieux souterrains & des Reliques qu'on y conserve 285. 286. 287.
Caves de Spire, les plus belles qu'il y ait au monde. 9. Ressemblent à des Temples souterrains consacrés au Dieu Bachus. 10
Cennis Montagne, dont la hauteur surpasse toutes les autres des Alpes. 129
Chamberr. Capitale du Duché de Savoye, sa situation. 128. Autres Particularitez de cette Ville. *ibid.*
Charmis Medecin fameux. Sa Methode extravagante à traiter les malades 155. Il ordonnoit le bain dans l'eau froide au cœur de l'hyver. Antonius Musa Medecin d'Auguste l'imite avec succès. Il ordonne le même bain à Marcellus Neveu d'Auguste, mais ce Prince en mourut. *ibid.*
Chartreux de Dijon, les plus riches du Royaume 73. Magnificence de leur Cloître & de leur Eglise. On y voit les superbes Tombeaux des Ducs de Bourgogne, ornez d'Epitaphes. *ibid.* Description de la fameuse Chartreuse de Grenoble. 123. 124. & suivantes. Desert où St. Bruno faisoit penitence. 127. Rocher

T A B L E

- sur lequel un Ange lui aporçoit à manger
ibid.
- Christophe** (St.) une partie de sa Mâchoire
gardée dans Astorgue. 19. Une de ses dents
grosse comme le poing conservée dans Coria
ibid.
- Cirque** (le grand) on en voit les Ruines en-
tre le Mont Palatin & le Mont Aventin. 271
272.
- Colisée** (le) c'étoit l'Amphitheatre le plus ma-
gnifique qui ait jamais été. Sa Description
270.
- Concorde** (la) Eglise de Manheim, elle fut bâtie
par l'Electeur Charles Palatin. 11. Pourquoi
ainsi appellée. *ibid.*
- Constantin** (l'Arc de Triomphe de) sa Des-
cription. 270. 271.
- Crapaux.** On en trouve en Dauphiné de pro-
digieuse grandeur. 117. Ils y sont extrê-
mement venimeux. *ibid.*
- Critias** ou **Crinias** Medecin celebre. 154. Il
invente une nouvelle sorte de Medecine par
le Cours des Astres *ibid.* Il est regardé com-
me un Dieu par le peuple. Il fait rebâtir plu-
sieurs Villes des richesses qu'il amasse. 154
155. Il laisse après sa mort. 250000. Ecus
pour rebâtir les murailles de Marseille. *ibid.*
- Croce** (Ste.) en *Jerusalem.* Eglise bâtie par
Constantin. Sa Description. 282

D.

- DAllechamp** son rapport au sujet d'un Geant
trouvé dans le fleuve Oronte. 33. Hau-
teur de ce Geant. *ibid.*
- Dauphiné.** Histoire des sept Merveilles de cette
Province. 98. 99. 100. 101. & suivantes.
Dau.

D E S M A T I E R E S.

- Dauphin.** (M. le) fait le siege de Philis-
bourg. 41. Sa bravoure & son intrepidité.
Evenement remarquable. Il s'en rend maî-
tre le même jour qui étoit celui de sa nais-
sance. Il s'y acquiert beaucoup de gloire
ibid.
- Decouvertes** de la Medecine Moderne. Suivant
M. d'Almeloveen, les hypoteses que l'on
croit nouvelles sont celles des Anciens. 14
- Decret** du Pape Innocent XI. contre Molinos.
313.
- Dijon.** Beutez de cette Ville. 72. Elle est ap-
pellée la Ville au Clochers & pourquoi.
L'Empereur Aurelien en est le Fondateur.
Description de ses rues & de ses Bâtimens.
Magnificence de ses Eglises. De l'Abaye de
St. Benigne. Le Corps de ce Saint miracu-
leusement trouvé dans cette Abbaye. *ibid.*
De l'Eglise Abatiale de St. Etienne & de celle
de Nôtre Dame. 72. & 73. Couvens des Je-
suites, des Cordeliers, & des Chartreux
remarquables. 73. Les Dijonnois sont soeia-
bles & francs. 77. Agrémens & honnêteré
des femmes & des filles. *ibid.*
- Domine quo Vadis** (la Chapelle) où Jesus-
Christ apparut à S. Pierre échapé de sa pri-
son. 276
- Dourlach.** Marquisat qui a voix dans les Die-
tes. 46
- Dragon** miraculeux dont on celebre la Fête à
Mets. 63. Il desole la Campagne & devore
les hommes. 64. St. Clement seul triôm-
phe de ce Monstre. *ibid.* Il le mene lié par le
cou avec son Etole. 65. & 66. Autre Dra-
gon dont Ste. Magdeleine delivre la Proven-
ce Elle se sert de ses cheveux pour le mener
lié à Tarascon. 66. Histoire de la Gargouil-
le

T A B L E

le & de St. Georges. Autre Dragon auquel on avoit exposé une fille. Il est tué par St. Chederles. *ibid.*
Dura. (le Maréchal de) Ses Expéditions en Allemagne. 41. Il assiege Heidelberg. 42. La conduite qu'il tient durant ce Siege. *ibid.* Incendies & Ravages de son Armée. 44 & 45. La maladie s'y met. 46. Elle diminue de onze mille hommes. *ibid.*

E.

*E*pitaphes Curieuses des quatre derniers Ducs de Bourgogne. 73
Eustache (St.) lieu où ce St. fut Martirisé. 284. & 285.

F.

*F*arnese. (le Palais) C'est un des plus superbes Bâtimens de Rome. Sa Description. 256.
Fabrieius, (Pons) maintenant Pont des quatre Têtes. 264. & 265
Fanes & Silvains. (le Temple des) Ouvrage des plus entiers de l'Antiquité. Sa Description. 269. & 270
Femmes qui font la barbe à Marseille. 200
Figure de bois, qui fait toute sorte de mouvemens, comme un homme véritable. 70
Fontaines. (l'Eglise des trois) Elle est bâtie sur le lieu où St. Paul fut de capité. 375
Fortunius Licetus. Son raport au sujet d'un Geant Portugais qu'il avoit vû à Venise. 34. 35. Force surprenante de ce Geant. *ibid.*
Frankendal. Ville du Palatinat. Elle est demolie par les François. 11
Ful-

D E S M A T I E R E S.

Fulgo. Recit qu'il fait d'un vieux Tombeau dans lequel on trouva les os d'un Geant. 15.
 Hauteur de ce Geant. *ibid.*

G.

*G*ens. Dissertation sur la question, s'il y en a eu. 12
Genes. Noms differens qui lui sont donnez par Luitprend, Tirein, Tite-Live, Prolomée & Strabon. 236. Sa Fondation. Son Port. Statuë d'André Doria Libérateur de la Republique, foulant aux pieds trois Têtes de Turcs. 237. Remarques sur les Bâtimens. *ibid.* Maniere differente de compter les heures du jour. 28. De son Gouvernement. 239.
Genlis. (M. de) Archevêque d'Ambrun. 135. Il le signale contre les Barbers. Il se trouve en personne au Combat de Salbertrand. *ibid.*
Goliath Geant. 37. Combien pesoit son Corcelet d'Airain. 38. Grosseur de la hampe de sa Hallebarde. Pesanteur du Fer. Il est tué par David. *ibid.*
Gordien. (le Tombeau de l'Empereur) Sa magnificence paroît par les maures. 267. & 268.
Grenoble en Dauphiné. Sa situation. 122. Le Presompris Heritier de la Couronne, prend le titre de Dauphin de Viennois, pourquoi. Description du Palais du Parlement. Ses agrémens. Civilité & honnêteté de ses Habitans. 123. De la celebre Chartreuse de St. Bruno. *ibid.*
Gueret Bassiense. Paylan d'un Village, nommé Lekerkerk près de Rotterdam. Sa Hauteur. 36
Gust-

T A B L E

Gaillaume dernier Comte de Mâcon. 81. Histoire de sa vie. *ibid.* Le Diable le prend dans sa Maison, & l'emporte par la Fenêtre. 82. On n'entend depuis plus parler de lui. Son fils Frederic se fait Religieux de Clugni, pourquoi. *ibid.*

H.

H*Ariben.* Hauteur de ce Geant. 34. Il a toujours auprès de lui douze Athletes pour le lier, quand sa fureur de combattre le prend. Six de ces Athletes sont tuez par Haldan Roi de Danemark. Il est transporté de rage, mange les bords de son Bouclier & avale des Charbons ardens. Il passe au travers des flammes & tuë six autres de ses Athletes. Il se bat en duël contre Haldan. Il est tué d'un coup de Hache d'armes. *ibid.*

Heidelberg. Investi par les François. 42. Description de ce Siege. De la fameuse Tonne où l'on conserve du vin depuis plus d'un Siècle. 43. Sa Bibliotheque des plus belles du monde par ses rares Manuscrits. 44. Le Comte de Tilly s'en empare & la fait transporter à Rome. *ibid.*

Honneur (le Temple de l') & celui de la Verru hors la Ville. Ce qu'il y a de remarquable. 269.

Horloge. Description circonstanciée de celle de Strasbourg avec son Estampe. 54. De celle de St. Jean à Lion. 84

J.

J*Annus Quadrifrons.* (le Temple de) Ce Bâtimement est presque tout entier. Sa Description.

D E S M A T I E R E S.

tion. 272
Jardin d'Elie ce que c'est. 23. On y trouve quantité de fruits en pierre. Histoire que le Peuple & les Hermites font de ce lieu. *ibid.*
Jesuites. Beauté de leur Maison à Spire. 3. Six mille Volumes de leur Bibliotheque brulez. *ibid.* Deux Thresors cachez, trouvez sous les Ruines de leur Couvent. 9
IF. (les Isles d') Leur importance pour le commerce de Marseille. 233. Elles sont engagées au Duc de Florence pour six cent mille Ecus. Les Espagnols tâchent des'en emparer. 234. Elles reviennent à la France par le Mariage de Marie de Medicis avec Henri IV. *ibid.*
Incube ou Ephialte, ce que c'est. 120. Le Peuple croit que ce sont de malins Esprits. *ibid.*
Innocent XI. Circonstances remarquables de sa vie. 287. 288. 289. & suivantes.
Juno Matutina. (le Temple de) Sa Description. 265
Jupiter Stator. (le Temple de) Ce qui donna occasion à Romulus de le bâtir. 273
Justiniani. (le Palais du Prince) Les appartemens en sont grands. Ils sont enrichis de très belles Peintures. Sa Description, 257.
Inventions. Il n'y en a point aujourd'hui qui ne soit disputée 13. Les Allemans & les Hollandois s'attribuent celle de l'Impression. Elle étoit en usage dans la Chine avant eux. De l'Artillerie & de la Poudre à Canon. Découverte de la Pendule portative par M. Huygens. Opinion de Descartes touchant l'Âme des Bêtes. *ibid.* On l'a trouvée dans Gomefius Pereira Authenr Espagnol, & dans les Ecrits de Platon & de Diogenes. 14
P 6 Kes

T A B L E

K.

- K** *Eidiscum* petite Ville du Palatinat detruite & rasée. 112
Keiserwaert. Sa reduction par M. l'Electeur de Brandebourg. 41
Kirker. (le Pere) Remarques curieuses qu'il fait sur les Serpens. 116. Ils ne sont point Venimeux dans les Pays septentrionneux. On guerit difficilement de leur morsures sous la Zone Torride. *ibid.* Ils ne scauroient vivre dans les Iles de Malthe, de Scicile, & d'Yica. 117. On en trouve une prodigieuse quantité en Dauphiné. *ibid.*

L.

- L** *Acus Curtii*. Gouffre, dont les exhalaisons venimeuses desoloient Rome. Sa Description. 273
Ladembourg. Ville du Palatinat detruite par les François. 11
Langres en Champagne. Ce qu'il y a de remarquable. 71. Elle est appellée Langres la Pucelle, pourquoi. 72
Latran. (St. Jean de) Premiere Eglise de Rome. Ses Raretez. 276
Laurenzo (St.) *fuori dello muri*. Eglise bâtie par l'Empereur Constantin. 283.
Lazaro (St.) Premier Evêque de Marseille. 167. Son corps repose dans une Chasse d'argent dans la Cathedrale. *ibid.*
Lezards sorte de Reptiles fort dangereux. 119. Il y en a beaucoup en Dauphiné. Leur Description. *ibid.*
Lyon. Situation de cette Opulente Ville. 82. Magni-

DES MATIERES.

- Magnificence de ses Bâtimens. 83. De sa Metropole fondée par Jean Roi de Bourgogne. Horloge la plus machinale qui ait jamais été faite. *ibid.* Sa Maison de Ville un Chef d'œuvre de l'art 88. Tables d'Airain où sont gravées les Patentes de l'Empereur Claudius. 89
Lorenzo (St.) in *Panciperna*. Lieu où le Saint fut martirisé. 283
Lorette. (Nôtre Dame de) Perle trouvée dans un Tronc representant une Vierge & le petit Jesus. 27
Ludoviso. (la Villa) Sa Description. 262

M.

- M** *Acrobe*. Son sentiment sur les Geans. 12. Il est autorisé par Philon Juif. Opinion particuliere de ces Philosophes là dessus. *ibid.*
Magdeleine de la Palud & *Goffredi*. Leur histoire. 196. Les Stigmates Diaboliques qui se trouverent sur le Corps de la Palud. 197. *Goffredi* brûlé tout vif. 199
Maison de Ville de Lucerne. 30. Tableau du Squelete d'un Geant. Inscription qui represente sa hauteur. *ibid.* Description de celle de Lion & des beautez de son Architecture. 88. & 89.
Mandragore, ce que c'est. 28
Manheim. Sa Demolition par le Regiment de la Reine. 10. Elle est bâtie par Charles Louis Electeur Palatin. Regularité de ses Rûes & de ses Maisons. Sa situation avantageuse. Beauté de son Eglise la *Concorde* *ibid.* Les C. Romains, les Lutheriens, & les Reformez y font le service divin tour à tour. 11
Marcellus. (le Theatre de) Le Palais du Prince

T A B L E

- ce Savelli est bâti sur ses Ruïnes. Sa Description. 265
- Maria Transfere* (l'Eglise de Ste.) Place d'où sortit une Fontaine d'huile un peu avant la Naissance de J. Christ. 281
- Maria* (Sta.) *della Victoria*. Pourquoi ainsi nommée. 283
- Marie Majeure* (Ste.) Eglise des plus belles de Rome. La Crèche où J. Christ naquit est sous le grand Autel. 282
- Marius* (les Trophées de) leur Description. 268.
- Marseille*. Histoite de sa Fondation. 148. & 149. &c. D'où vient la coutume de fermer les Portes, les jours de Fêtes. 152. De son Ancien Gouvernement. 153. Elle se rend Illustre par le grand nombre de Scavans. Pensée Ingenieuse de Justin & de Strabon là-dessus. 153. & 154. Elle fait hommage à la France. 155. Elle se gouverne en Republique jusqu'en l'année 1257. Elle se donne au Roi Charles I. 156. Elle se revolte contre le Duc de Guise & perd ses Privileges. Le Roi y entre par la Brèche *ibid.* Chanson plaisante sur ce sujet. 157. Noblesse de Provence la plus ancienne de France. Description de cette Ville, & de son Port. 160. & 161. Des Galleries & des Forçats. 162. 163. Le Duc du Maine General des Galleries. 165. Del' Arcenal. *ibid.* L'Eglise Nôtre Dame ci-devant consacrée à Pallas, celle de Sr. Sauveur à Apollon, & celle de la Major à Diane. 167
- Mathei*. (la Vigue du Duc) Il y a fort belles Allées & quantité de Statuës. Sa Description 259. 260.
- Mayence* assiéé par les Ducs de Baviere & de Lorraine. 41. nombre des Combatans qui com-

D E S M A T I E R E S.

- composoient leur Armée. *ibid.*
- Medailles* Curieuses trouvés sous les fondemens de la Citadelle de Metz. 67
- Metella*. (Le Tombeau de) ce qu'il y a de curieux. 266
- Mets* en Lorraine. Remarques sur la fondation. 60. Elle se gouverne en Republique jusques à l'année 1552. Le Connétable de Montmorenci s'en rend maître *ibid.* Elle est assiéée par Charles Quint. 61. Creation de son Parlement. De la celebre Chambre de Metz. De son ancien gouvernement depuis Godefroi de Bouillon, jusques à sa réduction à la Couronne de France. 62
- Moyse*. Il est mis au nombre des Geans par les Rabbins. 35. De la hauteur qu'on lui donne. Il franchit dix Degrez pour monter à Nebo. *ibid.*
- Molinos*. (Michel de) particularitez de sa vie 300. 301. 302. Examen de sa Doctrine & de ses Opinions. Ses LXIIII. Propositions condamnées par le Clergé Romain. *ibid.*
- Montalto*. (La Vigne de) c'est un des Jardins de Rome le micux entretenu. Beutez de ce lieu. 260
- Monte Cavallo*. (Le Palais de) le Papey demeure en été. Sa Description. 255
- Mont Genève*. Dangereux passage en hiver 135. L'Auteur se voit en danger d'y perir. Relation de ce qui lui arriva, & de la maniere dont ils s'en tira. *ibid.*
- Montmeillan*. Situation avantageuse de cette Forteresse. 129
- Montorio* (St. Pierre del) 274

T A B L E

N.

- N**anci, Capitale de la Lorraine. 70. Description de cette Ville & du Palais des Ducs. L'Eglise St. George remarquable par leurs Tombeaux. *ibid.*
- Navonne.** (la Place) elle est embelie par un grand nombre de Palais qui sont à l'entour 262. 263.
- Nephtim.** Son explication & le sens qu'on lui doit donner. 37
- Nismes.** Ses Antiquitez. 189. Medailles des Romains representant un Crocodile enchainé à un Palmier. Leur Inscription. 190. De sa grandeur, selon Lipsé *ibid.* Amphitheatre le plus entier que soit au monde. 191. Description de diverses figures de relief antiques qu'on y voit *ibid.* Du Temple de Diane 192. De la Tour Remagne. 193. De la celebre Fontaine sans fonds dont parle Aufone 194. De la Maison quarrée qui a servi de Capitole construite par Trajan. 195. Gayeté & honnêteté des Dames de Nismes. 195

O.

- O**lps Geant. L'os de son bras suspendu à un anneau de fer à Spire. 3. Grossueur prodigieuse de cet Os. Ce que disent les Archives de ce Geant & comment il fut tué *ibid.* L'Os de sa Hanche vû par l'Auteur. 4. Sentimens de l'Auteur sur les Geans *ibid.*
- Openheim** Ville du Palatinat ruinée & demolie par les François. 11
- Oreste.** Son Tombeau ouvert. 16. On y trouve son Squelette. Sa hauteur selon Jules Solin *ibid.*

DES MATIERES.

ibid. Autre Squelette decouvert. Sa Hauteur selon Pline. *ibid.*

P.

- P**alazzo Maggiore, ou le Palais des Empereurs. Sa Description. 271
- Pamphilia** (la Villa) hors de la Ville. Les Tableaux en sont très finis & les Statués achevés. 259
- Pamphile** (le Palais du Prince) c'est un des plus beaux & des plus richement meublez de l'Italie. 255. 256
- Pasquin.** (La Place de) sa Description. 263
- Paul** (St.) hors la Ville. Lieu où St. Pierre & St. Paul se dirent adieu en allant au suplice. 275. On y voit la Tête de la Samaritaine convertie par Nôtre Seigneur. Un bras de Ste. Anne Mere de la Ste. Vierge. La Chaine avec laquelle St. Paul fut attaché. Le Crucifix parla autrefois à Ste. Brigide. *ibid.*
- Pieces** de Fonte les plus belles qui soient en France. 70. Le Cheval de Bronze sur lequel étoit la Statuë du Duc de Lorraine, destiné pour l'Equestre de la Place des Victoires. 70. 71. La fameuse Coleuvrine transportée à Dunquerque. *ibid.*
- Peintures** naturelles dans les Pierres. 27
- Estampes qui les representent. Representation d'un homme en posture de Crucifix, d'une Vierge, des Entans, des Animaux Terrestres &c. Perle miraculeuse qui se voit à Nôtre Dame de Lorette. *ibid.*
- Pierre**, Geant. Prodiges de sa valeur. 34. Il met en de deroute lui seul l'armée de l'Empereur Grec. *ibid.*
- Pietro in Carcere** (la Chapelle St.) Grottes 01

T A B L E

où St. Paul furent emprisonnez. 281
Pignerol une des plus fortes Places du Roi.
 134. M. Fouquet, & le Comte de Lauzun
 y sont Prisonniers. 134. 135. Le Marquis
 d'Herville en est Gouverneur. *ibid.*
Pile (le Marquis de) il fait rendre les Isles d'If
 à la France. 234. Recompences qu'il en re-
 çoit. *ibid.*
Philisbourg. Affiegé par Mr. le Dauphin. 41
Phocéens, quels gens c'étoient. 148. Sentiment
 de Pline, de Ammien Marcelin, d'Hero-
 dote & de Justin là dessus. 149. Trahison de-
 couverte par une Dame. Ils font main basse
 sur les Genoïs & sur les Segobrigiens. 151.
 Ils s'allient aux Romains. Leur Fidelité. 152.
 Ils sont exemts de toute sorte de Tribus &
 d'hommage. 153
Posseaux Anes ce que c'est. 95. L'Authcur s'en
 sert pour continuer sa route. 96
Praxede. (L'Eglise de Ste.) on y voit la Co-
 lonne à laquelle Jesus Christ fut lié & fla-
 gellé. Sa Description. 282
Pretorium. (le) quartier où logeoient les
 Gardes Pretoriennes de l'Empereur. 267
Provenceaux. Leur bravoure. 234. Ils sont
 très bons Mariniers. *ibid.* Divers Exemples
 de leur intrepidité à combattre sur Mer. 235
Pudentina (l'Eglise de Sr.) où St. Pierre lo-
 gea, la premiere fois qu'il vint à Rome. 283

Q

Quatre Têtes (Pont des) particularitez rou-
 chant Tarquin chassé de Rome. 264
Quantiers, (les Franchises des) de Rome,
 par Innocent. XI. 290

Re-

D E S I M A T I E R E S.

Religieuses. Histoire d'une Benedictine, &
 d'une Ursuline qui changent de Sexe.
 Comment cela arriva. 246. Divers Exem-
 ples de pareils Changemens, raportez par
 pline, Hippocrates, Amatus Medecin Por-
 tugais & Pontanus. 247. 248. 249
Reliques. (saintes) le Chef de St. Lazare. La
 véritable Croix de St. André. Le Tombeau
 de quatre des sept Dormans. 167. De sept
 des onze mille Vierges. La Barbe de S. Paule.
 La Boëte de Ste. Magdeleine, & la Grotte où
 cette Ste. fit penitence. *ibid.*
Representation du Mont des Oliviers Chef
 d'œuvre de Sculpture. 3
Rhodigiens. (Cœlius) ce qu'il rapporta d'un
 Geant dont le Squelete fut trouvé dans un
 Torrent. 15. Hauteur de ce Geant. *ibid.*
Rome. Pourquoi elle est appellée la Ville aux
 sept Montagnes. 242. Sentiment de Juste
 Lipse sur le nombre de ses Habitans. Elle se
 fonde & s'établit par la magnanimité de ses
 peuples. 244. Cause de son Opulence, & de
 ses Richesses. 245. D'où vient quelle n'est
 plus si peuplée qu'elle l'a été. Pensée inge-
 nieuse d'un Poëte là dessus. *ibid.* Grand nom-
 bre de Courtisannes, autre cause du petit
 nombre de son Habitans. 146. De ses Anti-
 quitez, Temples, Palais, Places, Monu-
 mens, Sculptures & Peintures. 250. *S. suiv.*

S.

Salviati (le Palais) est plein de très rares
 Peintures. 258. & 259
Sca.

T A B L E

Scala Santa. (la) Description des Degrez de
Marbre par où Jesus-Christ est monté, quand
il fut conduit chez Pilate. 278 & 279
Scorpions. Il y en a beaucoup en Dauphiné, à
Orange, en Languedoc, & en Provence.
116. Remede pour se guerir de leurs piqueu-
res. *ibid.* Description de ces Insectes. 117.
Sentiment de Elian, Pline, & Apollodorus
là-dessus. *ibid.*
Sebastien (St.) hors de la Ville. Les Corps de
St. Pierre & de St. Paul cachez dans les Cata-
combes del'Eglise. 276
Senatorio. (le Ponto) pourquoi ainssi appelé
263.
Septime Severe (l'Arc de Triomphe de) & de
Marc Auréle. Sa Description. 269
Silvestre (St.) In Capite. On y voit la fameuse
Image que Jesus-Christ fit lui même par un
miracle. 284
Sinennes brulé par les François. 44
Sisteron. Sa situation. 138
Spire. Son Ancienneté. 2. La Chambre Impe-
riale y fait sa Residence. Prerogatives de son
Evêché. *ibid.* Description de sa Cathedrale. 3.
La Cour du Conseil remarquable. Os du Bras
d'un homme de prodieuse grandeur. *ibid.* Sa
Reduction par M. le Dauphin. 5. Arrêt fatal
de sa destruction annoncé par M. de la Fond.
6. Consternation de ses Habitans. 7. Exe-
cution des Ordres de la Cour. Grand nombre
de Dames sortent de la Ville sans sçavoir où
aller. La Ville donnée au pillage. Aurels ren-
versez. Tombeaux d'un Empereur, de plu-
sieurs Princes & Prelats, ouverts. La Cathe-
drale sert d'Ecurie aux Chevaux de la Gen-
darmenie. La Ville est brulée & ses Bâtimens
demolis rés pied rés terre. *ibid.* Urne anti-
que

DES MATIERES.

que remplie de pieces d'or & d'argent trou-
vée sous ses Ruines. 9
Strasbourg. Sa situation avantageuse. 47. El-
le est une des Villes libres de l'Empire. Ori-
gine de son ancienne Splendeur. Histoire des
Revolutions qui y sont arrivées jusques sous
le Règne de Charlemagne. 49. Elle reçoit la
Reformation de Luther. Comment le Roi
de France s'en rend maitre en 1682. *ibid.*
Description de sa Cathedrale appelée la Mer-
veille du monde. 50. De son Aurel bâti par
le Cardinal de Furstemberg. *ibid.* De la fa-
meuse Horloge. 54
Sublicus. (Pons) Cocles tout seul, y arrête
l'Ennemi. 264. L'Empereur Heliogabale est
jetté du haut de ce Pont avec une pierre au
cou. *ibid.*
Suze Petite Ville frontiere de Piémont. Son
Territoire. 130
Syrbottes Geans. Ils subsistoient du temps de
Pline, sur les Rivages du Nil. 32. De leur
Hauteur. *ibid.*
T.
T Aberna Meritoria, ce que c'est. 265
Thevet. Sepultures qu'il a vûes au Cap verd.
33. De leur prodieuse longueur. *ibid.*
Tonne Bourg de la Turinge. On y trouve des
Os de bras & de jambes monstrueux. De leur
Pesanteur. 28. & 29. On les croit des Os de
Geant. *ibid.*
Triomphe (le Pont des) 263
Truffes. Ce que c'est. 143. Les meilleures se
trouvent en Provence. Maniere dont les Pai-
sans les cherchent. *ibid.* Il y en a de plusieurs
sortes. 144. Comment on les apprête. Les
Ton-

T A B L E

Tonnerres & les Playes pronostiquent leur
abondance. De leur Production suivant M.
Clary Avocat de Vaison. *ibid.* Sentiment de
Pline là-dessus. 145
Turin. Sa situation 130. De ses Fortifications.
Sa Ciradelle est un Chef d'œuvre. *ibid.* Beau-
té & Magnificence de ses Palais. 131. On y
voit une Cour des plus galantes de l'Europe.
Des Raretez qui sont dans la Galerie de M. le
Duc. De son Eglise Metropole dediée à St.
Jean. *ibid.* Du Saint Sûaire. 132
Turgauw (Geant) Suisse de Nation. 35. Il com-
bat contre les Saxons sous Charlemagne. Il
en enfile huit avec sa pique. Les Charge sur
son Epaule. Repasse le Rhin à pied. Vient
trouver ceux de son parti. On lui demande
quel Gibier il aporte. Plaisante Reponse
qu'il fait. *ibid.*
V.
Vallevoir. (le Marquis de) Avanture qui
fallit à lui couter la vie par l'équivoque de
son Nom. 138
Vatican [le] Palais où le Pape demeure en hi-
ver. Description de ses immenses Richesses
& de ses Raretez. 252
Vaudois. Histoire de leur retour dans les Val-
lées. 92
Vienne en Dauphiné. Son Antiquité 96. Le
Prettoire où Pilate rendoit la Justice. La Tour
où il fut Prisonnier, & où il est mort. *ibid.*
Monumens remarquables pour les Voya-
geurs. 97. De l'Eglise St. Severe où l'on ado-
roit cent Divinitez. Tête de mort remplie
d'or & d'argent trouvée dans cet endroit. *ib.*
Piramide élevée par un Empereur où repo-
se

DES MATIERES.

sent les Cendres. 97. & 98
Venus & Cupidon. [le Temple de] Sa Des-
cription. 268. & 269
Vesta [le Temple de] c'est à present l'Hôpi-
tal de Nôtre Dame de la Consolation. 272
Vincula. (l'Eglise de St. Pierre ad) On y voit
une Statue de Marbre blanc, representant
Moÿse, admirée de tous les Sculpteurs. 281.
Vissoc, Petite Ville à deux lieuës d'Heidelberg
brulée par les François. 44
Urne antique trouvée sous les Ruïnes de Spire.
9. Sepultures Antiques, ornées d'Inscrip-
tions decouvertes à Metz. 67. Elles sont plei-
nes de petites Urnes de diverses figures. *ibid.*

W.

Wingarten & Bruckzal se rendent aux Fran-
çois. 44
Wirtemberg. Consternation & Epouvente des
peuples de ce Pays. 44. Ils abandonnent leurs
Maisons & se retirent dans les Bois. *ibid.*
Worms. Ville du Palatinat saccagée & detruite
par les François. 11

Y.

YVica. Les Serpens Venimeux n'y scauroient
vivre non plus que dans les Iles de Malche
& de Sicile. 117

V.

Zoroaste. Ses sentimens touchant la Philo-
sophie des Caldéens & celle des Egyptiens
295.

F I N.

H-231861

НБ ОНУ імені І. Мечникова